

Mgr CONVERT



Ma retraite

.....

avec le

saint Curé d'Ars

.....



LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

LYON (II^e)

3, Place Bellecour, 3

PARIS (VI^e)

10, Rue Jean-Bart, 10

1982



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

**Ma retraite
avec le saint Curé d'Ars**

NIHIL OBSTAT :

Can. C. BOBILLON, *sup. miss.*

Jassans, 2^a die Augusti 1932.

IMPRIMATUR :

† VIRGILIUS JOSEPHUS BÉGUIN,
Episcopus Bellicensis.

Ars, die quarta Augusti 1932.

*Tous droits de traduction, d'adaptation ou de
reproduction réservés pour tous pays.*

Copyright BY EMMANUEL VITTE 1932



AVANT-PROPOS

Nous offrons ce petit livre aux personnes qui désireraient faire leur retraite avec les paroles et surtout avec les pensées du saint Curé d'Ars. Toutes les méditations qu'il renferme ont été extraites de ses sermons, sauf la dernière où l'on ne trouvera qu'une ou deux citations empruntées à son sermon sur le monde.

Il est évident que pour servir de méditations à des personnes de piété, ces instructions, adressées il y a plus d'un siècle à une paroisse rurale, ont dû subir certaines adaptations; nous en avons cependant conservé le texte autant que possible, et si parfois nous avons développé ou mis en un plus saisissant relief la pensée du saint, nous y avons rarement ajouté. On s'en rendra compte, si on le veut, en comparant les deux textes.

Ars, le 26 mai 1932.



LE PRIX DE L'ÂME

SOMMAIRE.

- I. Nature de l'âme.
- II. Ce que notre âme a coûté à Jésus-Christ.
- III. Ce que le démon fait pour la perdre.

« Jésus voyant la ville pleura sur elle (1). »

Pourquoi ces larmes du Sauveur ? A cause de l'endurcissement des Juifs qui le rejetaient et ne voulaient point du salut qu'il leur apportait ; à cause de la perte des âmes dont il voyait, dans le présent et l'avenir, la résistance à la grâce et, « malgré ses mérites infinis », la mort éternelle.

Méditons le prix de notre âme, et, pour nous engager à la sauver, voyons : 1^o ce que c'est qu'une âme ; 2^o ce qu'elle a coûté à Jésus-Christ ; 3^o ce que le démon fait pour la perdre.

(1) Luc., XIX, 41.

I. NATURE DE L'ÂME.

On connaît la valeur d'un objet à sa nature.
« Qu'est-ce qu'une âme », une âme en état de grâce surtout ?

C'est un esprit infiniment plus précieux que toutes les créatures privées de raison, car pour elle « ont été créés le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment ».

C'est un esprit immortel « comme Dieu » : toutes les créatures matérielles se dissoudront en poussière, l'âme leur survivra.

C'est « un esprit capable de connaître les beautés et toutes les perfections de Dieu » : les êtres sans raison, si ravissants qu'ils soient, ne peuvent s'élever jusqu'à celui qui les a faits.

C'est un esprit libre : l'âme est maîtresse de ses actions « elle peut donner son amour à qui bon lui semble », et si elle le donne à Dieu, il exauce tous ses désirs.

C'est un abîme dont rien de créé ne peut combler les profondeurs. « Présentez-lui toutes les richesses et tous les trésors du monde, rien de cela ne la contentera. Dieu l'a faite pour lui, il n'y a que lui qui soit capable de remplir ses vastes désirs. En lui, elle a tous les biens et les plaisirs qu'elle peut souhaiter sur la terre et dans le ciel. »

C'est « un esprit que Dieu a créé à son

image et ressemblance, afin de se sentir plus porté à l'aimer et qu'en la contemplant il se contemplât lui-même. Aussi lui donne-t-il les noms les plus tendres : il l'appelle son enfant, sa sœur, sa bien-aimée, son épouse, son unique, sa colombe ».

« L'occupation de l'âme ici-bas est la même que celle des anges dans le Ciel : servir et glorifier Dieu dans chacune de ses actions. »

Une âme en état de grâce « est l'objet des complaisances des trois Personnes divines ».

Elle sera un jour « lumineuse du bonheur de Dieu même », elle le verra face à face et « chantera ses louanges pendant des siècles sans fin ».

« Notre âme est si noble » et si grande « que le bon Dieu n'a voulu la confier qu'à un prince de sa cour céleste ».

« Elle est si précieuse que, dans toute sa sagesse, le Fils de Dieu n'a point trouvé de nourriture qui fût digne d'elle que son corps adorable », point de breuvage qui lui convînt que son sang.

« Dieu l'estime tant, que, eût-elle été seule au monde, Jésus-Christ serait mort pour elle et aurait créé exprès pour elle son paradis. »
« Vous m'êtes si agréable, dit un jour Notre-Seigneur à sainte Thérèse, que, quand il n'y aurait point de Ciel, j'en créerais un pour vous seule. »

« O mon corps, s'écrie saint Bernard, que

vous êtes heureux de loger une âme ornée de si belles qualités ! »

Tel est le prix de l'âme, que « Dieu a pleuré sa perte avant même d'avoir des yeux » et de s'être fait homme : « il a emprunté pour cela les yeux des prophètes ». Voyez : « Amos, fait retentir les rues et les places publiques de ses gémissements », et appelle les pécheurs à la pénitence. Jérémie se coupe les cheveux, il les jette loin de lui en signe de deuil et pousse vers le ciel des cris éplorés, parce que Dieu a abandonné son peuple prévaricateur (1). Joël pleure la désolation de Jérusalem comme un jeune homme la mort de son épouse (2). Ces prophètes — et tous ont été de même — ont pleuré au nom de Dieu les péchés de leur peuple et les âmes qui se perdaient. Ne les imiterons-nous pas ?

« On pleure la perte d'un procès, la mort d'un enfant, la privation d'un plaisir. » Qu'est-ce que cela en comparaison de la perte de son âme ?

Si vous sentiez, après votre péché, « l'étendue de votre malheur », vous seriez inconsolable. « Larmes précieuses, dit saint Bernard, mais que vous êtes rares ! »

Oh ! mettons « tous nos soins à conserver la beauté de notre âme » ; faisons comme « les saints qui ont tant souffert » pour se sauver.

(1) Jerem., VII, 29.

(2) Joël, I, 8.

II. CE QUE NOTRE AME A COÛTÉ A JÉSUS-CHRIST.

On connaît la valeur d'un objet à ce qu'il coûte, aux travaux que l'on accomplit, aux dangers auxquels on s'expose pour se le procurer. A ce second signe jugez du prix de votre âme.

Vous étiez les ennemis de Dieu, les esclaves du démon : qu'a fait le Fils de Dieu pour vous racheter ? Il est descendu du Ciel et « a pris un corps semblable au nôtre, il a épousé notre nature et ses infirmités sauf le péché » ; il a reposé à Bethléem, sur un peu de paille, il a fui en Égypte, il a obéi pendant trente ans à deux de ses créatures, il a répandu des larmes de sang au Jardin des Oliviers. Et maintenant « voyez-le pris, lié, garotté par ses propres enfants ; on l'attache à la colonne » de la flagellation, et les bourreaux se lassent à le frapper sans pouvoir laisser la patience de leur victime ; on le « couronne d'épines », et leurs pointes entrent douloureusement dans son front ; on l'oblige à porter le bois de son sacrifice, et chacun de ses pas est marqué d'une chute ; on le dépouille de ses vêtements et il s'étend lui-même sur le bois de sa croix ; on enfonce les clous dans ses pieds et dans ses mains, et il ne profère aucune parole de plainte ni de

« murmure ». O mon âme, regarde ce que tu vaux : un Dieu a vécu dans le travail et la pauvreté, il est mort dans d'affreuses tortures pour te racheter : tu vaux le sang d'un Dieu.

Et toutefois Jésus ne s'en est pas tenu là. « Pour guérir notre âme quand elle a eu le malheur d'être blessée par le péché, pour la fortifier dans le combat, il a institué les Sacrements ; il s'est exposé lui-même à bien des outrages » en restant avec nous dans l'Eucharistie et en voulant y être notre nourriture. Pour nous guider dans la vérité, il a établi son Église et a chargé ses ministres de veiller sur nous avec une maternelle tendresse. Pouvait-il mieux nous montrer la valeur et la beauté de notre âme ?

« Comment se fait-il donc que nous en fassions si peu de cas » et que nous la défigurions par le péché ? O âme coupable, toi qui fus le sanctuaire de l'Esprit-Saint et de toutes les vertus, qu'es-tu devenue ? Le repaire du démon et de tous les vices. Oh ! je conçois que Jésus-Christ ait pleuré sur toi : « Il a pleuré sur ton orgueil, en voyant que tu ne cherchais que les honneurs et l'estime du monde ; il a pleuré sur tes haines et tes vengeances, lui qui est mort pour ses ennemis ; il a pleuré sur tes impuretés, en voyant combien ce péché te déshonore et te plonge dans la boue. Il a pleuré sur tous tes crimes. »

Pleurons avec Jésus, faisons pénitence, purifions-nous dans les larmes de la contrition. Animés par les souffrances de Jésus-Christ, les martyrs ont enduré tous les tourments plutôt que de perdre leur âme ; ils en comprenaient le prix, ils savaient combien Dieu l'aimait, quelle récompense il lui réservait pour l'éternité. Regardons la croix, nous aussi : elle nous dira ce que nous valons, et ni les biens, ni les plaisirs, ni la mort ne seront capables de nous faire vendre au démon une âme qui a tant coûté à Jésus-Christ.

III. CE QUE LE DÉMON FAIT POUR LA PERDRE.

Le démon, en effet, convoite notre âme, et c'est le troisième signe auquel nous en pouvons connaître le prix. Quand un objet excite universellement la jalousie, que tout le monde le désire ou s'efforce de l'acquérir, c'est une preuve évidente de sa valeur.

Or, que ne fait pas le démon pour s'emparer de notre âme ? Il la tente continuellement. Il nous tente par lui-même, par les mauvais exemples, par l'attrait des plaisirs, par les passions qu'il excite en nous : il met tout en œuvre pour nous faire tomber ; il fait sans relâche le siège de notre âme, et les soldats qu'il emploie pour y pénétrer sont

l'orgueil, la vanité, la jalousie, la vengeance, l'impureté, le dégoût de la prière, le monde avec ses fausses maximes et ses voluptés mensongères. Que de mauvaises pensées il suggère, que de désirs honteux il fomenté dans certains cœurs ! Repoussé, il revient à la charge et ne se décourage jamais. Il nous a attaqués tout seul et a essuyé une défaite : il attendra le moment opportun et fondra sur nous avec de nombreux renforts. Il n'épargne personne, « et les plus grands saints sont ceux qui ont été le plus tentés ».

Pourquoi tous ces efforts ? Ah ! il sait « la beauté et la valeur d'une âme, et il consentirait à souffrir deux enfers s'il le fallait, pourvu qu'à ce prix il réussît à l'entraîner avec lui. Si, après quatre mille ans de tentations, il nous gagnait, dit saint Augustin, il compterait pour rien toute sa peine. Il dit lui-même par la bouche d'un possédé, que, tant qu'il y aurait un homme sur la terre, il le tenterait, parce que, ajouta-t-il, je ne supporte pas que des chrétiens, après tant de péchés, puissent encore espérer le Ciel que j'ai perdu par une seule désobéissance ».

N'est-ce pas une honte que le démon fasse plus pour perdre notre âme que nous ne faisons pour la sauver ? Et en effet, quelle estime pratique en avons-nous ? « Quand nos animaux sont dans l'écurie, nous leur

donnons à manger ; nous avons soin de fermer les portes de crainte que les voleurs ne nous les prennent ; s'ils sont malades, nous allons chercher le médecin pour les soulager ; nous sommes touchés quelquefois jusqu'au cœur en les voyant souffrir. » Le faisons-nous pour notre âme ? Avons-nous soin de la nourrir par la grâce, par la fréquentation des sacrements ? Avons-nous soin d'en bien fermer les portes, de crainte que les voleurs ne lui ravissent la grâce ? Hélas ! disons-le à notre confusion : nous la laissons périr de misère ; nous la laissons déchirer par nos ennemis, qui sont nos passions ; nous laissons toutes les portes ouvertes ; le démon de l'orgueil ou de la sensualité vient, il entre, il salit, il pourrit cette pauvre âme. « Ah ! pauvre âme, nous dit saint Augustin, que l'on t'estime peu de chose ! Un orgueilleux te vend pour une pensée d'orgueil ; un avare pour une pièce de terre ; un ivrogne pour un verre de vin ; un vindicatif pour une pensée de vengeance ! »

« Nous venons de voir combien notre âme est quelque chose de grand, combien Dieu l'aime, combien il a souffert pour la sauver, les biens qu'il lui prépare dans l'autre monde, toutes les ruses, tous les pièges que le démon lui tend afin de la perdre ! Veillons donc sur nous » de peur d'être surpris ; « prions

pour connaître nos tentations », et avoir la force d'y résister ; combattons les tentations d'orgueil « en nous humiliant et en nous abaissant devant Dieu », les tentations contre la sainte vertu « en tâchant de mortifier notre corps et tous nos sens », les tentations de dégoût dans nos prières en en faisant encore davantage et avec une attention plus soutenue ». Heureux qui aura sauvé son âme : il possédera Dieu toute l'éternité.

*Sermon sur le IX^e dimanche après
Pentecôte. Les larmes de Jésus.*



LA PRIÈRE

SOMMAIRE.

- I. Puissance de la prière auprès de Dieu.
- II. Nécessité de la prière pour vivre en état de grâce et pour sortir du péché.
- III. Douceur de la prière.
- IV. Quand il faut prier.
- V. Conditions de la prière « faite comme il faut ».

« On s'estime quelquefois honoré d'avoir conversé avec un roi ou un empereur, qui, dépouillé de sa dignité, devient un homme comme un autre. Quel cas devons-nous donc faire d'être admis en la présence de Dieu, qui veut bien que nous l'appelions du doux nom de Père ? »

I. PUISSANCE DE LA PRIÈRE AUPRÈS DE DIEU.

« Elle obtient tout quand elle est bien faite : « Demandez, a dit Notre-Seigneur, et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ;

frappez et l'on vous ouvrira (1). Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom je le ferai (2). »

« Et pour que nous ne puissions pas douter de sa parole, il la confirme par serment : « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père, il vous le donnera en mon nom (3). »

Qu'opposer à une promesse si « formelle » et si universelle ?

Disons-nous que nous sommes indignes d'être exaucés ? C'est vrai. Aussi Jésus-Christ veut-il que nous « cachions » notre « indignité » sous ses « mérites infinis », que nous priions le Père « en son nom », que nous comptions, non pas sur nous, mais uniquement sur son infinie bonté et sa puissance sans bornes.

Disons-nous « que nos péchés sont trop grands et trop nombreux » ? Mais qui donc a jamais espéré dans le Seigneur et a été confondu ? Qui l'a invoqué et en a été méprisé (4) ? Même avant l'Incarnation, la prière du pécheur repentant le réconciliait avec Dieu et en faisait son ami : l'exemple du peuple juif toujours pardonné dès qu'il revenait au Seigneur, en est une preuve touchante. Même alors la prière avait tout

(1) Luc., XI, 9.

(2) Joan., XIV, 13.

(3) Joan., XVI, 23.

(4) Ecclé., II, 10.

pouvoir sur le cœur de Dieu et en obtenait, fallût-il des miracles étonnants, les secours que réclament la conservation ou le prolongement de la vie, le salut de la patrie, l'endurance et la victoire des armées : témoins Moïse et Josué, le prophète Élie, Judith, Esther, et tant d'autres.

Prions nous aussi, et nous serons pardonnés : « N'est-ce point principalement pour les pécheurs que Jésus-Christ a donné sa vie ? » N'hésitons point à demander même les biens temporels s'ils nous sont nécessaires. Maintenant que Dieu a été apaisé par les satisfactions infinies de son Fils et que nous devons l'appeler notre Père, maintenant que toutes les grâces du salut nous ont été acquises par le sang de Jésus-Christ, maintenant que nous sommes autorisés à nous prévaloir des mérites de notre Frère aîné, que ne devons-nous pas attendre de la puissance de la prière ? Quelle est celle de nos requêtes, pour étrange qu'elle paraisse, qui ne doive être agréée de Dieu ? Quelle est la sainte audace que nous ne puissions nous permettre avec Dieu, si misérables que nous soyons ? Quand nous prions, n'est-ce pas la voix de son Fils bien-aimé, de notre Sauveur Jésus, qu'entend le Père ? Et tout n'est-il pas accordé à sa révérence ? Oui, tout, excepté ce qui ne serait pas utile à notre salut ou conforme à la divine sagesse.

Sur le Calvaire, c'est la prière qui a ouvert le paradis au bon larron et a été cause de sa canonisation ; c'est en se frappant la poitrine en priant, que le centenier et d'autres témoins de la mort de Jésus ont trouvé la foi.

« C'est par la prière que tous les saints qui ont été pécheurs, ont eu le bonheur de se réconcilier avec le bon Dieu. »

C'est la prière qui a obtenu la plupart des miracles de l'Évangile.

C'est la prière des saints qui, depuis Jésus-Christ, guérit les malades, ressuscite les morts, triomphe du démon, se joue des éléments.

II. NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE.

1^o *Pour vivre en état de grâce.* — « Ce n'est que par la prière que les justes ont le bonheur de persévérer. La prière est à notre âme ce que la pluie est à la terre. Fumez une terre tant que vous voudrez ; si la pluie manque, tout ce que vous ferez ne servira de rien. De même, faites des bonnes œuvres tant que vous voudrez : si vous ne priez pas souvent et comme il faut, jamais vous ne serez sauvés, parce que la prière ouvre les yeux de l'âme, nous fait connaître nos devoirs, sentir la grandeur de notre misère, comprendre combien la vie et les biens de ce

monde sont peu de chose ; elle nous inspire la confiance en Dieu et la défiance de notre faiblesse ; elle nous communique la force de résister aux tentations, de supporter nos peines, nous rend capables même du martyre ; elle nous enrichit pour le ciel et nous assure la vie éternelle. Oui, c'est par la prière que tous les justes persévèrent.

« Qui a porté tous ces saints à faire de si grands sacrifices que d'abandonner leurs biens, leurs parents, toutes leurs commodités, pour aller passer le reste de leur vie dans les cavernes, dans la solitude, dans les monastères et d'y pleurer leurs péchés ? C'est la prière, qui enflammait leur cœur de la pensée de Dieu, du désir de lui plaire et de vivre uniquement pour lui. Voyez les Quarante Martyrs : Ils demandent à Dieu que tous les quarante aient le bonheur de persévérer. Voyez Madeleine : quelle est son occupation après sa conversion ? N'est-ce pas la prière ? Voyez saint Louis, roi de France, qui, pendant ses voyages, au lieu de passer la nuit dans son lit, la passait dans les églises pour y prier, en demandant le don précieux de la persévérance.

« Mais, sans aller si loin, ne voyons-nous pas nous-mêmes, que dès que nous négligeons nos prières, nous perdons de suite le goût des choses de Dieu, nous ne pensons plus

qu'à la terre ; et si nous reprenons la prière, nous sentons renaître en nous la pensée et le désir des choses du ciel.

« Oui, si nous avons le bonheur d'être dans la grâce de Dieu, ou nous aurons recours à la prière, ou nous sommes sûrs de ne pas persévérer longtemps dans le chemin du ciel. »

2^o *Pour sortir du péché.* — A moins d'un miracle extraordinaire, les pécheurs ne doivent leur conversion qu'à la prière.

« Voyez sainte Monique, ce qu'elle fait pour obtenir la conversion de son fils » : pendant dix-sept ans, elle ne cesse de prier, de pleurer, de faire des aumônes et de jeûner, elle implore aussi « auprès des personnes qui sont sages, le secours de leurs prières ».

« Voyez saint Augustin lui-même, lorsqu'il voulut sérieusement se convertir » ; voyez-le, avec Simplicien, s'écrier dans une sorte de transport : « O mon Dieu, venez à mon aide ! Agissez, Seigneur, faites ! réveillez-moi, rappelez-moi, soyez flamme et douceur. » Il avait retrouvé la foi, mais il se sentait incapable de secouer ses chaînes. Voyez-le couché à terre sous un figuier, ne pouvant retenir ses pleurs : « Jusqu'à quand, Seigneur, serez-vous irrité ? Ne gardez pas le souvenir de mes iniquités passées. » Et il s'efforçait par la prière « de toucher le cœur de Dieu et de changer le sien ».

« C'est que la prière nous fait connaître le misérable état de notre âme après le péché, elle attire sur nous le regard de la miséricorde de Dieu, elle nous fait désirer la pénitence et nous la fait pratiquer avec plaisir, elle nous fait sentir et comprendre combien le péché outrage le bon Dieu, elle met dans nos âmes les dispositions nécessaires pour recevoir les sacrements et nous fortifie contre nos mauvais penchants, elle imprime vivement dans nos cœurs la crainte salutaire de la mort, du jugement, de l'enfer et de la perte du ciel. Ah ! si nous avions le bonheur de prier comme il faut, que nous serions vite de saints pénitents ! Ne nous étonnons pas de ce que le démon fait tout ce qu'il peut pour nous faire manquer nos prières et nous les faire faire mal ; il comprend bien mieux que nous combien la prière est redoutable à l'enfer, et qu'il est impossible que le bon Dieu nous refuse ce que nous lui demandons par la prière. Que de pécheurs, encore une fois, sortiraient du péché s'ils avaient le bonheur de recourir à la prière ! Tous les damnés se sont damnés parce qu'ils n'ont pas prié ou qu'ils ont mal prié.

« De là je conclus que sans la prière nous ne pouvons que nous perdre pour l'éternité, et qu'avec la prière bien faite nous sommes sûrs de nous sauver. »

**III. LA PRIÈRE EST SI NÉCESSAIRE AU SALUT,
QUE DIEU, POUR NOUS Y ENCOURAGER,
L'ACCOMPAGNE D'UNE GRANDE DOUCEUR
SPIRITUELLE.**

Voyez saint François d'Assise : « Quand il priaît, il tombait souvent dans le ravissement, au point qu'il ne pouvait distinguer s'il était sur la terre ou dans le ciel parmi les Bienheureux ; il était embrasé du feu divin que la prière allumait dans son cœur et qui lui communiquait une chaleur surnaturelle. Un jour qu'il était à l'église, il se sentit un amour à la fois si violent et si suave, qu'il se mit à crier à haute voix : « Mon Dieu, je n'y » tiens plus ! Mon Dieu, je ne puis plus y » tenir ! »

Le bonheur est inhérent à la prière elle-même. Qu'est-ce, en effet, que la prière ? « Une union intime avec Dieu. Or, quand on a le cœur pur et uni à Dieu, on sent en soi-même un baume, une douceur qui enivre, une lumière qui éblouit. »

Qu'est-ce encore que la prière ? « Un doux entretien d'un enfant avec son père, d'un sujet avec son roi, d'un serviteur avec son maître, d'un ami avec son ami, dans le sein duquel il dépose ses chagrins et ses peines. » C'est l'accueil que « le bon Dieu » fait à « une vile créature » pour la combler de

« toutes sortes de bénédictions ; il la reçoit entre ses bras et lui prodigue » ses caresses. C'est la rencontre du néant « avec tout ce qu'il y a de plus grand, de plus puissant, de plus parfait en toutes sortes de manières » : Dieu nous prend dans l'indigence et la boue, il nous élève jusqu'à lui et nous divinise. Et ainsi « la prière est comme une huile embaumée qui se répand dans toute notre âme et semble déjà lui faire sentir le bonheur dont jouissent les saints dans le paradis.

Si nous n'avons jamais éprouvé ces douceurs de la prière, si nous n'avons même que « de la répugnance pour un exercice si consolant, cela vient de ce que nous prions mal ».

IV. QUAND IL FAUT PRIER.

Le matin et le soir, et souvent dans le jour.

1^o *Le matin.* « Un chrétien qui désire sauver son âme, doit, dès l'instant qu'il s'éveille, faire le signe de la croix, donner son cœur à Dieu, lui offrir toutes ses actions, se préparer à sa prière. Il ne faut jamais travailler avant de la faire, mais la faire à genoux, après avoir pris de l'eau bénite, et la faire devant son crucifix. Ne perdons jamais de vue que c'est le matin que le bon Dieu nous prépare toutes les grâces qui nous sont néces-

saires pour passer saintement la journée ; parce que le bon Dieu sait toutes les occasions que nous aurons de pécher, toutes les tentations que le démon nous livrera pendant le jour ; et, si nous prions à genoux et comme il faut, il nous donnera toutes les grâces dont nous avons besoin pour ne pas succomber. C'est pour cela que le démon fait tout ce qu'il peut pour nous les faire manquer ou nous les faire faire mal, étant très convaincu, comme il l'avoua un jour par la bouche d'un possédé, que s'il peut avoir le commencement de la journée, il est sûr d'avoir tout le reste.

« Il y a de pauvres chrétiens qui osent vous dire qu'ils n'ont pas le temps ! » Vous n'avez pas le temps ! Pauvres aveugles ! Quelle est l'action la plus précieuse, ou de travailler à plaire à Dieu et à sauver votre âme, ou d'aller à vos affaires temporelles ?

« Vous n'avez pas le temps ! Mais, dites-moi, ingrats, si le bon Dieu vous avait fait mourir cette nuit, auriez-vous travaillé ? Si le bon Dieu vous avait envoyé trois ou quatre mois de maladie, auriez-vous travaillé ?

« Vous voulez faire votre ouvrage ? Mais, mon ami, vous vous trompez grandement ; vous n'avez pas d'autre ouvrage à faire que de plaire à Dieu et de sauver votre âme, tout le reste n'est pas votre ouvrage ; si vous ne le faites pas, d'autres le feront, mais si vous perdez votre âme, qui la sauvera ? »

2^o *Le soir.* « On doit terminer la journée par la prière du soir, qu'il faut faire en commun autant que possible, car rien n'est plus avantageux que cette pratique de piété ; Jésus-Christ nous dit lui-même que « si deux ou trois personnes s'unissent ensemble pour prier en son nom, il sera au milieu d'elles. » Rien de « plus consolant » non plus « que de voir toute une maison prosternée aux pieds de Dieu pour l'adorer et le remercier des bienfaits reçus pendant la journée, et, en même temps, pour gémir sur les péchés commis ; il y a lieu d'espérer que tous passeront saintement la nuit.

« A cette prière du soir, ajoutez un examen de conscience : il vous portera à la douleur de vos péchés, il vous inspirera la résolution de n'y pas retomber ; quand vous irez vous confesser, vous aurez plus de facilité à vous les rappeler, et si enfin la mort vous frappe vous paraîtrez avec plus de confiance au tribunal de Dieu, puisque saint Paul nous dit que si nous nous jugeons nous-mêmes, Dieu nous épargnera dans ses jugements.

« Il serait encore à souhaiter qu'avant d'aller vous coucher, vous fissiez une petite lecture de piété ; cela vous donnerait quelques bonnes pensées qui vous occuperaient en vous couchant et en vous levant, et par là vous graveriez plus profondément

dans votre esprit et dans votre cœur les vérités du salut. »

3^o *Souvent pendant le jour.* — « Notre-Seigneur nous dit qu'il faut prier sans cesse. » Rien de plus facile. D'abord, « ne manquez jamais de dire l'*angelus*, ni le *benedicite* et les grâces avant et après vos repas, ni de faire quelque prière à l'ange gardien. Quand l'heure sonne, récitez l'*Ave Maria*; cette pratique vous aidera à vous ressouvenir de vos fins dernières, à ne pas rester dans le péché, exposés aux surprises de la mort, à vous détacher de la terre en vous faisant penser que bientôt vous n'y serez plus ».

« Redoublez vos prières dans les épreuves » afin de les sanctifier par la patience et l'amour de Dieu ; dans les « tentations » afin d'obtenir de Dieu la grâce d'y résister.

Ensuite, « occupez-vous du bon Dieu » de temps en temps, pendant votre travail. Tantôt faites un acte de charité parfaite : vous êtes « si bon, ô mon Dieu, et si digne d'être aimé ! » ; ou un acte d'espérance : je suis « bien misérable », et cependant, ô mon Dieu, vous voulez me rendre heureux éternellement ! ou un acte d'humilité : « je suis bien indigne des grâces dont vous me comblez », je le reconnais, ô mon Dieu.

Tantôt « rappelez-vous l'Incarnation du Fils de Dieu, sa naissance, sa fuite en Égypte, son agonie au jardin des olives, son couronnement d'épines, son crucifiement ». Et puisez dans ces pieuses considérations les élans d'un généreux amour, d'une vive contrition, d'un ardent désir de suivre les exemples de notre divin Maître.

V. CONDITIONS DE LA PRIÈRE FAITE « COMME IL FAUT ».

D'abord *préparez-vous à prier* « en pensant à qui vous allez parler ; appelez vos pensées, vos désirs, et dites-leur : Venez tous et adorons Jésus-Christ notre Dieu », notre Sauveur.

Pensez aussi à ce que vous allez demander. Il y en a qui ne savent pas pourquoi ils prient ; ils sont devant le bon Dieu comme « des malades et des aveugles », indifférents à leur guérison ; comme « des pauvres » qui n'ont pas le sentiment de leurs besoins. « Que voulez-vous que le bon Dieu leur accorde, puisqu'ils ne désirent rien ? »

Mettez-vous à *genoux*, et gardez pendant toute la prière une attitude modeste et respectueuse.

Soyez *attentifs* à ce que vous dites. « La prière, nous l'avons vu, est une élévation de

notre cœur vers Dieu, un doux entretien de la créature avec son Dieu : ce n'est pas prier que de penser volontairement à autre chose » qu'à Lui. Le démon, prévoyant les grâces abondantes que nous pensons obtenir par la prière, désespérant de gagner une personne qui prie comme il faut, ne pouvant souffrir d'ailleurs qu'un chrétien qui a tant de fois péché, puisse encore obtenir son pardon, ne cesse de nous tenter : « Aux uns, dit-il, je leur mets le doigt dans la bouche pour les faire bâiller ; les autres, je les endors ; et d'autres, je transporte leur esprit de ville en ville », d'une chose à l'autre. Quand nous nous apercevons que notre esprit s'égaré ainsi, revenons vite en la présence du bon Dieu, humilions-nous devant lui de nos distractions et ne laissons jamais nos prières pour cause de dégoût ou d'aridité, car alors elles ne sont que plus « méritoires aux yeux de Dieu ».

A l'attention, ajoutez *la confiance*.

Croyons fermement que Dieu peut et veut nous accorder ce que nous lui demandons ; imitons cette femme de l'Évangile qui, atteinte d'une perte de sang, se disait à elle-même : Si je puis seulement toucher le bord de sa robe, je serai guérie. Et, en effet, voyant sa foi, Jésus-Christ la regarda avec bonté en lui disant : « Allez votre foi vous a sauvée. » La confiance est la clé des divins

trésors : « Tout est possible à celui qui croit », dit Notre-Seigneur au père de l'enfant possédé (1) ; et au centurion : « Va, et qu'il te soit fait selon ta foi (2). »

Ayez *des intentions bien pures* dans vos prières. « Vous pouvez, dit saint Augustin, demander des choses temporelles, mais dans la pensée que vous ne vous en servirez que pour la gloire de Dieu et le salut de votre âme ou pour celui de votre prochain. » Inspirées par d'autres motifs, vos prières ne seront point agréées de Dieu et il refusera de les exaucer afin de ne pas contribuer à votre perte.

Priez enfin avec *une humble persévérance*. « Nous voyons souvent que le bon Dieu ne nous accorde pas tout de suite ce que nous lui demandons : c'est pour nous le faire désirer davantage ou pour nous le faire mieux apprécier. Ce retard n'est pas un refus, mais une épreuve qui nous dispose à recevoir » les divines largesses, en excitant dans nos cœurs plus de ferveur et d'humilité. Ne dressons donc pas la tête devant Dieu et ne lui demandons pas impérieusement des grâces qu'il ne nous doit pas. Soumettons-nous à ses délais, ne nous lassons pas de prier quoiqu'il semble rester sourd à nos clameurs, et attendons

(1) Marc, ix, 23.

(2) Math., viii, 13.

tout de sa seule miséricorde. Il nous exaucera finalement comme il le fit pour la Chana-néenne, et si, pour des raisons connues de son infinie sagesse, il ne nous accordait pas ce que nous lui demandons, il nous accorderait une autre grâce plus avantageuse.

*Sermon sur la prière, pour le
V^e dimanche après Pâques, t. II.*



LE PÉCHÉ MORTEL

SOMMAIRE.

- I. MALICE DU PÉCHÉ MORTEL A L'ÉGARD DE DIEU : il est un acte de révolte contre Dieu, qui va jusqu'au mépris : il élève dans le cœur du pécheur une idole à la place de Dieu ; il est le meurtrier du Fils de Dieu fait homme.
- II. MALICE DU PÉCHÉ MORTEL A L'ÉGARD DE L'HOMME : il réduit l'âme à l'état de cadavre ; il en fait la progéniture et l'esclave du démon ; il la rend ennemie de Dieu et lui ferme la porte du ciel ; les rechutes aveuglent l'âme et l'endurcissent.

I. MALICE DU PÉCHÉ MORTEL A L'ÉGARD DE DIEU.

« O péché, o maudit péché mortel, si familier aux hommes et si peu connu des hommes ! O maudit péché, destructeur de notre sainte religion, cruel bourreau de nos âmes !... germe de réprobation ! O maudit péché, qui est la cause de tous nos malheurs pour le

temps et pour l'éternité ! O sanglant meurtrier de Jésus-Christ même ! O mon Dieu, si nous connaissions bien ce que c'est que le péché, pourrions-nous le commettre avec plaisir ? et, après l'avoir commis, pourrions-nous vivre tranquilles ? »

1° *Le péché mortel est un acte de révolte qui va jusqu'au mépris de la volonté divine.*

Voici le langage que tient à Dieu l'homme qui pèche mortellement : « Retirez-vous de moi, je ne veux plus que vous soyez mon Dieu, ni moi être votre serviteur ; je vous méprise avec tous vos biens... Vous voulez que je sanctifie le saint jour du dimanche ; eh bien ! moi, je veux le profaner par les travaux que vous avez défendus, encore plus, en me livrant aux plaisirs et à la débauche. Vous me commandez de conserver mon corps et mon âme purs et chastes ; moi, je ne veux pas ; je les profanerai par des pensées et des désirs honteux, par des actions infâmes. Vous voulez que je pardonne à mon ennemi ; moi, je veux me venger. Vous voulez que je profite de votre sainte parole que vos ministres m'annoncent pour me faire connaître les moyens de me bien conduire, des grâces que m'offre la religion pour m'aider à vaincre mes mauvais penchants ; moi, je veux mépriser votre parole et celui qui l'annonce, et fouler aux pieds toutes vos grâces...

« Vous voulez cela ; moi, je ne le veux pas. Vous ne voulez pas cela ; moi, je le veux. Vous me commandez de faire cela, je ne veux pas le faire. »

Qu'est-ce donc que le péché mortel ? « Une opposition » si formelle « à la volonté de Dieu », que le pécheur renonce à Dieu et le rejette. C'est sa volonté substituée d'une manière absolue à la volonté divine et devenue sa propre règle d'action ; c'est l'usurpation sacrilège du souverain domaine de Dieu par la créature ; c'est l'homme secouant le joug de Dieu, et se faisant Dieu lui-même.

Le péché mortel implique en réalité, quoique le pécheur ne s'en rende pas toujours compte d'une manière explicite, « un dégoût » de Dieu, « une aversion de Dieu, un soulèvement de cœur » contre Dieu et contre la vertu qu'il commande, car l'âme, en commettant le péché, ne se détourne de Dieu et de ses préceptes que parce qu'elle trouve le péché plus enviable que Dieu et vraiment digne de ses préférences : « La pénitence, les mortifications, le pardon des ennemis, les violences qu'il faut nous faire pour vaincre les penchants corrompus de notre cœur, la privation de certains plaisirs, tout cela nous fait peur, nous rend malades d'y penser ; nous trouvons que le bon Dieu exige trop, qu'il est trop difficile de le servir ; nous

aimons mieux nous exposer à aller souffrir pendant l'éternité que de nous faire violence pour plaire à Dieu en évitant le péché. »

Etre dégoûté de Dieu, du souverain bien... de l'infinie beauté... Effroyable perversité du péché mortel !

Se détourner de Dieu, créateur, père, rédempteur, époux... Ingratitude qui touche à l'infini, caractère du péché mortel !

Vouloir s'affranchir de Celui par qui subsistent toutes choses et être à soi-même sa propre loi... Orgueil imité de Lucifer et de ses anges et qui se trouve dans tout péché mortel !

O péché mortel, « aveuglement », folie, abîme insondable de malice !

2° *Le péché mortel élève dans le cœur du pécheur une idole à la place de Dieu.*

Dieu étant le bien parfait, le bien par excellence, nous devons l'aimer par-dessus toutes choses. Or, le péché mortel chasse Dieu de notre cœur et y met à sa place la créature que nous aimons plus que Dieu. Et ainsi, dit saint Augustin « autant de passions nous contentons, autant de dieux étrangers nous adorons ». Quelle honte ! Quelle injustice !... « Ah ! malheureux pécheur, tu places ton Dieu sous l'écume de tes emportements, sous la vilenie de ton avarice, sous la fumée de ton ambition. Que dis-je ?

tu le places et tu voudrais le noyer dans tes turpitudes et tes impuretés... Quelle horreur que la divinité soit arrachée de son trône par un infâme pécheur pour la mettre sous les pieds de ses passions ! O éternité, seras-tu assez longue pour punir ces malheureux ? »

« A qui m'as-tu comparé ? disait le Seigneur par son prophète (1). A une idole inanimée, muette et grossière, qui n'a jamais sauvé personne, tandis que moi je t'ai engendré, nourri, porté dans mes bras. »

Se détourner de Dieu n'était que le commencement et comme la première partie du péché ; mais rejeter Dieu pour s'attacher à la créature et s'en faire une idole, voilà la consommation du péché : Dieu, l'être par essence, est mis alors au-dessous du néant.

3° Le péché mortel est « le meurtrier » de Jésus-Christ.

« Voulez-vous » concevoir « une nouvelle horreur du péché », et surtout du péché mortel ? « Rappelez-vous que c'est lui qui est la cause de la mort de Jésus-Christ. Considérez ce divin Sauveur suspendu à la croix, les pieds et les mains cloués, le corps tout déchiré par les fouets, le visage tout meurtri et couvert de crachats immondes, la tête couronnée d'épines... « Ah ! mon fils,

(1) Is., XL, 5-6.

vous dit-il, je souffre une mort si ignominieuse et si cruelle afin de détruire le péché. Quand toutes les créatures du ciel et de la terre eussent donné leur vie et enduré tout ce que les bourreaux pourraient inventer de supplices et de tortures, elles n'auraient pas été capables de satisfaire pour un seul péché véniel. » Et c'est pourquoi tu me vois mourant sur la croix, victime des péchés du monde.

Oh ! que le péché est un grand mal puisqu'il faut un Dieu pour l'expier et nous laver de nos souillures ! Ne cesserons-nous point de le commettre ? Songez donc que, selon l'enseignement de l'Apôtre, ceux qui le font « crucifient de nouveau le Fils de Dieu dans leur cœur » (1), et renouvellent ses opprobres, puisqu'ils renouvellent ce qui fut la cause de ses souffrances et de sa mort. Voudrions-nous encore ajouter à la Passion de Notre-Seigneur ? Reconnaissons nos égarements, pleurons nos crimes, livrons-nous à la pénitence, profitons pour cela de toutes les grâces que Dieu nous offre dans sa miséricorde, soyons disposés à tout perdre plutôt que de l'offenser et ne cessons pas de pleurer qu'il ne nous dise que c'est assez.

(1) Ad Hebr., vi, 6.

II. MALICE DU PÉCHÉ A L'ÉGARD DE L'HOMME.

Sans parler des « misères temporelles » dont il est la source, sans rappeler que souvent il abrège la vie et en « coupe le fil comme ferait un tisserand » (1), méditons les ravages qu'il exerce dans une âme.

« Il est le plus grand mal qui puisse jamais nous arriver en ce monde. Sainte Thérèse nous dit que le bon Dieu lui ayant fait voir une âme en état de péché mortel, elle en fut si effrayée qu'elle aurait été disposée à souffrir tout ce que jamais l'enfer aurait pu inventer de tourments, plutôt que d'en commettre un seul. Saint Thomas s'étonnait qu'une personne qui avait commis un péché pût rire une fois dans sa vie. Sainte Catherine de Sienne, à qui le bon Dieu avait fait voir une partie de la malice du péché mortel, nous dit que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne pourra jamais tant faire de mal à une âme qu'elle s'en fait à elle-même par le péché. Et, en effet :

1° *Le péché mortel réduit l'âme à l'état de cadavre.*

« Qu'est-ce qu'un cadavre ? Un corps sans

(1) Is., xxxviii, 12.

âme, qui n'est capable de jouir d'aucun bien ni de rien faire. » De même, « une âme privée de la grâce de Dieu par le péché est comme un corps privé de son âme, ce n'est plus qu'un cadavre qui fait horreur à Dieu, aux anges mêmes.

« Elle est incapable de faire le moindre bien qui soit récompensé au ciel.

« Non, rien de si beau qu'une âme dans la grâce ; mais rien de si horrible qu'une âme dans le péché. Nous lisons dans la vie de sainte Catherine de Sienne que le bon Dieu lui ayant fait voir une âme dans la grâce, elle en fut si charmée et ravie, qu'elle s'écria : « Ah ! Seigneur, si la foi ne m'apprenait qu'il n'y a qu'un Dieu, je croirais que c'en est un ; non, je ne m'étonne pas que vous soyez mort pour une si belle âme. » Mais hélas ! dès qu'une âme vient à tomber dans le péché, o Dieu ! cette âme, plus blanche que la neige, qui était semblable aux anges, est devenue semblable aux démons. « Une âme dans le péché est aussi horrible aux yeux de Dieu, dit sainte Catherine, qu'une *charogne* traînée pendant huit jours à la rigueur du soleil le long des rues. » Ah ! pauvre âme, qu'es-tu devenue ?

« La mort dépouille un homme de tous ses biens ; de même quand une âme a le malheur de tomber dans le péché, elle perd le mérite de tout le bien qu'elle a pu faire pendant

toute sa vie, fût-elle aussi riche que tous les anges et tous les saints ensemble...

« Ah ! maudit péché, que les ravages que tu fais dans une âme sont terribles ! Ah ! plût à Dieu que l'on eût autant de crainte de la mort de l'âme que de celle du corps ! »

2° Le péché mortel fait de l'âme la progéniture du démon et son esclave.

« Oui, une personne qui est dans la grâce de Dieu est enfant de Dieu ; mais, dès qu'elle tombe dans le péché, elle devient, dit saint Jean (1), enfant « du diable ». Car « le démon pèche depuis le commencement de son existence », il est, pour ainsi dire, pécheur par nature, et quiconque commet le péché tient de lui le principe directeur de sa conduite, il ne fait avec lui qu'une personne morale, il est en communion intime avec le diable, il est sa progéniture.

Il est de plus « l'esclave de Satan », qui exerce un empire tyrannique sur ses pensées, sur sa volonté, sur ses sens, qui l'excite sans cesse au péché et l'entraîne finalement avec lui au fond des enfers.

3° Le péché mortel nous rend ennemis de Dieu et nous ferme le ciel.

« Une âme qui a le bonheur d'être dans la

(1) I Joan., III, 8.

grâce possède l'amitié de Dieu et elle porte en elle le gage de la félicité des saints. Mais dès que nous commettons le péché mortel, nous perdons la grâce et l'amitié de Dieu et le gage de la vie éternelle. O mon Dieu, quel malheur d'être votre ennemi, vous qui êtes si bon, si aimable et seul capable de nous rendre heureux ! Oh ! si nous connaissions ce que c'est que de perdre le bon Dieu, nous aimerions mieux tout perdre plutôt que de tomber dans ce malheur » : comme « les trois enfants des Hébreux qui aimèrent mieux être jetés dans une fournaise ardente » (1) ; comme « saint Venant qui aima mieux se laisser arracher les entrailles et consumer par des torches allumées » ; comme « saint Barthélemy qui aima mieux être écorché tout vif ». Il en a été de même de tous les martyrs : il n'est sorte de tourments qu'ils ne fussent prêts à endurer pour ne pas pécher. C'est qu'ils connaissaient l'immense malheur de celui qui perd la grâce par le péché mortel.

« Quel malheur, en effet, puisqu'en péchant nous renonçons à notre place du ciel et nous nous en marquons une en enfer ! O beau ciel, ne te voir jamais ! Y a-t-il un malheur comparable à celui-là ? O mon Dieu, que nous sommes aveugles lorsque nous péchons » et que nous disons au bon Dieu : « Je ne veux

(1) Daniel, III.

pas du ciel, je choisis l'enfer pour mon partage ; je renonce à la compagnie des anges et des saints, j'aime mieux contenter ma passion et aller en enfer pour y brûler toute l'éternité ! — Mais je n'ai pas dit cela... — Mon ami, vous l'avez dit toutes les fois que vous avez péché mortellement. »

4° Le péché mortel souvent répété aveugle l'âme et l'endurcit.

Vous ne vous êtes pas relevé d'une première chute par une conversion sincère ?... Le premier péché vous a attiré à un second, le second à un troisième, et vous en avez contracté l'habitude. Dans cet état, que peut-il arriver ? Que « vous rejetiez la grâce autant de fois qu'elle viendra ; que vos péchés se poussent les uns les autres comme les flots de la mer ; qu'en punition, Dieu se retire et vous livre entre les mains de vos passions », que vous en deveniez le prisonnier, et qu'elles exercent sur vous une tyrannie que vous n'essaierez même pas de secouer.

Alors plus « rien ne vous touchera » ; vous êtes « endurci » par l'habitude du mal.

Plus « rien ne sera capable de vous faire connaître le malheur auquel le péché vous a entraîné ; vous êtes aveuglé » par le retrait de la grâce et par la résistance que vous lui avez opposée.

« Le dernier péché » que vous ferez « vous conduira à l'impénitence finale, et l'impénitence finale à la mort, et la mort à l'éternité malheureuse. »

O mon Dieu, mon Dieu, préservez-moi du péché mortel ; préservez-moi de l'aveuglement de l'esprit, de l'endurcissement du cœur, de la damnation éternelle qui en sont les « terribles effets » et l'inévitable châtiement.

* * *

Et maintenant, « allons au pied de la croix pour y mêler au moins nos larmes au sang de Jésus-Christ.

« Écoutons un instant les réprouvés qui pleurent, qui crient, qui hurlent et qui demandent miséricorde sans pouvoir l'obtenir. Mais pour nous, nous le pouvons encore ; il nous appelle, ce tendre Sauveur, il vient au-devant de nous pour nous dire qu'il nous aime.

« Ah ! ne perdons jamais de vue ce qu'est le péché, les maux qu'il nous prépare pour l'autre vie, les biens qu'il nous fait perdre pour l'éternité.

« Nous voulons tous le ciel ; mais jamais le péché ne pourra entrer dans ce séjour de délices. »

Oui, tout nous invite à quitter le péché : le Fils de Dieu, du haut de la croix, nous

conjure de ne pas faire que les mérites de sa mort soient perdus pour nous ; les anges et les saints nous crient du haut du ciel combien est grand le bonheur qui nous est préparé si nous évitons le péché ; les réprouvés, eux, nous disent d'être sages à leurs dépens, de ne pas les imiter, de ne pas venir dans ces lieux où les ont enfermés la puissance et la colère de Dieu (1).

« Ah ! encore un instant, et nous ne serons plus de ce monde, et nous serons du nombre ou des saints ou des réprouvés. Tenons-nous bien sur nos gardes, puisque le moment de notre départ nous est inconnu. Heureux et mille fois heureux qui tiendra son âme toujours prête à paraître devant son Dieu !

Sermon sur le péché mortel, t. IV.

(1) Luc., xvi, 27-28.



LE JUGEMENT PARTICULIER

SOMMAIRE.

- I. Naître, mourir, être jugé : toute la condition de l'homme.
- II. Objet du jugement particulier : 1° biens de la nature, biens de la grâce ; 2° les péchés commis ; 3° les péchés que nous aurons fait commettre aux autres ; 4° nos bonnes œuvres ; 5° le bien que nous aurions pu faire et que nous n'aurons pas fait.
- III. Moyens à prendre pour prévenir la rigueur du jugement particulier.

I. NAITRE, MOURIR, ÊTRE JUGÉ,
VOILA TOUTE LA CONDITION DE L'HOMME.

Pensons-y bien : « Dans le nombre d'années que Dieu a résolu de nous accorder, il en a marqué une qui sera la dernière pour nous ; dans cette dernière année, un dernier

mois ; dans ce dernier mois, un dernier jour ; et enfin, dans ce dernier jour, une dernière heure, après laquelle il n'y aura plus de temps » pour personne, et pour le pécheur « plus de retour, plus d'espérance, plus de ressource ».

« Toute la condition de l'homme est renfermée dans ces trois mots : vivre, mourir, être jugé. C'est une loi fixe et invariable. Nous naissons pour mourir, nous mourons pour être jugés, et ce jugement décidera de notre bonheur ou de notre malheur éternel. Dès que nous aurons rendu le dernier soupir, le bon Dieu appliquera le sceau de son immortalité et le cachet de son éternité sur notre dette, au point où elle se trouvera. » Alors commencera le jugement. « O moment terrible ! mais si peu médité, si court et si long, qui coule avec tant de rapidité et qui entraîne avec soi » pour le pécheur « une suite si effroyable de siècles ! » Nous devons redouter sans doute le jugement universel ; mais il ne sera, en définitive, que « la publication de la sentence particulière prononcée à l'heure de notre mort ».

Cette heure, quelle sera-t-elle ? Mystère !... Mais elle sonnera : rien de plus certain, et bientôt peut-être... Et « nous paraîtrons tous, chacun en particulier, devant le tribunal de Jésus-Christ ». Sommes-nous prêts à affronter le regard du Souverain Juge ?

II. OBJET DU JUGEMENT PARTICULIER.

1^o Le bon Dieu nous fera rendre compte DE TOUTS LES BIENS que nous avons reçus.

Biens de la nature. « Il demandera si nous avons employé *nos forces* à rendre service au prochain, à faire pénitence » ; si nous n'avons pas trouvé trop onéreuses les lois de l'abstinence et du jeûne ; si nous n'avons pas souvent prétexté la fatigue, une légère indisposition, le besoin de repos, le défaut de temps pour nous dispenser de la messe du dimanche, alors que ces mêmes raisons cessaient d'exister dès qu'il s'agissait d'une partie de plaisir ou de nos affaires ; « si nous n'avons point paré notre corps » d'une manière indécente ou « de façon à attirer les yeux sur nous » ; si nous n'avons pas fait usage de notre santé pour courir dans les « bals », « pour travailler ou faire des voyages le saint jour du dimanche, au lieu de prier, d'instruire les ignorants, de leur donner de bons conseils ».

« Il examinera si nous ne nous sommes pas servis de *notre esprit* pour le mal, si nous n'avons pas lu de mauvais livres, fréquenté de mauvaises compagnies, trompé dans les ventes et les achats, parlé contre la religion, chanté des chansons contre la pureté ou la réputation du prochain, appris

le mal ou communiqué aux autres nos mauvaises connaissances, si nous les avons portés à se venger. Il nous demandera si nous avons employé notre esprit à nous instruire » des vérités de la foi et des devoirs de la vie chrétienne. « Il examinera si nous avons employé notre bien » d'une manière raisonnable, car « nous ne sommes que des économes, et tout ce que nous dépensons mal à propos nous sera imputé à péché. Il fera voir aux pères et mères toutes les vanités qu'ils ont achetées » pour la perte de leurs enfants, tout cet argent gaspillé au jeu ou dans les parties de plaisir souvent dangereuses, « au lieu de l'employer à secourir les pauvres. Hélas ! que de péchés auxquels on n'aura jamais pensé ! Nous ne voulons pas les reconnaître maintenant ; nous les reconnâtrons alors, mais trop tard ! »

Biens de la grâce. « Rendement de compte autrement terrible. »

« Le bon Dieu nous montrera le bienfait qu'il nous a accordé en nous faisant naître dans le sein de l'Église catholique et en nous faisant donner le saint Baptême, de préférence à un nombre infini de personnes qui n'eurent pas ce bonheur. »

« Il nous rappellera combien d'années, de mois, de semaines, de jours il nous a conservé la vie », sa miséricorde nous tenant pour ainsi dire suspendus au-dessus des abîmes éternels, où nous méritions d'être précipités à

cause de nos péchés, et nous invitant à lui demander pardon.

« Il nous remettra devant les yeux toutes les bonnes pensées, toutes les bonnes inspirations, les bons désirs qu'il nous a donnés pendant notre vie », les instructions et les pieuses lectures que nous avons entendues, les catéchismes auxquels nous avons assisté, « toutes nos confessions, toutes nos communions et tant d'autres grâces du ciel... ».

« Hélas ! qu'allons-nous devenir, lorsque nous reprochant l'abus que nous avons fait de ses mérites, Jésus-Christ nous dira : « Ah ! pécheur ingrat, vigne infructueuse, arbre stérile, qu'ai-je dû faire pour ton salut que je n'aie fait ? N'avais-je pas lieu d'attendre que tu porterais des fruits pour la vie éternelle ? Où sont tes prières humbles et ferventes ? Où tes confessions accompagnées d'une filiale contrition et d'un vrai ferme-propos ? Où tes larmes et tes pénitences ? Où tes communions qui m'auraient fait naître dans ton cœur et m'auraient dédommagé, en quelque sorte, des tourments que j'ai endurés pour ton salut ? » Par quelles « bonnes œuvres » as-tu répondu à « tant de saintes pensées, à tant de saints désirs » que je t'ai suggérés, à tant d'occasions de vertus que je t'ai fournies ? « Où les messes entendues avec piété, qui t'auraient aidé à satisfaire à ma justice ? Va, malheureux, tu

n'as produit que des œuvres d'iniquité, tu n'as travaillé qu'à renouveler les souffrances de ma passion et de ma mort. Va, retire-toi, je te maudis pour l'éternité ! Va : au jour du jugement général, je manifesterai tout le bien que tu aurais pu faire et que tu n'as pas fait, et toutes les grâces que je t'ai accordées et que tu as méprisées. »

Hélas ! que ce compte sera terrible ! « Mon Dieu, que vais-je devenir, s'écriait saint Augustin. Je crains plus pour les grâces reçues que pour les péchés, cependant si nombreux, que j'ai commis. »

2^o Le bon Dieu nous examinera et nous jugera *sur tous les péchés que nous aurons faits.*

« Hélas, que de pensées, de désirs, de regards honteux, que d'actions impures pendant une vie de trente ou de quarante ans et peut-être de quatre-vingts ans ! Que de ruses et de détours pour séduire cette personne, et, par suite, que de confessions et de communions sacrilèges ! Selon toute apparence, le jugement particulier aura lieu dans la chambre du défunt... Les victimes de l'impureté ne verront-elles pas, comme Balthazar, leur sentence de réprobation sur les murs et dans tous les coins de la maison ? « C'est ici que tu as commis le péché, dira le Souverain

Juge, le livre des vengeances à la main. Peux-tu le nier ? Regarde : le jour et l'heure de tes turpitudes sont marqués... Va, malheureux, je te réproûve et te maudis à jamais ! »

« Jésus-Christ, toujours avec le livre où sont écrits vos péchés, verra toutes vos prières manquées, toutes vos profanations des saints jours, toutes vos intempérances et vos débauches, toutes vos messes omises ou mal entendues, toutes vos haines et vos vengeances, les malédictions, les calomnies, les médisances que vous avez vomies avec une langue et une bouche si souvent arrosées de son sang adorable, vos orgueils et vos jalousies.

« Jésus-Christ tournera le feuillet, et il verra écrites toutes vos ingratitude et vos duretés à l'égard de vos parents, toutes vos injustices et vos fourberies à l'égard du prochain et votre insatiable cupidité.

« Où seront vos excuses quand vous entendrez lire le détail de toute votre vie ? Ne serez-vous pas forcés de convenir que c'est justice que vous soyez condamnés à brûler dans les enfers et bannis de la présence de Dieu ? Aussi, à ce moment, Jésus-Christ indigné vous jettera-t-il au front une goutte de son sang, en vous disant : « Tu n'en as
« point voulu pour ta rédemption, qu'il soit
« au grand jour du jugement la marque
« indélébile de ta réprobation. . »

3° Jésus-Christ nous jugera sur *tous les péchés que nous aurons fait commettre aux autres.*

« Hélas ! combien de pères et de mères, de maîtres et de maîtresses » ont été cause que leurs enfants et leurs serviteurs ont manqué la messe, travaillé le dimanche, omis leurs prières, qu'ils n'ont pas assisté « aux instructions et aux catéchismes, qu'ils n'ont pas fréquenté les sacrements ? » Combien de personnes en ont entraîné d'autres au mal « par leurs promesses » ou par des discours passionnés ? Combien les ont portés « à de mauvaises pensées, à des regards impurs, par leurs manières affectées et recherchées ? » Combien les ont détournés des offices en les attirant dans de mauvaises compagnies ? Combien ont « affaibli la foi dans le cœur de ceux qui étaient avec eux », en élevant « des doutes sur la religion ou en calomniant les prêtres » et qui ont été cause de leur abandon des pratiques religieuses ?

Hélas ! si le saint roi David disait qu'il craignait plus pour les péchés d'autrui que pour les siens, que vont donc devenir ces pauvres malheureux ? Et quel étonnement lorsqu'ils verront qu'ils ont jeté tant d'âmes en enfer !

4° Le bon Dieu ne laissera rien sans examen, pas même *les bonnes œuvres, pour savoir si elles ont été bien faites et pour lui seul.*

Hélas ! que d'actions, parmi les meilleures, n'ont eu pour principe que le monde et le désir d'être remarqué, et qui vont se trouver ne rien valoir aux yeux de Dieu !

Combien d'autres n'ont pas été faites avec la perfection qu'il fallait y apporter, ni à l'heure où Dieu nous les demandait, ni avec la diligence et le soin que nous aurions pu y mettre !

Que d'actes de zèle entachés de vaine gloire et où nous nous recherchions nous-mêmes !

Que d'œuvres louables accomplies par « hypocrisie ou respect humain » et dont nous avons perdu ainsi « tout le mérite » !

Comme le crible sépare la balle du grain, Dieu démêlera les défauts de nos actions, les intentions intéressées et tortueuses qui les ont inspirées. Qu'en restera-t-il autre chose que des sujets de confusion ? Mon Dieu, « qui de nous ne tremblerait à cette pensée ? »

5° Jésus-Christ nous jugera *sur le bien que nous aurions pu faire et que nous n'avons pas fait.*

Il remettra devant les yeux du pécheur « toutes les prières qu'il n'a pas faites et qu'il aurait pu faire, tous les sacrements qu'il aurait pu recevoir pendant sa vie » et qu'il n'a pas reçus ; « combien de fois de plus il aurait pu recevoir son corps et son sang,

s'il avait voulu mener une vie plus sainte. Jésus-Christ lui demandera même compte de toutes les fois qu'il a eu la pensée de faire quelques bonnes actions et qu'il ne les a pas faites. Que de saintes messes il aurait pu entendre ! Que de confessions et de pénitences il aurait pu faire ! Que de visites de plus il aurait pu rendre au Saint-Sacrement ? Que de privations dans ses repas il aurait pu s'imposer ! Que de devoirs de charité il aurait pu pratiquer à l'égard du prochain ! Hélas ! que de bonnes œuvres manquées sur lesquelles nous subirons un jugement ! Jésus-Christ nous jugera même sur le bien que nos bons exemples auraient pu faire aux autres. Ah ! grand Dieu, où en serons-nous ? »

III. MOYENS DE PRÉVENIR LES RIGUEURS DU JUGEMENT PARTICULIER.

1^o « Rentrons en nous-mêmes et réfléchissons sérieusement : Qu'avons-nous fait jusqu'à présent qui puisse nous donner espoir et confiance pour ce moment » décisif ?

2^o « Ayons une grande douleur de nos péchés. Le saint roi David pleura son crime jusqu'à la mort et n'en commit point d'autres. » Imitons-le.

3° Confessons nos péchés en toute sincérité : c'est le grand moyen, avec la contrition, de les effacer du « livre où se trouve consigné tout ce qui doit servir à juger le monde ».

4° « Humilions-nous profondément devant le bon Dieu. Recevons tous les maux qu'il voudra nous envoyer, non seulement avec soumission, mais avec une grande joie, puisqu'il n'y a pas de milieu » : ou faire pénitence en ce monde ou souffrir « sans mérite » dans l'autre.

5° « Ne perdons jamais de vue cette pensée : nous ne savons pas le jour où nous serons jugés, et si malheureusement nous nous trouvons en état de péché à l'heure de la mort, nous serons perdus pour l'éternité. »

Oh ! mon Dieu, que de péchés j'ai commis ! Que de grâces j'ai méprisées ! Que de bien j'aurais pu faire et que je n'ai pas fait !... Bientôt il me faudra paraître devant vous pour être jugé... peut-être sera-ce aujourd'hui !... Mon Dieu, pardonnez-moi !... Mon Dieu, faites-moi miséricorde !... Ah ! de grâce, ne me perdez pas, ayez pitié de moi... ne me jetez pas en enfer ! Je ferai pénitence, je m'y dévoue pour toute la vie.

*Sermon sur le VIII^e dimanche
après Pentecôte.*



LE CIEL ET L'ENFER

SOMMAIRE.

- I. Les réprouvés, en enfer, sont privés de la vue de Dieu ; les élus, dans le ciel, le voient face à face. — Les réprouvés souffrent de la peine du feu ; les élus sont enivrés de toutes les délices. — Les damnés sont torturés par le remords ; les élus goûtent des joies intérieures indicibles au souvenir de leurs combats et de leurs souffrances. — Les peines des damnés sont éternelles ; le bonheur du Ciel ne finira jamais.
- II. Que faire pour éviter l'enfer et gagner le ciel ? — Il y a moins de peines pour servir Dieu que pour servir le monde.

Méditons sur le ciel, mais en même temps sur l'enfer, afin que le malheur de celui-ci nous fasse, par contraste, mieux comprendre et désirer le bonheur de celui-là.

I

Les réprouvés sont « *privés de la vue de Dieu*, ce qui est le plus grand de tous les malheurs, car s'ils avaient le bonheur de

voir Dieu tous les mille ans une fois, et cela pendant cinq minutes, leur enfer cesserait d'être un enfer ».

Outre qu'ils sont privés « de la lumière de gloire », cette capacité d'ordre supérieur, de connaître Dieu, du même genre de connaissance que les élus sont eux-mêmes connus (1), les damnés, à raison de la rage qu'ils nourrissent contre le Vengeur souverain de leurs crimes, estiment que Dieu, avec tout ce qu'il aime, le bien, la vertu, est haïssable ; dans leur fureur et leur désespoir ils n'aiment et ne peuvent aimer que le mal ; leur obstination et leur impénitence les ont plongés dans l'aveuglement de l'esprit : ils sont exclus à jamais du festin de l'intelligence et du cœur offert aux « fils de lumière », et jamais ils ne goûteront les joies et les délices du Royaume de Dieu.

Les élus, au contraire, *jouissent de la vue de Dieu.*

Ils voient la Sainte Trinité avec ses amabilités et perfections infinies ; dans la contemplation de la gloire divine, ils se transforment en ce qu'ils voient et vont de clarté en clarté (2). « Ils voient le Fils de Dieu qui se manifeste dans tout l'éclat de sa beauté, tel qu'il est dans le sein du Père.

(1) I Cor., XIII, 2.

(2) II Cor., III, 18.

« Dans ce monde, si bon et si flatteur que soit un objet, après un instant de plaisir, notre esprit se lasse et se tourne d'un autre côté ; il va d'une chose à l'autre cherchant à se satisfaire sans y réussir pleinement. Dans le ciel, il n'en est pas de même : Dieu rend les élus participants de ses forces pour qu'ils puissent soutenir l'éclat de sa beauté et des ravissantes choses qui s'offrent continuellement au regard : ce qui les jette dans un tel abîme de douceur, qu'ils ne peuvent pas distinguer s'ils vivent ou s'ils se changent en amour. O heureuse demeure ! O bonheur permanent ! Qui de nous te goûtera un peu ?

« Pour enflammer encore davantage les élus d'amour et de reconnaissance, le Fils de Dieu place sa croix sanglante au milieu de la cour céleste et leur fait la description de toutes les souffrances qu'il a endurées pour les rendre heureux, guidé qu'il était par son immense charité. Je vous laisse à penser quels sont leurs transports de joie, quels chastes embrassements ils lui prodigueront pendant l'éternité, en se rappelant que cette croix est l'instrument dont Dieu s'est servi pour leur donner tant de biens !

— Les réprouvés *souffrent de la peine du feu.*

« Hélas ! s'écrient-ils, que je souffre ! Je ne vois, je ne touche, et je ne sens, et je ne suis que du feu. » Comme un sacrement de

la colère divine, le feu de l'enfer brûle les âmes et de même que l'eau du baptême produit dans les âmes pureté, joie, beauté, ainsi le feu de l'enfer produit la souffrance et la difformité.

« Chacun des sens des damnés est tourmenté selon les crimes qu'ils ont commis : une personne qui aura eu le malheur de se livrer au vice impur » sera étendue sur un brasier ardent pendant l'éternité ; ses yeux qui auront eu des regards deshonnêtes, ses oreilles qui auront pris plaisir aux chansons et discours impudiques, sa bouche qui aura vomi ces horreurs, seront autant de canaux par où sortiront des tourbillons de flammes qui les dévoreront. Un avare y ressentira une faim insatiable ; un orgueilleux sera foulé sous les pieds des autres damnés, un vindicatif sera traîné par les démons dans les flammes. Il n'y aura aucune partie du corps qui ne souffrira à proportion des crimes commis. O malheur épouvantable !

Dans le ciel, au contraire, « les saints jouiront d'un bonheur proportionné aux souffrances qu'ils auront endurées en cette vie. Si nous avons eu en horreur les chansons et les discours infâmes, nous n'entendrons que les ravissants cantiques des anges et des saints ; si nous avons été chastes dans nos regards, nous ne serons occupés qu'à contempler des objets dont la splendeur nous

tiendra dans une continuelle extase, et nous découvrirons toujours de nouvelles beautés » qui produiront dans nos âmes « une source intarissable d'amour. Notre cœur qui aura gémi, pleuré pendant son exil, ressentira une telle ivresse de douceur, qu'il ne sera plus à lui-même ». Si nous avons été humiliés par la souffrance, méprisés, mis au dernier rang, nous serons élevés en gloire et transfigurés, l'objet des acclamations enthousiastes des Bienheureux. Ceux qui se seront dépouillés pour faire l'aumône et vêtir les pauvres de Jésus-Christ recevront un vêtement de gloire, d'une richesse et d'une magnificence incompréhensibles. Les opprimés, ceux dont les droits auront été foulés aux pieds et qui auront pardonné du fond du cœur, qui auront rendu le bien pour le mal, reposeront avec plus de suavité sur le cœur de Jésus. En un mot « ce ne seront que des plaisirs chastes et purs dont les saints seront nourris et enivrés pendant l'éternité ».

— Les damnés sont torturés par le remords.

« Ils verront les moyens faciles qu'ils ont eus, non seulement » d'éviter ces indicibles souffrances, mais « d'être heureux pour l'éternité, toutes les grâces que Dieu leur a offertes pour se sauver. La pensée et le souvenir de ces grâces et du mépris qu'ils en ont fait seront autant de bourreaux qui les déchireront ; ils pousseront des hurlements de rage

et de désespoir » capables d'émouvoir « l'univers entier, si Dieu permettait qu'ils fussent entendus ». Les enfants vomiront des imprécations contre leurs parents qui les ont « perdus » par « leurs mauvais exemples et par des paroles ne respirant que la mondanité et le libertinage » ; ils lanceront les démons contre eux et reprocheront à Dieu d'être impuissant à les faire souffrir davantage. « O éternité malheureuse ! O malheureux pères et mères ! »

Quelle joie, au contraire, pour les élus qui auront sous « les yeux toutes les larmes qu'ils ont versées, toutes les pénitences qu'ils ont faites, toutes les bonnes pensées, tous les bons désirs » qu'ils ont accueillis, « le mépris qu'ils ont eu pour eux-mêmes, les duretés qu'ils ont exercées sur leurs corps ! Ils verront leur fidélité à rejeter les mauvaises pensées dont le démon tâchait de salir leur imagination ; ils se rappelleront leur préparation à la confession, leur empressement à nourrir leur âme à la Table sainte, toutes les fois qu'ils se sont dépouillés pour couvrir leurs frères pauvres et souffrants. O mon Dieu ! O mon Dieu ! s'écrieront-ils à chaque instant du haut de ces trônes de gloire où ils seront assis, comme vous nous récompensez pour le peu de bien que nous avons accompli ! »

— *Les peines des damnés seront éternelles.*
Vainement aspireraient-ils pendant une

éternité et « avec les cris les plus déchirants, au bonheur de voir Dieu une seule minute », ce bonheur ne leur sera jamais accordé. « Nous nous sommes damnés pour toujours, s'écrient-ils du fond des flammes ! Plus de ressource ni d'espérance ! Adieu, beau ciel ! C'est pour nous que vous avez été créé et nous ne vous verrons jamais ; adieu ! belle cité qui deviez être notre demeure éternelle et qui deviez faire toutes nos délices ! » nous en serons éternellement exclus ; nous n'aurons pour partage que les pleurs et les grincements de dents.

Au contraire, ce qui accroît la félicité des saints, c'est la certitude absolue qu'ils ont que cette félicité n'aura pas de fin. Il n'en est pas un parmi eux qui n'ait le droit d'emprunter les paroles de l'Épouse des Cantiques et de dire avec elle : « J'ai trouvé Celui qu'aime mon âme, je le tiens, rien ne me séparera de Lui (1). » Ils sont dans l'heureuse impossibilité de déchoir de l'état glorieux auquel ils sont arrivés par leurs vertus et leurs mérites. La sécurité qu'ils goûtent rend leur bonheur sans mélange.

« En ce monde, si nous goûtons quelques plaisirs, nous ne tardons pas à ressentir quelques peines qui en diminuent la douceur, soit par la crainte que nous avons de les

(1) Cant. III, 4.

perdre, soit aussi par les soins qu'il faut prendre pour les conserver : ce qui fait que nous ne sommes jamais parfaitement contents. Dans le ciel, ce n'est pas de même : nous sommes dans la joie et les délices et assurés que jamais rien ne pourra nous les ravir ni les diminuer.

« O beau ciel ! O belle demeure ! Quand te verrons-nous ? O mon Dieu, jusqu'à quand nous laisserez-vous languir dans cette terre étrangère, dans le bannissement ? Oh ! qui me donnera des ailes comme à la colombe pour quitter cet exil et voler dans le sein de mon Bien-aimé ?... O cité heureuse d'où sont bannies toutes les peines et où l'on nage dans un délicieux torrent d'amour éternel !... Oui, nous te verrons, ô tendre Père ; oui, nous te bénirons, ô aimable Sauveur ; oui, nous te remercierons, charitable Rédempteur ! O heureuse éternité, que tu vas nous faire éprouver de douceurs et de joies ! »

II

« Eh bien ! *ma mère*, vous en *fâcherait-il* d'être de ce nombre, tandis que les damnés brûleront et pousseront des cris horribles sans jamais espérer la fin ?

« Oh ! me direz-vous, non seulement il ne m'en *fâcherait pas*, mais je voudrais déjà y être.

« Je pensais bien que vous m'alliez dire cela ; mais il y a plus qu'à le désirer ; il faut travailler à le mériter.

« Eh bien ! que faut-il donc faire ?

« Vous ne le savez donc pas, ma mère... Eh bien ! le voici. Écoutez-le bien, et vous le saurez.

« Il faudrait être un peu plus soumise à votre mari, ne pas vous laisser monter le sang à la tête pour un rien ; il faudrait un peu plus le prévenir, et lorsque vous le voyez revenir dans le vin ou bien ayant fait quelque mauvais marché, il ne faudrait pas vous déchaîner contre lui jusqu'à ce que vous l'ayez fait mettre dans une fureur à ne plus se posséder : de là viennent ses blasphèmes et ses malédictions sans nombre, qui scandalisent vos enfants et vos domestiques. Bien loin d'aller courir les maisons pour rapporter ce que vous dit ou fait votre mari, vous devriez employer ce temps-là en prières pour demander au bon Dieu qu'il lui touche le cœur et qu'il le change, qu'il vous donne à vous la patience et la soumission. Je sais bien ce qu'il faudrait encore faire pour aller au ciel : ma mère, écoutez-le bien et cela ne vous sera pas inutile : ce serait de donner un peu plus de temps à instruire vos enfants et vos domestiques, à leur apprendre ce qu'ils doivent faire pour se sauver ; ce serait de ne pas leur acheter tout à fait de si beaux

habits, pour avoir de quoi faire l'aumône et attirer les bénédictions de Dieu sur vous, et peut-être même vous donner de quoi payer vos dettes ; il faudrait laisser les vanités de côté et que sais-je encore ? Il faudrait qu'il n'y ait dans votre conduite que de bons exemples, l'exactitude à faire vos prières le matin et le soir, à vous préparer à la sainte communion, à approcher des sacrements ; il faudrait plus de détachement des biens de ce monde, un langage qui montre le mépris que vous faites de toutes les choses d'ici-bas et l'estime que vous faites des choses de l'autre vie. Voilà quels devraient être vos occupations et vos soins ; si vous vous comportez autrement, vous êtes perdue. Faites votre examen là-dessus, et ensuite, jugez-vous vous-mêmes ; pleurez vos fautes et tâchez de mieux faire, sinon vous ne serez jamais au ciel.

— « N'est-ce pas, *ma fille*, que toutes ces ravissantes beautés dont les Saints sont enivrés, vous font envie ?

« Ah ! me direz-vous, on porterait bien envie à un bonheur moins grand que celui-là.

« Vous avez bien raison, et je vais vous dire ce qu'il faut faire pour le mériter ; je vous prie d'y bien faire réflexion.

« Ce serait de ne pas autant prendre soin de votre corps, de le faire un peu plus souf-

frir ; de ne pas tant craindre que cette beauté se perde ou se diminue ; de n'être pas tout à fait si longue, le dimanche matin, à vous *arranger*, à vous considérer dans une glace de miroir, afin d'avoir plus de temps à donner au bon Dieu. Ce serait seulement d'avoir plus de soumission à vos parents, en vous rappelant qu'après Dieu c'est à eux que vous devez la vie, que vous devez leur obéir de bon cœur et non en murmurant. Ce serait aussi, au lieu de vous voir dans les plaisirs, dans les danses et les rendez-vous, de vous voir dans la maison du Seigneur, à le prier, à vous purifier de vos péchés et à nourrir votre âme du Pain des anges. Ce serait aussi d'être plus réservée dans vos paroles, dans les entretiens que vous avez avec les personnes d'un différent sexe. Voilà ce que Dieu réclame de vous. Si vous le faites, vous irez au ciel.

— « Et vous, *mon frère*, que pensez-vous de tout cela ? De quel côté portez-vous vos désirs ?

« Ah ! dites-vous, j'aimerais bien mieux aller au ciel puisqu'on y est si bien, que d'être jeté en enfer où l'on souffre tant et toutes sortes de tourments ; mais c'est qu'il y a bien de quoi faire pour y aller, c'est qu'il me manque du courage... Je n'ose pas même entreprendre » de me corriger.

« Vous n'osez pas entreprendre ?... » Mais

il ne faut pas tant « de soins et de peines » pour servir le bon Dieu que pour servir le monde.

« Vous avez passé la nuit dans les excès du vice ou de quelque autre libertinage, dans un cabaret ou une danse », n'en êtes-vous pas « fâché » ensuite ? Vos plaisirs ne sont-ils pas « mêlés de tristesse et d'amertume » ? Ne laissent-ils pas après eux « dégoût, trouble et ennui » ? Ah ! quelle « douceur », quelle « joie » pure, au contraire, vous auriez goûtée à « passer une partie de la nuit en prières » ! Croyez-moi : « une ou deux nuits de prières » sont des nuits « de douceurs et de consolations » indicibles, et « loin de porter envie à ceux qui passent ce temps dans la mollesse » ou les plaisirs, « l'on déplore leur malheur et leur aveuglement ».

Vous vivez dans le péché bourrelé de remords... « Ne seriez-vous pas plus content si la conscience ne vous reprochait rien et si vous vous approchiez de temps en temps des sacrements, ce qui vous donnerait la force » de rester pur ?

Vous redoutez les « incommodités » de la confession... « Vous aimez donc mieux rester entre les mains du démon que de le chasser pour rentrer dans le sein de votre Dieu qui, tant de fois, vous a fait éprouver combien il est bon ? Vous ne regardez donc pas

comme un moment des plus heureux, celui où vous avez le bonheur de recevoir votre Dieu ! »

« Vous dépensez votre argent pour vos plaisirs, et le lendemain vous le pleurez. Mais si vous l'aviez donné pour vêtir un malheureux ou pour sauver la vie » à quelqu'un, vous auriez la grande « joie d'avoir soulagé Jésus-Christ dans la personne de ses pauvres, et loin de le regretter », vous seriez disposé à vous « dépouiller » encore.

« Mais sans aller si loin, il ne vous en coûterait pas plus, quand vous êtes à l'église, de vous y tenir avec respect et modestie que d'y rire et d'y tourner la tête ; vous seriez aussi bien d'avoir vos deux genoux par terre que d'en tenir un en l'air. Lorsque vous entendez la parole de Dieu, vous serait-il plus pénible de l'écouter dans l'espérance d'en profiter, que de sortir dehors pour vous amuser à causer de choses indifférentes, peut-être mauvaises ? »

Et à l'heure de la mort, si vous avez « bien servi le bon Dieu », ne serez-vous pas plus heureux que si vous n'avez « cherché qu'à contenter les désirs corrompus de votre cœur » ?

— « Ah ! dites-vous en vous-même, vous nous dites qu'il n'est pas difficile d'aller au ciel... mais il me semble qu'il y a encore bien

des sacrifices à faire. — Cela n'est pas douteux : il y a des sacrifices à faire, sinon ce serait faussement que Jésus-Christ nous a dit que la porte du ciel est étroite, qu'il faut faire des efforts pour y entrer, qu'il faut se renoncer soi-même, prendre sa croix et le suivre, qu'il y en a beaucoup qui ne seront pas du nombre des élus. » Mais ces sacrifices, le ciel ne les vaut-il pas ? Demandez à saint Barthélemy qui se laissa « écorcher tout vif, à saint Vincent dont le corps fut brûlé « avec des torches ardentes, à saint Hilarion qui resta « quatre-vingts ans dans son désert à pleurer » ses péchés, à saint Jérôme « ce grand savant » qui « se frappait la poitrine » à coups de pierres, à saint Arsène qui quitta « les plaisirs du monde pour » habiter « parmi les bêtes sauvages », aux martyrs du temps de Néron, qui « enduits de poix et de soufre, servaient de torches pour éclairer les passants pendant la nuit », à saint Pierre qui fut « crucifié la tête en bas », à saint Paul qui eut la tête tranchée, demandez à ces troupes de saints : pourquoi tant de larmes » et de souffrances ? Ils vous répondront : « Ah ! c'est pour gagner le ciel ; encore l'avons-nous pour rien. Oh ! que ces pénitences sont peu de chose, si nous les comparons au bonheur qu'elles nous » ont procuré !

« Et moi, je ne voudrais rien souffrir, moi qui ai la même espérance qu'eux et le même

juge qui doit m'examiner ? O mon Dieu, que je suis lâche lorsqu'il s'agit de travailler pour le ciel ! De quelle confusion vont me couvrir vos saints, lorsqu'ils vous montreront tant de sacrifices qu'ils ont fait pour vous plaire. » Écoutons-les donc nous dire : courage, courage ! Ah ! si vous pouviez bien comprendre le bonheur dont nous jouissons », vous seriez disposés à tout sacrifier pour l'obtenir.

Écoutons aussi les damnés : « O vous qui êtes encore sur la terre, oh ! que vous êtes heureux de pouvoir gagner le ciel que nous avons perdu ! Oh ! si nous étions à votre place, que nous serions plus sages que nous n'avons été ! Nous avons perdu notre Dieu, et nous l'avons perdu pour toujours ! O malheur incompréhensible, irréparable ! »

Ayons la sagesse qu'ils n'ont pas eue !

Sermon pour le jour de l'Ascension.



LA MISÉRICORDE DE DIEU

SOMMAIRE.

- I. La chute d'Adam et d'Ève. — Le déluge. — La prière d'Abraham en faveur de Sodome. — Jonas et Ninive.
- II. Jésus-Christ dans sa vie publique et sur la croix.

« Si nous voulons parcourir les différents âges du monde, nous voyons partout la terre couverte des miséricordes du Seigneur et les hommes enveloppés de ses bienfaits. Quoique bien coupables, sa patience nous attend, son amour nous invite à sortir du péché et à revenir à Lui, sa miséricorde nous reçoit entre ses bras. En voulez-vous des exemples ? »

I

« Voyez comme il s'est comporté avec Adam. » Après son péché, Adam fuit la

présence de Dieu ; « mais le Seigneur, semblable à un père désolé qui a perdu son enfant, court le chercher et l'appelle comme en pleurant : Adam, Adam, où es-tu (1) ? Pourquoi fuis-tu la présence de ton Créateur ? » Il espérait qu'Adam, humble et repentant, tomberait à genoux devant Celui « qui lui avait accordé tant de privilèges, qui l'avait orné de tant de grâces, qui l'avait fait son ami et l'avait destiné à une fin si heureuse. Il avait un si grand désir de lui pardonner », qu'il aurait voulu qu'Adam lui en laissât la possibilité. Adam s'obstine et Dieu est obligé de punir. Mais il ne le fait qu'à contre-cœur et avec mesure, et il se hâte de lui promettre un Rédempteur qui « réparera la perte que le péché lui a causée, à lui et à tous ses descendants ». Et ce Rédempteur — c'est déjà décidé — ne sera autre que « le Fils de Dieu et le Fils d'une Vierge » ; et « cette réparation » — telle qu'elle est déjà dans la pensée divine — « se fera d'une manière admirable ; nous aurons Jésus-Christ pour Sauveur, nous le posséderons dans nos églises, nous le recevrons dans la Sainte Communion ! toutes choses qui n'auraient pas eu lieu sans le péché d'Adam. Et cette consolante promesse, le Père éternel ne cessera de la renouveler »

(1) Gen., III, 9.

et de la préciser « pendant des siècles, par la bouche de ses Patriarches et de ses Prophètes. O charité, que vous êtes grande pour les pécheurs ! Voyez-vous la bonté de Dieu ?... Pourrions-nous encore désespérer de notre pardon ? »

« Voyez encore sa miséricorde envers le monde, lorsque les crimes des hommes eurent couvert la terre et l'eurent déshonorée de leurs passions infâmes. » « Je me repens d'avoir fait les hommes », soupira le Seigneur, comme s'il eût dit : « J'aimerais mieux ne les avoir pas créés que de me voir forcé de les punir (1). »

Il se résigne toutefois, et il faut « en venir à l'exécution ; mais auparavant, que de précautions, que d'avertissements, que de retards ! Il les menace bien longtemps avant que de les punir, afin de les toucher et de les faire rentrer en eux-mêmes ». Il révèle à Noé que dans cent vingt ans le monde aura cessé d'exister, s'ils ne se convertissent pas. Et « comme leurs crimes allaient toujours en augmentant », il charge Noé de « construire une arche » ; mais il devra mettre cent ans à cette construction : pendant ce temps, Noé dira à tous ceux qui lui demanderont pourquoi il fait ce bâtiment, que c'est

(1) Gen., vi.

le Seigneur qui va faire périr le monde entier par un déluge universel, mais que, s'ils veulent se repentir, il changera son arrêt. Tous ces avertissements ne servent de rien, et comme on se moquait de ses menaces, il est forcé de châtier.

Admirez encore une fois sa miséricorde : l'arche est prête... Et Dieu hésite à frapper... Encore sept jours de délai, dit-il, pour voir si les pécheurs ne reviendront pas à moi... Il ouvre enfin les cataractes du ciel, et les eaux tombent en abondance, mais pendant quarante jours et quarante nuits, graduellement, et non toutes à la fois, dit saint Jean Chrysostome, afin que les hommes épouvantés aient le temps de se repentir.

« Dites-moi, tout Dieu qu'il est, pouvait-il porter plus loin sa miséricorde ? » C'est ainsi qu'il attend les pécheurs à la pénitence et qu'il les y invite par les mouvements intérieurs de sa grâce et par la voix de ses ministres.

« Voyez encore ce qu'il fit lorsqu'il voulut faire descendre le feu du ciel sur Sodome, Gomorrhe et les villes voisines. Il semblait ne pas pouvoir s'y résoudre sans consulter son serviteur Abraham » ; il le prend pour confident de ce qu'il va faire et lui fournit ainsi l'occasion de prier pour les pauvres pécheurs. Profitant de la condescendance divine,

Abraham s'approche, et familièrement : « Est-ce que vous feriez périr aussi le juste avec le coupable ? Ce n'est pas dans vos mœurs d'agir ainsi. Et s'il y a cinquante justes à Sodome ?... S'il y a cinquante justes, reprit Dieu, j'épargnerai les cinquante et la ville entière. — Et que feriez-vous s'il y en avait cinq de moins ? Je pardonnerais. — Et si, au lieu de quarante-cinq, il n'y en avait que quarante, trente ou vingt ? Je pardonnerais. » Et nous savons qu'Abraham, dans ce combat étrange, poussa Dieu jusqu'à dix et que, s'il avait pu rencontrer dix justes dans Sodome, le Seigneur lui promettait un pardon général (1).

O puissance des âmes en état de grâce ! Dix justes en regard peut-être de vingt ou trente mille pécheurs... et le plateau pencherait du côté des dix justes, et la ville serait sauvée.

O sainte audace de la prière !

O miséricorde du Seigneur, que vous êtes grande !

O cœur de mon Dieu, quelle inclination vous avez à pardonner !

« Voyez enfin comment Dieu se comporte avec Ninive, cette grande ville pécheresse. » Elle ne fait point partie du peuple choisi ;

(1) Gen., XVIII.

c'est une ville de la gentilité. Mais Dieu est le père de tous les hommes et il veut les sauver tous.

« Avant donc de punir les habitants de la cité coupable, il commande à son prophète Jonas d'aller, de sa part, leur annoncer que leur perte est imminente. Jonas, au lieu de se rendre à Ninive, s'enfuit d'un autre côté, et veut traverser la mer » ; mais durant une violente tempête, l'équipage le jette dans les flots, et un poisson l'engloutit. C'en est fait de sa mission ? Non ! Dieu ne voulant pas que Ninive périsse avant d'avoir été avertie, « conserve miraculeusement son prophète ».

De nouveau Jonas reçoit l'ordre d'aller à Ninive et d'exécuter l'ordre du Seigneur. Cette fois, il y va, et pendant toute une journée se promène dans la ville en criant : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite ! » La menace était sans condition. Mais les habitants « crurent à la parole du Seigneur. Depuis le plus grand jusqu'au plus petit » ils jeûnèrent et se couvrirent de sacs et d'habits de pénitence. « Qui sait, leur disait le roi, si Dieu n'aura pas pitié de nous ? » Effectivement, Dieu leur pardonna.

En vain Jonas s'écrie : « Seigneur, allez-vous donc me faire passer pour un faux prophète ? Faites-moi plutôt mourir. Ah ! je savais bien que vous êtes trop bon », que vous êtes un Dieu miséricordieux et clément,

lent à la colère et riche en grâce ; c'est pour cela que je m'étais d'abord enfui. »

En vain il quitte la ville, espérant toujours que Dieu réalisera sa menace et voulant voir ce qui arrivera. « Eh ! quoi, lui dit le Seigneur, tu voudrais que je fasse périr tant de personnes qui se sont humiliées devant moi ? Oh ! non, non, Jonas, je n'en aurais pas le courage ; au contraire, je les aimerai et les conserverai (1). »

« Voilà précisément la conduite de Dieu à notre égard ; il semble quelquefois vouloir nous punir sans miséricorde » ; mais si nous nous repentons, « il en éprouve un si grand bonheur, qu'il nous accorde notre pardon plus promptement qu'une mère ne tire son enfant du feu ».

II

Mais c'est dans l'Évangile surtout qu'il faut voir la miséricorde divine, la Miséricorde incarnée, devenue palpable, « parcourant les villes et les campagnes pour chercher les brebis égarées et les ramener » au Père céleste.

« Voyez » comme le Sauveur se hâte sous les feux d'un soleil ardent « pour aller attendre la Samaritaine auprès du puits

(1) Jon., I-IV.

de Jacob, où il savait qu'elle viendrait ; il la prévient, et lui-même commence à lui parler afin que son langage plein de douceur et de persuasion la touche et la captive ; il lui demande de l'eau à boire, afin qu'elle-même lui demande quelque chose de bien plus précieux qui est sa grâce. Il fut si content d'avoir converti cette âme que lorsque ses apôtres le prièrent de prendre de la nourriture : « Oh ! non, dit-il, j'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas (1). » Il semblait leur dire : « Je ne pense pas à la nourriture du corps, tant j'ai de joie d'avoir gagné une âme à mon Père », et la faim de la conversion des pécheurs, qui me dévore, empêche en moi la faim corporelle.

Regardez-le dans le temple, au milieu de tout ce peuple qui l'entoure... Tout à coup les Scribes et les Pharisiens lui amènent une femme surprise dans le péché, et lui demandent s'ils doivent la lapider comme le prescrit la loi de Moïse. Mais le Seigneur a résolu de « prendre sa défense, de toucher son cœur et de la convertir. » Au lieu d'engager avec ces hommes une discussion, il garde le silence, se baisse et écrit du doigt sur la terre. Qu'écrit-il ? La « condamnation » de cette femme ? Non ! mais bien plutôt « une sentence d'absolution ». Ses péchés ? Non

(1) Joan., iv.

plus, mais sans doute les crimes et les hontes de ses propres accusateurs. Puis s'étant relevé, car ceux-ci continuaient à l'interroger, il leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Et s'inclinant de nouveau, Jésus écrit encore. Cependant « tous ces fameux hypocrites, voyant que Jésus lisait dans leur conscience, se retirèrent, les plus vieux qui sans doute étaient les plus coupables, les premiers. Jésus-Christ, voyant la pécheresse seule, lui dit avec bonté : « Femme, où sont ceux qui vous accusaient ? Est-ce que personne ne vous a condamnée ? — Personne, Seigneur. — Je ne vous condamne pas non plus, lui dit Jésus, allez et ne péchez plus (1). »

« La pécheresse, remarque ici saint Augustin, était restée seule avec son Sauveur, le malade avec son médecin, la misère avec la miséricorde. » Jésus, le seul qui fût sans péché, pouvait la condamner. Il ne le fit point, parce qu'il était venu pour sauver ce qui avait péri. Sa sentence flétrit le vice et épargne la pécheresse.

« Voyez-le dans la maison de Simon le Pharisien. Ce n'est pas pour manger qu'il y va ; mais il savait qu'il y viendrait une Madeleine pécheresse ; voilà ce qui le conduit dans

(1) Joan., VIII.

ce festin. Considérez la joie qu'il montre sur son visage en voyant Madeleine à ses pieds, qui les arrose de ses larmes, les essuie de ses cheveux », les baise et les oint de ses parfums. « Le Sauveur, de son côté, la paie bien de retour » : il la défend contre la malveillante témérité du Pharisien (1), « il chasse les sept démons qu'elle avait dans son cœur, il lui pardonne tous ses péchés » à cause du grand amour qu'elle vient de lui montrer. « Il vide à pleines mains sa grâce en cette âme » repentante, il veut qu'elle l'accompagne dans ses courses apostoliques, et pour elle sera sa première apparition du jour de Pâques.

O Seigneur, immense, surabondante est votre miséricorde. C'est à rendre jaloux les justes eux-mêmes.

« Voyez-le sur la route de Capharnaüm ; il va trouver dans son bureau un autre pécheur, Matthieu ; il en fera un apôtre zélé (2).

« Demandez-lui pourquoi il prend la route de Jéricho ; il vous dira qu'il y a un homme nommé Zachée, qui passe pour un pécheur public, et qu'il veut aller voir s'il pourra le sauver. Afin d'en faire un parfait pénitent », il agit à son égard avec une condescendance

(1) Luc., vii.

(2) Matth., ix.

toute paternelle : « Zachée, lui crie-t-il, descendez, car c'est chez vous que je veux aller loger aujourd'hui, je viens vous accorder votre grâce. » C'est comme s'il lui disait : Zachée, quittez cet orgueil et cet attachement aux biens de ce monde ; descendez, c'est-à-dire choisissez l'humilité et la pauvreté. — Pour bien le faire comprendre, il dit à tous ceux qui étaient avec lui : « Cette maison reçoit aujourd'hui son salut (1). » — O mon Dieu, que votre miséricorde est grande pour les pécheurs !

Voici l'enfant prodigue dont tout le monde connaît l'histoire (2). Belle figure de la miséricorde de Dieu pour les pécheurs !

« En effet, dès que nous avons le malheur de pécher, nous nous éloignons de Dieu et, en suivant nos passions, nous nous réduisons comme l'enfant prodigue à un état plus vil que celui des porceaux. O mon Dieu, que le péché est quelque chose d'affreux ! Comment peut-on le commettre !

« Mais tout misérables que nous sommes, dès que nous prenons la résolution de nous convertir, les entrailles de la miséricorde divine sont touchées de compassion. Ce tendre Sauveur court par sa grâce au-

(1) Luc., XIX.

(2) Ibid., XV.

devant des pécheurs et les embrasse en les favorisant des consolations les plus délicieuses : « Que l'on revête ce chrétien converti de sa première robe qui est la grâce du baptême, s'écrie-t-il ; qu'on le revête de Jésus-Christ, de sa justice, de ses vertus et de tous ses mérites. »

« Voilà la manière dont Jésus-Christ nous traite quand nous avons le bonheur de quitter le péché et de nous donner tout à lui. Ah ! quel sujet de confiance pour un pécheur, quoique bien coupable, de savoir que la miséricorde de Dieu est infinie ! Son plus grand plaisir est de nous pardonner. Quand nos fautes égaleraient les feuilles des forêts », ayons confiance, « il nous pardonnera si nous sommes vraiment contrits. Que sont nos péchés si nous les comparons à la miséricorde de Dieu ? Un grain de navette devant une montagne.

« Mais puisque Dieu est si bon de nous attendre, ne laissons pas sa patience ; puisqu'il nous appelle et nous invite à venir à lui, allons à sa rencontre ; puisqu'il nous reçoit, restons-lui fidèles. »

Jésus s'est personnifié encore dans les paraboles de la brebis égarée et de la drachme perdue (1).

(1) Luc., xv.

Ces deux paraboles et la précédente représentent les miséricordieuses industries de Jésus à l'égard des pécheurs. Mais remarquez la gradation dans la miséricorde :

Le père de l'enfant prodigue va au-devant de lui, exprimant ainsi la joie débordante qu'il conçoit de son retour et le désir qu'il en avait.

La femme cherche sa drachme, ce que n'avait pas fait le père du prodigue pour son fils, et, anxieuse, elle bouleverse toute la maison pour la trouver.

Le bon pasteur court après la brebis égarée, et, nouvelle marque de l'amour divin, il la charge joyeusement sur ses épaules pour lui épargner les fatigues du chemin.

Tous les trois, le père du prodigue, la femme et le pasteur, exhalent leur joie et la font partager à leurs amis : ils ne sont qu'une seule et même personne, la personne du Fils de Dieu fait homme qui s'est peint sous leurs traits et qui les réunit tous dans son adorable physionomie.

« Je ne suis pas venu appeler les justes à la pénitence, dit-il, mais les pécheurs. Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades (1). »

« Ah ! encore une fois quel bonheur que la grandeur de la miséricorde divine » nous

(1) Luc., v, 32.

soit si délicieusement révélée ! « Allons donc nous jeter aux pieds d'un Dieu qui nous recevra avec tant de joie. » Si nous nous damnons, « ce sera bien notre faute, puisque nous sommes sûrs d'être bien accueillis ».

Nous ne pouvons terminer cette méditation sans considérer la miséricorde et l'amour de Jésus-Christ pour les pauvres pécheurs pendant sa Passion. « Si nous la parcourrions avec un cœur reconnaissant, que de larmes ne verserions-nous pas ? Il consent si volontairement à souffrir tant de tourments et la mort elle-même pour nous procurer le bonheur du ciel ! »

Considérons-le en particulier sur la croix : cette fois c'est le *Bon Pasteur* qui donne sa vie pour ses brebis, c'est la victime sanglante de toutes les iniquités du monde. Il expie par les plaies de ses pieds tous les pas qui nous jetèrent hors de la voie ; par les plaies de ses mains tous les crimes du toucher ; par sa couronne d'épines tous les égarements de l'esprit ; par les plaies dont le couvrit la flagellation, les péchés des sens, comme il avait expié les péchés du cœur par la tristesse mortelle de son agonie. Et le dépouillement de ses habits, ses humiliations indicibles, son délaissement, que sont-ils ? La réparation des dérèglements de l'avarice, de nos orgueils et de nos égoïsmes.

Et les bourreaux sont là qui tirent sa robe au sort ; et ses ennemis l'accusent d'imposture et de blasphème. En ricanant, ils le défient de descendre de la croix. Leur haine satisfaite triomphe.

Et Jésus, lui, domine de son silence et de sa charité cette scène d'horreur. Il a les bras tout large étendus, et il nous offre la grâce de la réconciliation ; il a soldé nos dettes, et notre rédemption est consommée. Déjà il en fait bénéficier un des malfaiteurs crucifiés à côté de lui : il est bien le SAUVEUR DU MONDE.

Mais il n'expirera pas avant de nous avoir montré l'infinie miséricorde de son cœur ; elle s'étend jusqu'à ses ennemis, jusqu'à ses bourreaux, pour s'en faire l'avocat et les excuser devant son Père : « Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Un pareil héroïsme est plus révélateur de son amour que son supplice même.

O pécheurs, venez avec confiance vous plonger dans cet océan de miséricorde : une seule goutte du sang rédempteur aurait suffi à laver le monde, et Jésus vous l'a donné tout entier.

*Premier sermon sur la miséricorde
pour le III^e dimanche après
Pentecôte, t. II.*



LE SACREMENT DE PÉNITENCE

SOMMAIRE.

- I. Effets du Sacrement de Pénitence.
- II. De la contrition.
- III. De l'examen de conscience.
- IV. De la confession.

« Le sacrement de Pénitence est une préparation au sacrement de l'Eucharistie. Lorsqu'on doit recevoir du monde, on prépare sa maison, on l'orne, on la balaie. De même, il nous faut orner et nettoyer notre âme pour recevoir notre divin Maître. »

I. EFFETS DU SACREMENT DE PÉNITENCE.

« En recevant l'absolution, on reçoit l'application du sang précieux du bon Dieu, on reçoit le pardon des péchés actuels com-

mis après le Baptême. Le bon Dieu, au moment de l'absolution, jette nos péchés par derrière ses épaules, c'est-à-dire il les oublie, il les détruit, ils ne reparaîtront jamais plus. Votre âme, nous dit-il, serait noire comme le charbon, rouge comme l'écarlate, par l'absolution je la rendrai blanche comme la neige. Voyez, mes enfants, la grande bonté de Dieu pour les pécheurs ! Mettez-vous bien avec le bon Dieu, tous vos péchés disparaîtront, et, au jour du jugement, vous serez étonnés de ne plus les retrouver.

« Voici l'effet de l'absolution : Vous avez vu ma chandelle ; cette nuit, ce matin elle a fini de brûler. Où est-elle ? Elle n'existe plus : de même les péchés dont on s'est bien confessé et dont on a reçu l'absolution, sont effacés, ils ont disparu à jamais.

C'est, mes enfants, comme une obligation de vingt mille francs, que vous devez à quelqu'un. Votre créancier veut vous la remettre et vous affranchir de cette dette, quoiqu'elle soit considérable ; vingt mille francs, c'est une grosse somme. Devant vous, il la jette au feu, le papier brûle ; l'obligation est anéantie, elle ne peut de nouveau vous être présentée, il ne vous en reste plus que le souvenir et le devoir de la reconnaissance envers votre bienfaiteur qui vous a remis votre dette. Voilà ce qu'il en est aussi des

péchés commis, qui sont une grosse dette que vous avez contractée envers Dieu. Mais il voit votre repentir quand vous les accusez ; il vous les remet, ce Dieu bon et miséricordieux. L'absolution les consume et les détruit comme une obligation. Oh ! que le bon Dieu est bon et riche en miséricorde ! Il pardonne, et après il donne le ciel. Il n'y a plus que cela.

« Retombez dans le péché et mourez tout de suite après : le bon Dieu ne vous jugera que sur le péché que vous venez de commettre ; il ne sera pas parlé des péchés pardonnés. Ils ont été effacés, ils ne sont plus.

« Une personne qui a fait beaucoup de bonnes œuvres a le malheur de tomber dans le péché mortel : ses bonnes œuvres sont mortes tout le temps qu'elle reste dans le péché ; mais dès qu'elle revient à Dieu et qu'elle a reçu l'absolution, toutes ses bonnes œuvres reparaissent. Son péché ne reparaitra jamais, mais ses bonnes œuvres revivront, elle en gardera le mérite, elle en recevra la récompense comme si elle n'avait jamais péché. O miséricorde de Dieu que tu es grande (1) !

« Que l'homme est heureux, puisque, après avoir perdu son Dieu, le ciel et son âme, il peut encore trouver un moyen si facile pour

(1) *Catéchismes du saint Curé d'Ars*. Sacrement de pénitence, num. 3.

réparer cette grande perte, qui est celle d'une éternité de bonheur ! Le riche, qui a perdu sa fortune, souvent ne peut pas, malgré sa bonne volonté, la rétablir ; mais le chrétien a-t-il perdu sa fortune éternelle, il peut la recouvrer sans qu'il lui en coûte rien, pour ainsi dire. » Il n'a pour cela qu'à recevoir le sacrement de Pénitence. « O mon Dieu, que vous aimez les pécheurs (1) ! »

II. DE LA CONTRITION.

Qu'est-ce que la contrition ? « C'est une douleur de l'âme et une détestation des péchés qu'on a commis, avec une ferme résolution de n'y plus retomber.

« Cette disposition est la plus nécessaire de toutes celles que Dieu demande pour pardonner le pécheur... Sans elle, point de pardon, point de ciel... Il faut de toute nécessité que le pécheur pleure ses péchés ou dans ce monde ou dans l'autre. Dans ce monde vous pouvez les effacer par le regret que vous en avez, mais non dans l'autre. Oh ! combien nous devrions être reconnaissants envers la bonté de Dieu, de ce que, au lieu de ces regrets éternels et de ces douleurs déchirantes que nous méritons de souffrir en enfer, Dieu

(1) Sermons, III, 74.

se contente que nos cœurs soient touchés d'une véritable douleur qui sera suivie d'une joie éternelle ! O mon Dieu, que vous vous contentez de peu de chose !

« Non seulement la contrition est nécessaire au pécheur, mais j'ajoute que rien ne peut nous en dispenser. Une maladie qui nous ôte l'usage de la parole peut nous dispenser de la confession, une mort prompte peut nous dispenser de la satisfaction, du moins pour cette vie ; mais il n'en est pas de même de la contrition : sans elle il est impossible et tout à fait impossible d'avoir le pardon de ses péchés (1).

« Voyez dans une maison où il y a eu toutes sortes de bêtes, d'ordures et d'immondices : l'on balaiera la maison, mais il y sentira toujours mauvais. Il en est de même de notre âme : après l'examen, après la confession même, il faut les larmes de la contrition pour la laver, il faut un regret sincère d'avoir offensé Dieu (2).

Ce regret, l'avons-nous toujours, et la contrition ne fait-elle pas souvent défaut à nos confessions ? Le mot contrition veut dire brisement, pulvérisation. Quand on a brisé un objet, qu'on l'a mis en poussière, il n'existe

(1) Sermon pour le dimanche de la Passion, 1^{er} point.

(2) Catéchismes.

plus dans sa forme première, dans son espèce propre. En est-il toujours ainsi de notre cœur quand nous recevons le Sacrement de Pénitence ? Il s'était attaché au péché et identifié avec lui ; même en ne se complaisant que dans des fautes légères, il était devenu infidèle à son Dieu, et, en tout cas, c'était un rebelle et un ingrat. La contrition l'a-t-elle changé ? En a-t-elle fait un cœur nouveau, souple aux volontés divines, pur de toute affection coupable, résolu à rompre avec le péché, à en éloigner les occasions prochaines ? Lui en a-t-elle inspiré une haine véritable, a-t-elle brisé ses attaches et mis en lui l'amour de Dieu à la place de l'amour de soi et de la créature ?

Hélas ! que de fois nos confessions nous laissent tels que nous étions avant de les faire. Où sont les défauts qu'elles ont corrigés, les péchés qu'elles ont prévenus, les saintes habitudes qu'elles ont déterminées ? Que de confessions nulles, soit parce que nous étions persuadés qu'il suffisait d'accuser nos péchés pour en recevoir le pardon, soit parce que nous nous sommes contentés de belles formules de contrition qui étaient tout extérieures et n'exprimaient pas les réels sentiments de notre cœur (1) !

(1) Sermon pour le dimanche de la Passion, 1^{er} point.

« Si vous regrettez d'avoir offensé Dieu parce qu'il est bon, parce que vous l'aimez, parce que vous avez peur de lui déplaire, votre contrition est parfaite, et vous recevez le pardon de vos péchés avant même de recevoir l'absolution ; et si vous venez à mourir, vous irez droit au ciel comme un enfant après le baptême.

« Si vous regrettez d'avoir offensé Dieu parce que vous craignez ses jugements, l'enfer, votre contrition est imparfaite, et vous ne recevrez le pardon de vos péchés que lorsque le prêtre prononcera les paroles de l'absolution.

« Si vous êtes fâché de vos péchés, non point parce qu'ils ont offensé le bon Dieu, mais parce qu'il faut les dire au prêtre, à cause de la confusion que vous aurez à en faire l'aveu ou pour tout autre motif de ce genre, vous n'en recevrez jamais le pardon (1). »

Pour avoir la contrition :

1° *Il faut la demander à Dieu*, car « elle vient du ciel. Les saints l'ont demandée par le jeûne, la prière, par toute sorte de pénitences et de bonnes œuvres ». Faites comme eux. « Peut-être ne l'avez-vous jamais demandée avant de vous confesser... » ou l'avez-vous

(1) Catéchismes.

demandée sans presque désirer de l'avoir. O mon Dieu, donnez-nous, s'il vous plaît, cette contrition qui déchire et brise nos cœurs, cette belle contrition qui désarme la justice de Dieu et change notre éternité malheureuse en une éternité bienheureuse ; ne nous refusez pas cette contrition qui renverse tous les projets et les artifices du démon, cette contrition qui nous rend si promptement votre amié (1).

2^o « *Excitez-la en vous.* Imitiez ce saint Évêque, qui, chaque fois qu'il se présentait au tribunal de la Pénitence, pour avoir une vive contrition de ses péchés, faisait trois stations, une en enfer, une dans le ciel, une autre sur le calvaire (2). »

On manque de contrition surtout parce qu'on ne réfléchit pas. Établissez un parallèle entre les plaisirs dégradants et fugitifs que vous a procurés le péchés, et les pures et éternelles délices du ciel que vous avez perdues : ne rougirez-vous pas de vous-même, ne vous accuserez-vous pas de folie et ne vous déciderez-vous pas à un choix plus judicieux ?

(1) Sermon pour le dimanche de la Passion, 1^{er} point.

(2) Ibid.

Pensez à l'éternité de malheur que vous vous êtes préparée pour n'avoir pas eu le courage d'un sacrifice que réclamait impérieusement votre conscience : vous avez voulu vous épargner une peine, un renoncement douloureux peut-être, mais qu'aurait adoucis l'onction de la grâce, et vous êtes tombé dans un abîme de maux irrémédiables et infinis : revenez donc sur vos pas, n'hésitez pas à convenir que vous vous êtes trompé, changez de vie !

Pensez à la malice du péché qui blesse toutes les perfections de Dieu, qui outrage son amour et sa bonté. C'est le péché qui a jeté Notre-Seigneur dans un océan d'amertume, qui l'a cloué sur une croix, qui l'a fait mourir entre deux larrons : n'est-ce pas assez de souffrances et d'humiliations ? N'est-ce pas pour vous qu'il les a endurées, pour vous réconcilier avec son Père qui est aussi le vôtre ? Ne l'aimerez-vous donc pas ? Ne lui jurerez-vous point fidélité ?

Dans vos contritions, ayez en vue sans doute votre intérêt éternel, il ne vous est pas permis d'y rester indifférent ; mais cherchez aussi à vous élever jusqu'à la parfaite charité. Il y a des contritions de dépit, des contritions orgueilleuses et impatientes, des contritions chagrines, des contritions qui manquent de confiance et d'amour. Imitons les saints qui,

en se croyant de grands coupables, surabondaient d'espérance dans la bonté divine et protestaient de vouloir l'aimer plus qu'ils ne l'avaient offensé.

III. DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

Bien qu'il ne soit pas toujours indispensable pour l'intégrité de la confession, il l'est toujours pour se connaître soi-même. La connaissance de soi-même... hélas ! Que cette science est rare, même parmi les âmes qui aspirent à une certaine perfection ! Combien dont les yeux sont troublés par une inconsciente passion ! Telle a la manie de la jactance et du bavardage jusqu'à en être ridicule, et elle ne s'en doute pas. Telle autre est démesurément attachée aux biens de la terre, et pendant que ceux qui la connaissent lui jettent la note infamante d'avare, elle pense être simplement économe et amie d'une sage simplicité. Celle-ci tient à ses idées et à ses volontés avec une obstination que l'on ne peut vaincre, ses jugements sont irréformables ; et cependant elle fait l'éloge de l'humilité et croit sincèrement en offrir l'exemple. « Celle-la vit dans une négligence habituelle de son salut, et elle n'a rien à dire » en confession.

« C'est que toutes ces personnes ne veulent

pas se donner la peine de descendre en elles-mêmes, où elles trouveraient de quoi les faire mourir d'horreur ; c'est qu'un des effets les plus funestes du péché est d'aveugler ceux qui le commettent. » Témoin David qui n'ouvrit les yeux sur son double crime que devant les reproches du prophète Nathan ; il ne vit qu'alors l'abîme dans lequel il était tombé depuis un an.

De plus, « notre cœur qui est le siège de l'orgueil, nous représente nos péchés moindres qu'ils ne sont », ou nous les dissimule totalement, ou encore, parce que nous nous complaisons dans notre manière d'être, « nous fermons les yeux sur l'état de notre pauvre âme ».

Il importe donc de faire loyalement nos examens de conscience et de prier avec ferveur et humilité le Saint-Esprit de nous éclairer.

« Examinons-nous » en particulier « *sur les devoirs d'état*, chose à laquelle beaucoup de personnes ne font pas attention, sur nos péchés d'habitude », sur tous les devoirs de la vie chrétienne.

L'examen de conscience est nécessaire à qui veut progresser dans la pratique des vertus, mais aussi à celui qui veut se corriger ou sortir du péché ; et, en certains cas, une négligence grave dans l'examen pourrait rendre la confession sacrilège.

IV. LA CONFSSION.

« Vous avez conçu une véritable contrition de vos fautes et vous en avez une connaissance exacte : entrez au tribunal de la Pénitence et faites le signe de la Croix. Voyez comme c'est beau ! Vous commencez votre accusation au nom des trois personnes de la Sainte Trinité, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Vous dites : « Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché. » On bénit une chose qui a été profanée : le prêtre vous bénit pour chasser le démon de votre cœur et y faire habiter l'Esprit-Saint. Vous appelez le prêtre votre Père, parce qu'au Tribunal de la Pénitence il tient la place du « Père des miséricordes » ; parce qu'en son nom il va vous rendre ou augmenter en vous la vie de la grâce. Laissez là tout sentiment naturel : ce n'est pas un homme, mais « un Dieu », dit saint Thomas. Il a reçu en main les clefs du Royaume ; il ouvre et il ferme. Ennemi du péché, comme Dieu il le condamne et a la puissance de le détruire. Ami des pécheurs, comme Jésus-Christ dont il est l'ambassadeur, il a la douce mission de toujours pardonner au repentir : tenez-vous à ses pieds, durant votre accusation, dans des sentiments d'une foi vive, de profond respect, de religieuse

confiance, uniquement occupé de traiter avec lui vos affaires éternelles.

Vous continuez et vous dites : « Je confesse à Dieu... » jusqu'à : « C'est ma faute. »

Vous avouez ainsi devant toute la cour céleste que vous êtes coupable.

Maintenant va commencer votre confession.

« Confessez d'abord TOUS VOS PÉCHÉS MORTELS, si vous en avez commis, sinon point de pardon.

« Il y en a qui se confessent sans y avoir pensé, ils s'accusent à la *bourdifaille*... Faites connaître à votre confesseur toutes les circonstances qui peuvent changer l'espèce du péché : ainsi si vous vous êtes mis en colère, dites si c'est contre votre père ou votre mère.

« Il y en a qui étudient la manière dont ils peuvent dire leurs péchés pour que le prêtre les comprenne moins. » D'autres laissent toujours des queues de péché à accuser, ne se retirent jamais du confessionnal la conscience nette, traînant sans cesse après eux des inquiétudes qu'ils pourraient et devraient élucider. D'autres cachent leurs péchés.

« Eh ! mes enfants, à qui les cachez-vous ? Vous les cachez au prêtre. Mais ce n'est pas le prêtre qui vous jugera ; peut-être mourra-t-il trente ans après vous ; c'est le bon Dieu qui, du haut du ciel, voit tous ces péchés

cachés et déguisés », entortillés dans de demis aveux, « et qui, au jour du jugement, les montrera à la face du ciel et de la terre » : il y aura bien alors de quoi être couvert de confusion. Si l'on vous disait : « Il faut monter en chaire et faire votre confession devant tout le monde, ou bien dire vos péchés à un prêtre : choisissez ce que vous aimez mieux. » Ah ! certes, vous vous dépêcheriez bien vite de les dire au prêtre. Eh bien ! le bon Dieu vous dit : « Choisissez ; ou vous vous confeserez dans le secret du tribunal de la Pénitence, ou je dévoilerai vos péchés devant l'univers entier, et je rendrai public ce que vous avez fait dans l'ombre. » Hésiteriez-vous ?... Mes enfants, voulez-vous cacher vos péchés, accusez-les bien comme il faut, car alors ils seront effacés et ne reparaitront plus (1).

Accusez aussi vos PÉCHÉS VÉNELS. Sans doute « l'on n'y est pas obligé, parce que ces péchés ne font pas perdre la grâce et l'amitié du bon Dieu et qu'on peut en obtenir le pardon par d'autres moyens : par la contrition du cœur, la prière, le jeûne, l'aumône, le saint sacrifice. Mais le saint Concile de Trente enseigne qu'il est très utile de s'en confesser. En voici les raisons : 1° nous en recevons beaucoup plus sûrement le pardon

(1) Catéchismes.

par le Sacrement de Pénitence ; 2^o la confession des péchés véniels nous rend plus vigilants sur nous-mêmes ; 3^o les avis du confesseur peuvent beaucoup nous aider à nous corriger ; 4^o l'absolution que nous recevons nous donne des forces pour nous les faire éviter. Mais si nous nous en confessons, faisons-le avec regret et sincère désir de nous corriger. Il est bon, selon le conseil de saint François de Sales, si nous n'avons que des péchés véniels à nous reprocher, de nous accuser à la fin de notre confession d'un gros péché de notre vie passée, en disant : « Mon Père, je m'accuse d'avoir commis autrefois tel péché », en le disant comme si nous ne l'avions jamais confessé (1).

Après votre accusation, vous dites : « Mon Père, je m'accuse de tous ces péchés, de tous ceux dont je ne me souviens pas, de tous ceux de ma vie passée » : cela veut dire que nous nous accusons de tous les péchés que nous connaissons et de tous ceux que nous ne connaissons pas, car il y a une infinité de péchés que nous ignorons.

Vous ajoutez enfin : « C'est ma faute » : point d'excuse à mes péchés ; oui, c'est moi qui suis coupable et non un autre, c'est par ma faute que j'ai fait le mal.

Lorsque le prêtre donne l'absolution, faites

(1) *Le Curé d'Arts et le Sacrement de Pénitence*, 102.

un acte de contrition de tout votre cœur. Ne faites pas comme il y en a, qui se dépêchent vite à le réciter et qui disent au prêtre : « Puis-je faire la sainte communion demain ? » ou toute autre chose. Si vous avez fini votre acte de contrition avant que le prêtre vous ait absous, ajoutez-y un acte d'amour de Dieu.

Après la confession, retirez-vous dans un coin de l'église, remerciez Dieu et la Sainte Vierge des grâces que vous avez reçues, faites la pénitence que le confesseur vous a imposée, et demandez la grâce nécessaire pour ne pas retomber (1).

(1) Catéchismes.



L'AMOUR DE DIEU

Sa nature, ses motifs

SOMMAIRE.

- I. Nature de l'amour de Dieu : il est souverain.
- II. Obligation d'aimer Dieu. Nous devons l'aimer : 1^o parce qu'il ne nous a créés que pour l'aimer et le servir ; 2^o parce qu'il nous comble de ses bienfaits : création, Incarnation, Rédemption, Eucharistie, grâces particulières et personnelles ; 3^o parce qu'il est infiniment bon et infiniment aimable ; 4^o parce qu'il nous le commande.

La charité est une vertu surnaturelle par laquelle nous aimons Dieu par-dessus toutes choses et le prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu.

I. NATURE DE LA CHARITÉ ENVERS DIEU.

Notre amour pour Dieu doit être *souverain* : donc dépasser tous les amours, les

régler tous, ne souffrir point de concurrent.

Si nous aimons Dieu comme il faut, nous serons « généreux envers lui » au point de « préférer la mort à l'infidélité ; nous l'aimerons plus que nous-mêmes, plus que notre vie ; nous serons toujours prêts à tout sacrifier pour lui plaire ou pour ne pas l'offenser ».

Rien n'est capable de séparer de son Dieu celui qui l'aime « de ce véritable amour ».

« De cela nous avons des exemples à l'infini dans tous les saints, mais surtout dans les martyrs. »

« Il vaut mieux pour moi, soupire Suzanne, à la proposition des deux infâmes vieillards, tomber entre vos mains sans avoir fait le mal que de pécher en présence du Seigneur (1). » Et cette héroïque femme consentait à être lapidée plutôt que de déplaire au Dieu trois fois saint.

On conseille lâchement à Eléazar, un des premiers docteurs de la loi, de faire semblant de manger de la chair de porc afin d'échapper ainsi au dernier supplice. Il refuse avec indignation et s'écrie : « Le Seigneur qui a la science sainte voit que, pouvant échapper à la mort, j'endure sous les bâtons des dou-

(1) Daniel, xiv, 23.

leurs cruelles selon la chair, mais qu'en mon âme je les souffre avec joie, par respect pour lui. » Et il rend le dernier soupir, laissant non seulement à la jeunesse, mais à tout le peuple, un exemple de courage et un mémorial de vertu (1).

« *Jure par la fortune de César, commande le juge à saint Polycarpe, évêque de Smyrne, et dis des injures à ton Christ. — Écoute, répond le saint évêque, je suis chrétien, je sais souffrir et mourir, mais non dire des injures à mon Sauveur Jésus-Christ qui m'a tant aimé et qui mérite tant d'être aimé ; il y a quatre-vingts ans que je le sers et il ne m'a fait que du bien.* » Et Polycarpe monta sur le bûcher ; mais, comme les flammes l'épargnaient, on lui enfonça un poignard dans le corps.

Oui, « tous les martyrs ont véritablement aimé Dieu, puisqu'ils ont préféré souffrir la perte de leurs biens, le mépris, les prisons, les fouets, les roues, les gibets, le fer et le feu, et enfin tout ce que la rage des tyrans a pu inventer, plutôt que de l'offenser ».

Tous les saints pourraient être cités comme des modèles de l'amour de Dieu total,

(1) Mach., II, 30-31.

exclusif ; tous ont vécu et sont morts embrasés de la divine charité.

Hélas ! que nous sommes loin de les imiter ! « Nous disons bien que nous aimons le bon Dieu, mais quand tout va selon nos désirs, quand rien ne nous contredit dans notre manière de penser, de parler et d'agir. Combien de fois une seule parole, un air de mépris, ou même un air un peu froid, une pensée de respect humain, ne nous font-ils pas abandonner le bon Dieu ! »

« Aimons-le donc, non seulement comme nous-mêmes, mais plus que nous-mêmes. » Ne mettons point de mesure à notre amour envers lui : « il est infiniment aimable, nous ne pourrons jamais l'aimer comme il le mérite ». — « Quand mon cœur, ô mon Dieu, s'écrie saint Augustin, sera trop grand pour vous aimer, alors seulement j'aimerai quelque chose avec vous. »

« Aimons le bon Dieu courageusement et avec ferveur », et « n'aimons rien que pour l'amour de lui. »

II. OBLIGATION D'AIMER DIEU.

Nous devons aimer Dieu : 1^o *Parce qu' « il ne nous a créés que pour l'aimer et le servir ».* Nous n'aurions que faire du soleil s'il nous refusait sa lumière et sa chaleur, du servi-

teur paresseux qui ne ferait pas son ouvrage. De même, si nous n'aimons pas Dieu, nous sommes des êtres inutiles, nous ne remplissons pas notre fin.

« Le bon Dieu » a voulu nous forcer, en quelque sorte, à nous attacher à lui et à l'aimer en mettant dans nos cœurs « des désirs si vastes que rien de créé n'est capable de les rassasier ». Richesses, honneurs, plaisirs, sont des épines qui blessent, dit l'Évangile, ou comme « un caillou dans la bouche de celui qui a faim » : Dieu seul peut « nous contenter, la possession même de l'univers » n'y suffirait pas. « Créés pour être heureux, portons donc nos regards et les mouvements de notre cœur vers l'objet qui seul peut le remplir, ne désirons, ne cherchons que Dieu dans tout ce que nous faisons, sans quoi notre vie se passera à chercher vainement un bonheur » qui nous échappera toujours.

Nous devons aimer Dieu : 2^o *Parce qu'il nous comble de ses bienfaits.*

Et d'abord *il nous a créés*. Il nous a donné un corps pétri de ses mains toute-puissantes et chef-d'œuvre de la création sensible ; « une âme capable de le connaître, de l'aimer et de le servir, qui, lorsque toutes les créatures terrestres auront péri », leur survivra, « une âme destinée à aller passer son éternité dans le Ciel avec les anges ».

« O mon Dieu, à la vue d'un don si noble et si précieux, ne devrions-nous pas rester en action de grâces toute notre vie ? »

Ensuite, *le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous racheter*. Qu'elles sont « grandes les preuves » que Jésus-Christ nous donne de son amour en ces mystères !

« Notre frère dans sa naissance, notre sauveur dans sa Circoncision, notre lumière et notre guide dans son Épiphanie ; notre pontife, notre docteur et déjà notre victime dans sa Présentation au Temple ; notre modèle de piété filiale et de vie cachée dans la maison de saint Joseph » ; dès qu'il est entré dans sa vie publique, « prières, larmes, veilles, jeûnes, prédications, voyages, conversations, miracles, tout est pour nous » ; il nous a cherchés avec un zèle insatiable « dans la personne de la Samaritaine », il nous a accueillis avec une « ineffable tendresse dans la personne de l'enfant prodigue », il a écarté le châtiment de nos têtes en pardonnant à « la pécheresse ».

Le voici maintenant dans sa vie souffrante : après avoir enduré « d'une manière anticipée, au Jardin des Oliviers » tous les tourments de sa Passion, « il est garrotté, souffleté, accusé, condamné et enfin crucifié pour notre salut, et il meurt au milieu d'opprobres et de douleurs incompréhensibles ». Il pouvait satisfaire à la justice

de son Père par un seul soupir ; mais « sa tendresse » à l'égard des hommes demandait pour eux « jusqu'à la dernière goutte de son sang ». C'est à cause de cela que la lance du soldat « a ouvert son divin cœur » sur la croix : au moins ses enfants auront-ils ainsi « un asile où se cacher et se consoler dans leurs peines ».

Mais l'amour de Jésus est un abîme. « Voyant que la mort allait le séparer de nous, il fit un grand miracle pour rester avec nous : il institua l'Eucharistie, ce sacrement d'amour par lequel il nourrit notre âme de sa propre substance, nous fait vivre de sa propre vie », s'immole chaque jour « à la justice de son Père » et nous prépare ainsi les joies infinies du Paradis. Et cet office de « médiateur », qu'il exercera jusqu'à la fin des temps sous les apparences eucharistiques, il l'exerce aussi dans le ciel où il est entré et qu'il nous a ouvert le jour de son Ascension : là « il présente toutes nos prières à son Père et demande grâce pour nous chaque fois que nous avons eu le malheur de pécher » ; car il veut nous attirer tous à lui.

A ces bienfaits d'un ordre général, ajoutons tous *les bienfaits particuliers* que nous seuls connaissons : « Le bon Dieu nous a fait naître de parents chrétiens..., il nous a conservé la vie malgré nos nombreux péchés..., il nous a mille fois pardonné...,

il nous a prodigué les grâces de toutes sortes. »

« O mon Dieu, mon Dieu, est-il bien possible qu'après tout cela nous ne vous aimions pas ? » On a vu des animaux mourir pour témoigner leur reconnaissance à leurs bienfaiteurs. Et nous, que le bon Dieu a comblés gratuitement de tant de faveurs inestimables, nous que notre Sauveur a rachetés au prix d'une mort si douloureuse, nous à qui il a « mérité toute sorte de biens pour l'éternité, bien loin de le remercier, nous ne ferions que l'offenser !... Quel malheur comparable à celui-là » ?

3^o Nous devons aimer Dieu parce *qu'il est infiniment bon et infiniment aimable.*

Moïse dit au Seigneur : « Si j'ai trouvé grâce devant vous, faites-moi voir votre visage, afin que je vous connaisse... faites-moi voir votre gloire... » Le Seigneur lui répondit : « Je te ferai voir toute sorte de biens, mais tu ne pourras voir mon visage, car nul homme ne me verra sans mourir (1). »

Un œil mortel ne pourrait contempler en effet tout l'éclat de la Majesté divine sans en être aveuglé, car Dieu est la splendeur infinie et l'infinie beauté, il habite une lu-

(1) Exod., xxxiii, 13-20.

mière inaccessible, il vit dans une bienheureuse et inviolable solitude, il est l'éternel, l'immuable, souverainement indépendant, source de tous les êtres, océan infini de perfection.

Cependant le Seigneur consentit à « faire passer sa beauté devant Moïse », à lui en montrer comme un rayonnement, et Moïse vit d'une certaine manière Celui qui s'appelle lui-même « le Dominateur souverain, le Seigneur Dieu, plein de compassion et de clémence, patient, riche en miséricorde », le Dieu bon et juste « qui pardonne l'iniquité, la révolte et le péché, mais ne les laisse pas impunis, car il visite l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération » (1).

« Je vous ai aimée tard, Beauté si ancienne, Beauté si nouvelle, je vous ai aimée tard ! » s'écrie saint Augustin (2). Il appelle la beauté de Dieu « ancienne » parce qu'elle est de toute éternité ; il l'appelle « nouvelle », parce que jusque là il ne la connaissait pas, ne l'ayant cherchée que dans les créatures. Mais voici qu'elle s'est révélée à lui : « Vous m'appelez, et votre cri frappe la surdité de mon oreille ; votre splendeur rayonne, elle chasse l'aveuglement de mes yeux ; votre

(1) Exod., xxxiv, 6-7.

(2) Conf., lv. x, chap. 27.

parfum, je le respire, et je soupire pour vous. Je vous ai goûté, et je suis dévoré de faim et de soif ; vous m'avez touché, et je brûle du désir de votre paix. »

« Sainte Thérèse nous dit que Jésus-Christ lui était souvent apparu et que personne ne pourra se former une idée de sa beauté, tant elle est au-dessus de tout ce que nous pouvons penser. »

« Saint Jacques, religieux de Saint Dominique, s'en allait dans les campagnes et dans les bois, criant de toutes ses forces : « Mon « Sauveur, si les hommes sont si ingrats que « de ne pas vous aimer, ô vous, toutes les « créatures, aimez votre créateur, puisqu'il « est si bon et si aimable. »

« Dieu est si beau et si bon, disait saint Dominique lui-même, que jamais l'on ne fera et souffrira rien qui puisse approcher de ce qu'il mérite. »

« Nous lisons dans l'Évangile qu'un jeune homme dit à Notre Seigneur en l'abordant : « Bon Maître, que ferai-je de bon pour acqué- « rir la vie éternelle ? » Et Jésus lui dit : « Pourquoi m'interrogez-vous sur ce qui est « bon ? Dieu seul est bon (1). »

Le Maître ne proteste pas ici contre l'appellation dont on l'a salué ; mais il veut tout de suite élever l'esprit du jeune homme à la

(1) Marc., x, 17-18.

source de toute bonté, pour le préparer à mieux connaître sa personne et sa doctrine. Toute bonté, en effet, vient de Dieu : la bonté naturelle, la bonté morale, la bonté surnaturelle. En Dieu est la perfection absolue, tant de nature que de puissance, de sainteté et de vertu ; en lui sont réunis tous les biens épars dans les créatures, et à un degré infiniment plus excellent. Dieu possède d'une manière éminente tout ce que les créatures ont de beau, d'aimable, de délicieux, d'agréable ; en Dieu toute splendeur, tout charme, toute saveur, toute harmonie ; c'est de Dieu que les étoiles reçoivent leur lumière et le soleil ses rayons ; de Dieu que vient la science des anges, la raison des hommes, le mouvement et la sensibilité des animaux, la vie des plantes ; toutes les créatures empruntent à la beauté et à l'essence de Dieu, comme une goutte d'eau à l'océan, ce qu'elles ont de bon, que dis-je ? leur être tout entier. En Dieu tout ce qui sollicite l'amour, en Dieu la consommation de tout désir, en Dieu la satiété de tout appétit. Pourquoi donc, ô homme, t'égarer à travers les biens fragiles et misérables de ce monde, qui laisseront toujours ton cœur vide ? Cherche donc le bien suprême, source de tout bien, aime Dieu de tout ton cœur : lui seul apaisera pleinement ta soif, comblera pleinement tes désirs, soit en cette vie par la grâce, soit surtout en

la vie future par la gloire et en se donnant à toi, car dans le ciel, Dieu seul se communique aux Bienheureux comme le Souverain Bien : ils le voient, ils le goûtent, ils en jouissent.

Nous devons aimer le bon Dieu : 4^o *Parce qu'il nous le commande.* « O aimable commandement ! s'écrie saint Augustin. Mon Dieu ! qui suis-je pour que vous me commandiez de vous aimer ? Si je ne vous aime pas, vous me menacez de grandes misères ; est-ce donc une petite misère que de ne pas vous aimer ? Quoi ! mon Dieu, vous me commandez de vous aimer ? N'êtes-vous pas infiniment aimable ? N'est-ce pas déjà trop que vous vouliez me le permettre ? O quel bonheur pour une créature aussi misérable que moi de pouvoir aimer un Dieu si aimable ? Ah ! grâce inestimable, que vous êtes peu connue ! »

« Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. » C'est le plus grand de tous les commandements. « Si vous avez le bonheur d'aimer le bon Dieu, dit encore saint Augustin, vous deviendrez, en quelque sorte, semblables à lui. Si vous aimez la terre, vous deviendrez tout terrestres ; mais si vous aimez les choses du ciel, vous deviendrez tout célestes. » « O mon Dieu, quel bonheur de vous aimer ! »

Je ne m'étonne pas qu'un saint Paul ermite n'ait eu d'autre préoccupation pendant quatre vingts ans que de « prier et d'aimer le bon Dieu le jour et la nuit » ; que « saint Antoine » ne trouvât pas les nuits assez longues « pour louer dans le silence son Dieu et son Sauveur, et qu'il se plaignît que le soleil vînt trop vite ».

Mon Dieu ! donnez nous l'amour des saints pour vous. « Aimer Dieu, ah ! quel bonheur ! »

Deuxième sermon pour le XII^e dimanche après Pentecôte, t. III.



L'AMOUR DE DIEU

Ses signes

SOMMAIRE.

Signes de l'amour de Dieu dans une âme : 1^o elle garde ses commandements ; 2^o elle pense souvent à lui ; 3^o elle fait toutes ses actions en vue de lui plaire ; 4^o elle désire vivement de le voir aimé de toutes les créatures ; 5^o elle a grand plaisir à parler et à entendre parler de lui ; 6^o elle désire le voir et le posséder dans le ciel.

« L'amour de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans les œuvres. Si pour aimer Dieu il suffisait de dire qu'on l'aime, cet amour divin ne serait pas si rare qu'il l'est », car beaucoup prétendent « l'aimer de tout leur cœur », et même l'affirment « avec un ton de parfaite assurance ». Faut-il toujours les en croire et n'y a-t-il pas souvent présomption et erreur dans leur affirmation ?

A quelles marques pouvons-nous donc

connaître avec certitude que « nous aimons véritablement le bon Dieu ? Écoutez bien ce que je vais vous dire, et ensuite » vous vous jugerez vous-même.

I. *Si vous aimez le bon Dieu, vous garderez ses commandements.* C'est Jésus-Christ qui nous l'enseigne. Les commandements de Dieu et sa volonté sont une seule et même chose. Or « Dieu veut que vous remplissiez tous les devoirs de votre état, avec des intentions bien pures et bien droites, sans humeur, sans impatience, sans négligence, sans fraude dans la vérité ni dans la bonne foi.

« Il veut que vous soyez soumis, respectueux envers vos parents, vos supérieurs et tous ceux que le bon Dieu a placés au-dessus de vous.

« Il veut de même que les supérieurs conduisent leurs inférieurs sans hauteur, sans dureté, mais avec charité et avec bonté, comme nous voudrions que l'on nous conduisît.

« La volonté de Dieu est que vous soyez bon et charitable envers tout le monde ; que si l'on vous insulte, vous pardonniez de bon cœur et de suite ; que vous soyez prêt à rendre service toutes les fois que l'occasion s'en présente ; que, dans vos conversations, vous tâchiez d'excuser et de cacher les dé-

fauts de votre prochain et que vous priez pour lui.

« Cette volonté est que, dans vos repas, vous ne vous laissiez jamais aller à la gourmandise ; que, dans vos peines, vous ne murmuriez pas, mais que vous les supportiez avec patience et résignation ; que si l'on vous loue, bien loin de vous croire *quelque chose* », vous vous abîmiez dans votre néant.

C'est là ce que Dieu vous ordonne, et bien d'autres choses encore. Si vous ne le faites pas, « vous avez beau dire que vous aimez le bon Dieu, saint Jean vous répond que vous êtes menteur et que la vérité n'est pas en vous ».

Même quand vous « éprouveriez » de douces émotions, « de saints désirs en lisant un bon livre », même quand, « en écoutant la parole sainte vous formeriez de belles résolutions, tout cela ne serait qu'illusion si d'ailleurs vous ne vous appliquiez pas à faire ce que Dieu vous ordonne et à éviter ce qu'il vous défend ».

Hélas ! que de « contradictions » ! Le matin et le soir, nous joignons les mains en faisant nos prières, et nous disons : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toutes choses », et nous croyons dire la vérité. Cependant, un moment après, nous employons « nos mains » à faire du mal, « et cette même bouche qui vient de

faire un acte d'amour de Dieu, va se souiller par des rapports, des médisances, des calomnies... », et ainsi « offenser et déshonorer Dieu ! ».

Oh ! que nous sommes habiles et ingénieux à nous tromper !

II. *Si vous aimez le bon Dieu, vous penserez souvent à lui.*

« Le libertin », parce qu'il a le cœur épris d'un amour frivole, pense à « l'objet de sa passion » ainsi qu'il « respire », au point que « souvent » il en devient « malade ».

« L'avare » aime les richesses : aussi, « seul ou en compagnie », il s'en occupe sans cesse et ne songe qu'à « les augmenter ».

Et nous... « nous passons des heures et même des jours entiers sans nous souvenir de Jésus-Christ ». Oh ! si nous l'aimions comme le libertin aime sa misérable idole, comme l'avare « son argent et ses terres » !... N'est-il pas « de tous nos amis le plus généreux et le plus bienfaisant ? »

Pensons souvent à la mort qu'il a endurée pour nous, et, en particulier, selon notre situation, à la pauvreté de sa naissance, à son portement de croix, aux blasphèmes que l'on a vomis contre lui pendant sa passion.

De temps en temps, pendant la journée, faisons prononcer à notre cœur ces douces

paroles : « Mon Dieu, je vous aime et je vous adore avec tous vos saints anges et tous vos saints qui sont dans le ciel.

« Mon Dieu, je désire vous aimer autant que tous les anges et tous les saints ensemble. Je veux unir mon amour à celui que votre sainte Mère a eu pour vous, pendant qu'elle était sur la terre. »

Notre Seigneur dit un jour à sainte Catherine de Sienne : « Je veux que tu te fasses une retraite dans ton cœur et que tu t'y enfermes avec moi et que tu me tiennes compagnie. » Quelle bonté de la part de ce bon Sauveur, de prendre plaisir à converser avec une chétive créature ! Eh bien ! faisons de même : entretenons-nous avec le bon Dieu, notre aimable Jésus qui est en nous par sa grâce. Adorons-le, donnons-lui notre cœur.

« Ne passons jamais un jour sans le remercier de tant de grâces qu'il nous a accordées : de nous avoir fait naître dans son Église, d'avoir institué les sacrements pour notre sanctification, de nous avoir préservés de mourir dans le péché...

« Demandons-lui pardon de nos fautes, en le priant de les oublier pour l'éternité. »

III. Si vous aimez le bon Dieu, vous ferez tout pour lui plaire.

« Dès le matin, dites-lui : « Mon Dieu, je vous offre mes pensées, mes désirs, mes

« paroles et mes actions ; tout pour vous,
« ô mon Dieu ! »

« Ensuite, de temps en temps, renouvelez
cette offrande en disant : « Vous savez, ô
« mon Dieu, que je vous ai promis de tout
« faire pour l'amour de vous. »

« Si vous faites quelque aumône, dirigez
votre intention en disant : « Mon Dieu,
« recevez cette aumône ou ce service que
« je vais rendre au prochain ; c'est pour vous
« demander telle grâce. » Une fois vous la
ferez en l'honneur de la mort et passion de
Jésus-Christ, pour obtenir votre conversion
ou celle de vos enfants, de vos domestiques
ou d'autres personnes qui vous intéressent ;
une autre fois en l'honneur de la Sainte
Vierge, pour demander sa sainte protection
pour vous et pour d'autres.

« Si l'on vous commande quelque chose
qui vous répugne, dites au bon Dieu : « Mon
« Dieu, je vous offre cela pour honorer le
« moment où l'on vous a fait mourir pour
« moi. »

« Faites-vous quelque chose qui vous
fatigue bien ? Offrez-le au bon Dieu, afin
qu'il vous délivre des peines de l'autre vie.

« Lorsque vous vous reposez un instant,
regardez le ciel, qui, un jour, sera votre
demeure.

« Oh ! si nous avions le bonheur de nous
comporter de cette manière, combien nous

gagnerions pour le ciel en ne faisant que ce que nous faisons, mais en le faisant uniquement pour Dieu et dans la seule vue de lui plaire ! »

IV. Si vous aimez véritablement le bon Dieu, vous désirez grandement de le voir aimé de toutes les créatures.

« Je voudrais, disait un jour au milieu de la ville d'Alexandrie, une femme qui, d'une main tenait un vase plein d'eau et de l'autre un flambeau allumé, je voudrais avec ce flambeau embraser tout le ciel et les cœurs de tous les hommes, et, avec cette eau, éteindre tout le feu de l'enfer, afin que désormais on n'aimât plus le bon Dieu par l'espérance de la récompense ni par crainte du châtement, mais uniquement parce qu'il est bon et qu'il mérite d'être aimé. » Beaux sentiments, dignes de la grandeur d'une âme qui connaît ce que c'est que Dieu et combien il mérite toutes les affections de notre cœur.

« Pères et mères, maîtres et maîtresses, usez de tout votre pouvoir pour faire aimer Dieu de vos enfants et de vos domestiques. Oh ! quel mérite vous aurez auprès du bon Dieu » si vous lui gagnez ces âmes qu'il aime tant ! « Quelles bénédictions il répandra sur vos maisons, que de biens et pour le temps et pour l'éternité ! »

Ames chrétiennes, écoutez l'Église qui,

par la voix du Souverain Pontife, vous presse, vous conjure de l'aider de vos prières et de vos aumônes à « jeter le feu » de la charité divine parmi les infidèles et à en embraser le monde.

« Je voudrais être le maître de tous les cœurs, disait saint Dominique, afin de les faire tous brûler d'amour », et il versait d'abondantes larmes sur le malheur de ceux qui n'aimaient pas le bon Dieu.

V. Si vous aimez le bon Dieu « vous aurez un grand plaisir à parler et à entendre parler de lui ».

« Qui vous empêche de tourner votre conversation du côté des choses de Dieu, de raconter ce que vous avez entendu dans une instruction ou un catéchisme, ou ce que vous avez trouvé dans une lecture pieuse, de vous entretenir de notre sainte religion, des grâces que le bon Dieu vous y fait ? »

Il est au moins singulier qu'un chrétien parle de tout, de ses affaires, de ses plaisirs, de ses projets, « de la conduite de l'un et de l'autre », de mille bagatelles, et qu'il ne dise jamais rien de Dieu, de Jésus-Christ son Sauveur, de ses espérances éternelles ; que Dieu soit le GRAND ABSENT, l'Absent qu'on rougirait de nommer, même dans une société familiale, bien qu'on l'adore au fond de son cœur.

De même pourquoi ne pas nous réjouir des nouvelles qui nous apprennent l'extension du règne de Dieu, les victoires de l'Église notre mère ?

Pourquoi cette mésestime de la parole divine qui fait que l'on n'écoute pas les instructions, que l'on s'y ennuie, que l'on y dort, qu'on les fuit autant que possible ? Si notre amour pour Dieu nous remplissait l'âme, ne serions-nous pas ravis d'entendre cette parole fidèle, créatrice de beauté, source de vie, remède à l'humaine faiblesse, lumière qui éclaire les pas des enfants jusqu'à leur entrée dans la demeure du Père céleste (1) ?

VI. « *Si vous aimez le bon Dieu* », vous serez heureux « *de souffrir pour lui* ».

Écoutez saint Ignace, évêque d'Antioche : « Laissez-moi servir de pâture aux lions et aux ours. Je suis le froment de Dieu. Il faut que je sois moulu sous leurs dents pour devenir un pain digne de Jésus-Christ. » Et il a peur que les chrétiens n'obtiennent sa grâce, car « il lui est infiniment plus glorieux, dit-il, de mourir pour Dieu que de régner sur toute la terre ».

Pourquoi l'amour de la souffrance est-il un signe de notre amour de Dieu ? Parce

(1) Ps. c. XVIII, 32, 107, etc.

que la souffrance nous rend semblables à Jésus-Christ ; parce que, en vertu des mérites de Jésus-Christ, elle contribue à la richesse et à l'étendue de la rédemption ; parce qu'elle nous détache de ce monde et nous enflamme du désir de posséder Jésus-Christ ; parce que, en nous purifiant, elle hâte le moment de notre réunion à Jésus-Christ.

Acceptez donc en cette vue « toutes les misères de la vie, les persécutions, les maladies, les infirmités et la pauvreté », tout ce que le devoir d'état et le zèle vous imposeront de travaux et de souffrances. Nul témoignage plus certain de votre union avec Dieu.

VII. *Si vous aimez Dieu, « vous désirerez de le voir et de le posséder ».*

« Mon Dieu, que le temps me dure d'aller vous voir dans le ciel !

« Seigneur, faites que je meure afin que je puisse aller vous voir !

Mon Dieu, je ne veux désirer que le ciel « et y contempler d'avance les biens et le bonheur que vous m'y préparez si j'ai combattu le bon combat. O consolation dans mes croix ! Un jour je serai délivré de toutes mes peines », et je vous verrai, et je vous goûterai, o Bonté infinie !

O mon Dieu, dites-moi : « Quand est-ce que j'aurai le bonheur de vous aller voir en

paradis, afin de vous aimer plus parfaitement ? »

« Mon cœur soupire après vous, ô mon Dieu, qui êtes mort et qui êtes ressuscité pour moi » ; soyez ma vie éternelle.

Ainsi ont parlé tous les saints. Ils avaient une faim toujours inassouvie de Dieu, ils étaient impatients de voir leur corps se dissoudre parce que ce « corps de mort », comme dit saint Paul, cachait Dieu aux regards de leur âme, et c'est pourquoi ils le « châtiaient et le réduisaient en servitude ». Il ne suffisait pas aux ardeurs de leur amour de voir Dieu « d'une manière obscure » comme en image, à travers « le miroir » des créatures ; ils aspiraient de toutes leurs forces à le voir « face à face, tel qu'il est », et à s'unir à lui sans intermédiaire.

* * *

O mon Dieu, quel bonheur de vous aimer ! Mon amour sur la terre sera la mesure de ma gloire en paradis ; ma vie du ciel, le prolongement en même temps que la récompense de ma vie terrestre si elle s'est écoulée dans l'amour.

En vous aimant, ô mon Dieu, je fais l'apprentissage de mon ciel sur la terre, car « la vertu de charité m'accompagnera toute l'éternité », je ne la perdrai jamais, jamais !

Elle y recevra même une intensité nouvelle, parce qu'elle sera plus facile et plus pure et qu'elle s'embrasera à son foyer devenu visible et permanent.

« Oh ! quel bonheur d'avoir beaucoup aimé le bon Dieu pendant ma vie : je l'aimerai beaucoup dans le paradis. » Amen ! Amen !

*Sermon sur l'amour de Dieu,
XVII^e dimanche après Pente-
côte. Voir aussi : Sermon pour
le I^{er} dimanche de l'année,
I^{er} point.*



LA TIÉDEUR

SOMMAIRE.

- I. *Caractères de la tiédeur* : foi languissante, espérance dépourvue de fermeté et d'humilité, charité qui ne rayonne pas, omission des petites choses, négligence et dégoût.
- II. *Dangers de la tiédeur* : retrait des grâces de choix, chutes graves, aveuglement et endurcissement de l'âme.
- III. *Remèdes contre la tiédeur* : considérer les tourments des réprouvés, la gloire des saints de l'Église triomphante, les vertus des saints de l'Église militante.

I. CARACTÈRES DE LA TIÉDEUR.

« Une âme tiède n'est pas tout à fait morte aux yeux de Dieu, parce que la foi, l'espérance et la charité, qui sont sa vie spirituelle, ne sont pas tout à fait éteintes. Mais c'est une foi sans zèle, une espérance sans fermeté, une charité sans ardeur. Je vais vous faire le

portrait d'un chrétien fervent, c'est-à-dire d'un chrétien qui désire véritablement sauver son âme, et celui d'une personne qui mène une vie tiède dans le service de Dieu. Mettons-les à côté l'un de l'autre, et vous verrez auquel des deux vous ressemblez.

1^o « *Un chrétien fervent* ne se contente pas de *croire* toutes les vérités de notre sainte religion : il les aime, les médite et prend tous les moyens de les connaître davantage.

« Il se plaît à entendre la parole de Dieu, parce qu'il désire éviter tout ce que Dieu défend et faire tout ce qu'il commande. Les instructions ne lui semblent jamais trop longues ; au contraire, il y goûte une de ses plus grandes joies, car elles lui apprennent le chemin du paradis.

« Non seulement il croit que Dieu voit toutes ses actions, qu'il les jugera toutes à l'heure de la mort ; mais encore il tremble toutes les fois qu'il pense qu'un jour il faudra rendre compte de sa vie devant un Dieu qui sera sans miséricorde pour le péché. Il ne se contente pas d'y penser, de trembler, mais il travaille à se corriger chaque jour ; il ne cesse d'inventer de nouveaux moyens de pénitence.

« Il compte pour rien tout ce qu'il a fait jusque-là et gémit d'avoir perdu beaucoup

de temps pendant lequel il aurait pu amasser de grands trésors dans le ciel.

— « Bien différent est le *chrétien qui vit dans la tiédeur*. Il ne laisse pas de croire toutes les vérités que l'Église croit et enseigne, mais c'est d'une manière si faible que le cœur n'y est presque pour rien.

« Il sait, par exemple, que le sacrement de Pénitence a le pouvoir de remettre les péchés, que les grâces de ce sacrement sont proportionnées aux dispositions qu'on y apporte et qu'elles fortifient contre les rechutes. Il sait que Jésus-Christ est véritablement dans l'Eucharistie, qu'il est une nourriture absolument nécessaire à notre pauvre âme : cependant, sa foi, en tous ces points, est presque sans influence sur sa conduite.

« Si vous lui parlez des choses du bon Dieu, il vous répond avec une indifférence qui vous montre que son cœur est peu sensible aux biens que procure notre sainte religion.

« Il écoute la parole de Dieu, il est vrai, mais souvent il s'ennuie à l'écouter ; il l'entend par habitude, comme une personne qui pense qu'elle en sait ou qu'elle en fait assez.

« Il ne doute pas que le bon Dieu le voit, qu'il est toujours en sa sainte présence ; mais avec cette pensée il n'est ni plus sage ni moins pécheur, il tombe avec autant de

facilité dans le péché que s'il ne croyait rien.

2^o « *L'espérance d'un chrétien fervent est ferme, sa confiance en Dieu inébranlable. Il ne perd jamais de vue les biens et les maux de l'autre vie. Le souvenir des souffrances de Jésus-Christ lui est continuellement présent à l'esprit ; son cœur en est toujours occupé.*

« Tantôt il porte sa pensée dans les enfers pour concevoir combien est terrible la punition du péché, combien grand le malheur de celui qui le commet, et ces considérations le disposent à préférer la mort même au péché.

« Tantôt pour s'exciter à l'amour de Dieu, il élève sa pensée vers le ciel, il se représente combien est magnifique la récompense de celui qui a tout quitté pour Dieu.

« Alors il ne désire que Dieu et ne veut que Dieu seul : les biens de ce monde ne lui sont rien, il aime à les voir méprisés et il les méprise lui-même ; si vous lui en parlez, il montre autant d'indifférence qu'en témoignent les gens du monde lorsqu'on leur parle des biens de l'autre vie. Les plaisirs du monde lui font horreur ; il pense qu'étant le disciple d'un Dieu crucifié, sa vie ne doit être qu'une vie de larmes et de souffrances, et il se plaît dans les croix et les afflictions. Il fuit les occasions de péché autant qu'il peut ; se

rappelant que peu de chose suffit à le faire tomber, il ne compte plus sur ses résolutions, ni sur ses forces, ni même sur sa vertu. Il connaît par sa propre expérience qu'il n'est capable que de pécher : il met toute sa confiance et son espérance en Dieu seul. Il sait que le démon ne craint rien tant qu'une âme qui aime la prière ; aussi fait-il de sa vie une prière continuelle par un entretien intime avec le bon Dieu.

« La pensée de Dieu lui est aussi familière que la respiration ; les élévations de son cœur vers Dieu sont fréquentes ; il se plaît à penser à lui comme à son père, à son ami et à son Dieu qui l'aime et qui veut si ardemment le rendre heureux en ce monde et surtout dans l'autre.

« La mort ne l'effraie nullement parce qu'il sait très bien qu'elle seule peut le délivrer des maux de la vie présente et le réunir à son Dieu pour toujours.

— « *Mais une âme tiède est bien éloignée de ces sentiments.* Les biens et les maux de l'autre vie ne lui sont presque rien. Elle pense au ciel, il est vrai, mais sans désirer véritablement d'y aller. Sans doute, elle ne voudrait pas renoncer aux biens éternels pour ceux de la terre, mais si elle pouvait passer son temps sans croix et sans chagrins, elle ne demanderait jamais à sortir de ce monde. Lui entendez-vous dire que la vie

est bien longue et bien misérable ? C'est seulement quand tout ne va pas selon ses désirs.

« Si le bon Dieu, pour la forcer en quelque sorte à se détacher de la vie, lui envoie des croix et des misères, la voilà qui se chagrine, qui se tourmente, qui s'abandonne aux plaintes, aux murmures et souvent à une espèce de désespoir. Elle semble ne plus vouloir reconnaître que c'est le bon Dieu qui permet ces épreuves pour son bien, pour l'attirer à lui. Qu'ai-je pu faire pour les mériter ? pense-t-elle en elle-même, bien d'autres plus coupables que moi n'en subissent pas autant.

« Elle ne perd pas tout à fait, si vous le voulez, la confiance en Dieu, mais elle ne se défie pas assez d'elle-même ; quoiqu'elle s'expose assez souvent à l'occasion du péché, elle croit toujours qu'elle ne tombera pas.

« Elle sait que le péché lui ferme la porte du ciel ; malgré cela, elle ne cherche pas à se corriger, du moins d'une manière efficace ; aussi se trouve-t-elle toujours la même.

« Le démon la trompe en lui faisant prendre beaucoup de résolutions de se convertir, de mieux faire, d'être plus mortifiée, plus retenue dans ses paroles, plus patiente dans ses peines, plus charitable envers son prochain. Mais tout cela ne change nullement sa vie : il y a dix ou quinze ans qu'elle

est remplie de bons désirs, sans avoir modifié en rien ses habitudes. Elle ressemble à une personne qui porte envie à celui qui est sur un char de triomphe, mais ne daigne pas même lever le pied pour y monter.

3° « *Celui qui aime véritablement le bon Dieu* et qui a à cœur le salut de son âme ne se contente pas d'éviter les grosses fautes, mais il est attentif à détruire en lui les moindres imperfections. Il estime toujours comme un grand mal tout ce qui peut déplaire tant soit peu au bon Dieu. Il se regarde comme au pied d'une échelle au haut de laquelle il doit monter ; aussi s'élève-t-il tous les jours de vertu en vertu jusqu'au jour de l'éternité. C'est un *aigle* qui fend les airs ; c'est un *éclair*, il en a « la rapidité », et ne s'arrête point « avant d'être enseveli dans le sein de son Créateur » comme l'éclair ne s'arrête que perdu dans l'immensité. « Ses pensées et ses désirs » sont tout en Dieu, il va droit à lui sans détour et sans arrêt. « Voilà ce que fait une âme qui travaille pour Dieu et qui désire le voir. »

— « *Mais tel n'est pas l'amour dans une âme tiède.* L'on ne remarque pas en elle ces désirs ardents et ces flammes brûlantes qui consomment tous les obstacles qui s'opposent au salut. Faut-il vous peindre exactement son état ? Elle est semblable à *une tortue*

ou à un escargot : elle ne marche qu'en se traînant, et à peine la voit-on changer de place.

« L'amour de Dieu qu'elle ressent dans son cœur est semblable à une petite étincelle de feu cachée sous la cendre ; cet amour est enveloppé de tant de pensées et de désirs terrestres, que, s'ils ne l'étouffent pas, ils en empêchent le progrès et l'éteignent peu à peu. L'âme tiède n'a plus qu'un amour sans activité et sans force, qui la soutient à peine dans tout ce qui est essentiel au salut. Le reste, elle le regarde comme rien ou comme peu de chose. Hélas ! cette pauvre âme est dans la tiédeur comme une personne entre deux sommeils ; elle voudrait agir, mais sa volonté est tellement molle, qu'elle n'a pas le courage d'accomplir ses désirs.

Une personne tiède prie, mais « sans préparation ». Elle va à la prière avec un « esprit rempli des choses de la terre », tirillée par les multiples soucis que lui cause son « ouvrage », préoccupée de l'emploi qu'elle fera de sa « journée ».

Dans la prière « elle ne sait ni ce qui lui est nécessaire, ni ce qu'elle veut demander au bon Dieu, ni même devant qui elle se trouve » ; ses manières peu respectueuses l'annoncent bien. « Elle interrompt sa prière sous le moindre prétexte, pour crier après ses enfants ou ses domestiques. » Elle prie,

mais seulement des lèvres, « en coupant le pain de sa soupe, en poussant le bois de son feu. Elle laisse ses prières pour un rien, pensant qu'elle les fera en un autre moment. Ses distractions ne sont pas bien volontaires, si vous le voulez ; mais, parce qu'il faut se faire quelque violence pour les chasser, elle les souffre cependant sans les aimer. »

« Une personne tiède ne travaille pas le saint jour du dimanche à des ouvrages qui paraissent défendus aux personnes qui ont un peu de religion ; mais faire sans nécessité quelques points d'aiguille, arranger quelque chose dans le ménage... elle ne s'en fait pas de scrupule.

« Une personne tiède réfléchit peu sur l'état de sa pauvre âme...

« Elle assiste à la sainte messe à peu près comme à une action ordinaire ; elle ne s'impose pas la moindre violence pour ne pas dormir pendant les saints offices.

« Elle ne purifie ni n'élève ses intentions. Quand, par exemple, elle accomplit quelques bonnes œuvres, c'est pour des motifs purement humains, tantôt pour faire plaisir à quelqu'un, tantôt par compassion, ou même pour s'attirer l'estime des autres. »

La tiédeur, on le voit, n'est pas le péché mortel. Elle est, en matière légère, une négligence habituelle et volontaire dans les choses

de Dieu. Partielle ou générale, elle se limite à un point particulier ou s'étend à toute la vie spirituelle.

L'âme tiède fait les choses à moitié ou avec dégoût ; elle est ennemie de la gêne et de la contrainte ; elle marche dans les chemins battus et ne vise pas aux sommets ; elle a peur de la croix de Jésus, et, sans vouloir toutefois la rejeter d'une manière absolue, elle en reste aussi loin que possible : pourvu qu'elle en voie la silhouette ou l'ombre, cela lui suffit. Le péché véniel est son état normal ; égoïste, elle ne cherche qu'à se satisfaire ; elle demeure mal à l'aise vis-à-vis de Dieu, tout en essayant de s'imaginer qu'elle ne lui déplaît pas encore.

« Une personne qui mène une vie tiède ne laisse pas que de faire souvent beaucoup de bonnes œuvres... mais elle les fait avec une foi languissante, une espérance que la moindre épreuve renverse, avec un amour pour Dieu et pour le prochain, qui est sans ardeur. »

Voyez devant le bon Dieu de quel côté vous êtes... du côté des âmes ferventes ou du côté des âmes lâches et indifférentes... ?

II. DANGERS DE LA TIÉDEUR.

La tiédeur est un état dangereux pour l'âme et haï de Dieu. « Oh ! que n'es-tu froid

« Ou chaud ! fit dire Notre Seigneur à l'Ange, c'est-à-dire à l'Évêque de Laodicée. Mais parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni chaud, je vais te vomir de ma bouche (1) ». L'état de langueur spirituelle est-il donc plus coupable que le péché mortel ? Non, mais il est en quelque sorte plus dangereux pour le salut.

Dieu est « un feu consumant » ; dans sa haine de la tiédeur, il retire au tiède ses grâces de choix. Ainsi abandonné, celui-ci commet sans résistance toute sorte de négligences et de fautes légères ; il ne se les reproche point, parce qu'elles sont devenues une habitude et qu'elles ont émoussé sa conscience ; il se croit en état de grâce, parce qu'il remplit le gros de ses devoirs. En réalité, il est « un aveugle et un misérable », car il ne connaît ni le danger que lui crée sa faiblesse, ni sa pauvreté qu'augmentent ses chutes quotidiennes ; il s'est mis sans le savoir sur la pente d'un abîme, où il ne doit qu'au défaut d'occasion de n'être pas encore tombé. Et quand il y aura glissé insensiblement, entraîné par le poids des habitudes et de la concupiscence, aura-t-il une perception claire de l'étendue de son malheur ? Sa chute si lente et commencée de si loin l'aura-t-elle réveillé ? Pourra-t-il encore secouer sa tor-

(1) Apoc., III, 15-17.

peur, ou plutôt n'ira-t-il pas de péché en péché jusqu'à l'endurcissement final ?

Ne serait-il pas à souhaiter qu'il eût commis un ou plusieurs péchés mortels d'une plus évidente gravité, sur lesquels il n'y a pas d'illusions possibles ! Ces fautes graves l'obligeraient à réfléchir sur son état et à rentrer dans la voie, elles le ramèneraient peut-être à la ferveur et le sauveraient. Ce serait le coup de tonnerre qui, accompagné d'éclairs fulgurants, dissipe les nuages et rend au ciel sa clarté (1).

O mon Dieu, préservez-moi de la tiédeur et de ses effroyables dangers. Et si c'est mon état, daignez m'en tirer, je vous en conjure, non pas en me laissant tomber avec éclat dans le péché, mais en faisant briller à mes yeux les lueurs de l'enfer, les félicités du ciel et les exemples de vos saints de la terre.

III. REMÈDES CONTRE LA TIÉDEUR.

« Transportez-vous de temps en temps à la porte des abîmes où l'on entend les cris et les hurlements des réprouvés, et vous vous formerez une idée des tourments qu'ils endurent pour avoir vécu avec tiédeur et négligence dans l'affaire de leur salut », car

(1) Cornelius a Lapide *in Apoc.*, III, 15-17.

il en est beaucoup que leur tiédeur a conduits au péché mortel et de là en enfer.

« Portez votre pensée *dans le ciel* et voyez quelle est la gloire des saints pour avoir combattu et s'être fait violence pendant qu'ils étaient sur la terre. » S'ils étaient restés dans l'état de tiédeur seraient-ils au ciel...?

« Voyez ces multitudes de *saints qui* » *dans la solitude ou les monastères* « ont pleuré leurs péchés et les ont expiés par toutes les rigueurs de la pénitence : quel respect ils avaient de la présence de Dieu ! quelle dévotion dans leurs prières ! quel courage à combattre les tentations du démon ! quel détachement ! Ils avaient renoncé à leurs biens, à leurs parents, à leurs amis pour ne plus penser qu'à Dieu seul. Voyez leur humilité, leur mépris d'eux-mêmes. Voyez leur pureté d'intention dans toutes leurs bonnes œuvres : ils n'avaient en vue que Dieu. Voyez avec quelle attention ils évitaient les plus petits péchés ; leur charité, leur plaisir à pardonner et à faire du bien à tous ceux qui les persécutaient ou disaient du mal d'eux. Voyez enfin ces foules de martyrs qui ne pouvaient se rassasier de souffrances, qui montaient sur les échafauds ou les bûchers avec plus de joie que les rois sur leurs trônes. »

Voilà comment se conquiert le ciel : non par la tiédeur, mais par le courage, la force, la générosité de l'amour de Dieu. Si nous

sommes dans la tiédeur, « demandons au bon Dieu de tout notre cœur de nous faire la grâce d'en sortir, pour prendre la route que tous les saints ont prise et arriver au bonheur dont ils jouissent ».

Sermon sur la tiédeur, XVIII^e dimanche après Pentecôte.



LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

SOMMAIRE.

- I. Obligation de la charité envers le prochain.
- II. Caractères de la charité envers le prochain.
- III. La charité nous fait souhaiter et procurer au prochain, selon notre pouvoir, tous les biens du corps et de l'âme.
- IV. La charité nous fait excuser et supporter les fautes et les défauts du prochain.

Notre prochain, ce sont « les mauvais comme les bons, les pauvres comme les riches, ceux qui nous font du mal comme ceux qui nous font du bien, ceux mêmes qui auraient cherché à nous ôter la vie, tout le monde » en un mot. « Non seulement il nous est interdit de leur vouloir aucun mal, mais il faut leur rendre service toutes les fois qu'ils en ont besoin et que nous le pouvons. »

I. OBLIGATION DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

« Un docteur de la loi s'étant levé, dit à Jésus-Christ pour l'éprouver : « Maître, que ferai-je pour posséder la vie éternelle ? » Et Jésus lui dit : « Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? Qu'y lisez-vous ? » Il répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toutes tes forces, et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même. » Jésus lui dit : « Tu as bien répondu, fais cela et tu vivras (1). »

Voilà déjà le précepte de la charité fraternelle énoncé comme moyen nécessaire de salut.

Mais le Sauveur, en imaginant la parabole du bon Samaritain, illustre sa pensée et affirme encore le précepte. Le bon Samaritain diffère, par sa croyance et sa nationalité, de l'Israélite aux yeux duquel il n'est qu'un étranger, un schismatique, puisqu'il ne va plus adorer au Temple de Jérusalem mais sur le mont Garizim. Et cependant, à ce malheureux, laissé à demi-mort sur le chemin, il consacre son temps, son bien, les sollicitudes de son cœur, et se conduit à son égard comme un frère. « Allez, dit Jésus-Christ au

(1) Luc., x, 25-28.

docteur de la loi, et faites de même. » Tous les hommes sans distinction sont votre prochain, même vos ennemis ; aimez-les cordialement (1).

Dans le sermon sur la montagne, Notre-Seigneur, résumant la Loi et les Prophètes, édicte ce commandement : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le aussi pour eux (2). » Loi naturelle complétée et à nouveau promulguée par l'Homme-Dieu. Ce que saint Paul traduit en ces termes : « Ne soyez en dette avec personne, si ce n'est de l'amour mutuel, car celui qui aime son prochain accomplit la loi (3). »

Nous voici au soir de la cène. Entouré de ses apôtres et avant de prendre congé d'eux pour aller à la mort : « Mes petits enfants, leur dit le Maître, je vous donne un commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. C'est à cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples (4). » *Comme je vous ai aimés !*... adorables nouveautés, en effet, que l'Incarnation, l'Eucharistie, la Croix !... Monuments inouïs de l'amour d'un Dieu pour ses créatures ! Et moi, chrétien, c'est à cet anéantissement, à cette immolation de moi-

(1) Luc., x.

(2) Matth., VII, 12.

(3) Ad Rom., XIII, 9.

(4) Joan., XIII, 35.

même que je dois aller pour servir le prochain et le sauver, c'est cette physionomie de charité du Christ que je dois reproduire, sous peine d'être rejeté par lui, de n'être plus son enfant, car les traits de famille me manqueraient. N'est-ce pas ce qu'a voulu dire l'apôtre saint Jean par cette expression d'une si énergique concision : « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort (1). » C'est son état naturel, état d'éternelle déchéance.

Mais outre l'autorité divine qui l'a fondée, la charité envers le prochain repose aussi sur les motifs qui lui sont propres. Nous devons « nous aimer les uns les autres », non seulement parce que Dieu le commande, mais parce que nous avons tous le même créateur et une même origine ; que nous formons tous une même famille dont Jésus-Christ est le chef, et que nous portons tous son image et sa ressemblance ; que nous sommes tous créés pour une même fin qui est la gloire éternelle, et que nous avons tous été rachetés par la mort et la passion de Jésus-Christ. « Nous avons tous, dit saint Paul, une même espérance, un même Seigneur, une même foi, un même baptême et un même Dieu (2). » Comment ne pas vivre dans la plus étroite

(1) Joan., III, 14.

(2) Eph., IV, 2-6.

union ? Les membres d'un même corps ne se liguent pas les uns contre les autres, et la discussion entre des frères serait un désordre que la nature même a en horreur.

Nous devons aimer le prochain *comme nous-mêmes*, disait tout à l'heure le docteur de la loi : d'un amour, non pas égal, mais semblable à celui que nous avons pour nous.

Nous aimerons donc notre prochain pour lui être utile ou agréable et non pour notre propre satisfaction ou intérêt ; nous l'aimerons en vue de son salut et de la gloire de Dieu ; notre charité ne nous fera condescendre à son égard à rien de répréhensible ni de contraire à la loi morale, car tel est l'amour que nous nous devons à nous-mêmes.

II. CARACTÈRES DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

1^o *Elle ne s'enfle pas*, dit l'Apôtre (1).

Une personne charitable ne tire pas vanité de ses œuvres ni de ses largesses, elle ne mendie pas les éloges ni ne brigue les premières places dans les assemblées ; son activité, son esprit d'organisation n'excluent aucune collaboration utile et intelligente. A agir autre-

(1) Cor., XIII, 4.

ment, elle croirait avec raison diminuer son sacrifice, léser Dieu et le prochain.

2^o *Elle ne cherche pas son intérêt.* Une personne charitable ne se dépouille, elle ne se prodigue ni à la condition qu'on le lui rende sous la forme d'un service ou d'une gracieuseté, ni en vue d'acquérir une vaine popularité, d'arriver aux honneurs ou aux distinctions, de satisfaire une inclination de nature : dans le don d'elle-même, pas de marchandage. Aussi oblige-t-elle également ses ennemis et ses amis, les ingrats et ceux qui lui gardent un cœur reconnaissant, les personnes maussades et les personnes agréables.

Elle n'a en vue qu'une chose : plaire à Dieu, servir Jésus-Christ qu'elle voit seul dans le plus deshérité, mieux encore que dans ceux qui lui ressemblent davantage par la condition, le caractère et l'éducation. Et de cette hauteur, elle descend vers toutes les misères, parce que toutes sont auréolées de l'amour du Christ.

3^o *Elle n'est pas envieuse.* Loin de ressentir de la tristesse du bien spirituel ou temporel du prochain, la personne charitable s'en réjouit comme du sien propre. » Et pourquoi en serait-elle fâchée ? Le bras ou le pied se plaignent-ils de n'être point aussi éminents que l'œil ou aussi excellents que la tête ? Ne

contribuent-ils pas les uns et les autres à l'avantage du corps tout entier ? Le bien des autres, quel qu'il soit, une personne charitable l'aime comme un bien de famille ; il n'y a pour elle, à proprement parler, ni mien, ni tien. Prospérité ou adversité, gain ou dommage, qualités ou défauts du prochain, la réjouissent ou l'affligent parce qu'ils sont l'honneur ou la honte de la société dont elle fait partie et dont tous les membres lui sont chers.

4^o « *Elle est patiente, bonne* » et douce à tout le monde.

Une personne charitable est patiente, car la charité exige qu'elle supporte toutes les fatigues, toutes les peines physiques et morales inhérentes à ses travaux.

Voyez à l'œuvre la personne charitable :

Elle sera sujette à maintes contradictions, bien souvent humiliée, elle aura des orages à affronter, de nombreuses fatigues à essayer ; elle tient tête à tout et ne se décourage jamais, parce qu'elle espère en Dieu qui est sa force et à qui elle se tient unie. Elle fait de ses souffrances la condition de ses victoires et elle triomphe finalement par une calme et inlassable bonté, par le don total d'elle-même, par la douceur et la suavité.

La peine n'arrête pas la personne charitable. Elle monte dans la mansarde du pauvre et du vieillard, s'emploie à l'instruction, à

l'éducation de l'enfance, et difficultés, rebuts, efforts semblent aiguïser son courage au lieu de l'abattre, car elle voit déjà suspendues sur sa tête les récompenses éternelles. Les nuits et les jours passés auprès des malades l'exténuent sans doute ; mais n'a-t-elle pas le Pain vivant qui renouvelle sa jeunesse ? En le mangeant, elle puise joie, paix et consolation, ce qui lui permet d'apparaître au milieu de ses clients comme une vision du ciel et de les rasséréner.

« O charité si belle, qui rendez tout ce que nous faisons si agréable au bon Dieu », qui attirez la paix du ciel sur la terre, venez et réglez dans nos familles et dans nos cœurs.

Charité, « soleil » étincelant, éclairez-nous.

« Rose odoriférante », purifiez-nous.

« Or » très pur, soyez la richesse de nos vies.

« Feu », divin, embrasez-nous.

« Ame » de nos âmes, demeurez en nous.

III. LA CHARITÉ NOUS FAIT SOUHAITER ET PROCURER AU PROCHAIN, SELON NOTRE POUVOIR, TOUS LES BIENS DU CORPS ET DE L'ÂME.

« Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, dit saint Paul ; pleurez avec ceux qui pleurent (1). »

(1) Ad Rom., XII, 15.

« Il n'y a point de chrétiens si agréables à Dieu que ceux qui portent compassion aux malheureux.

« Montrez à tout le monde un air bon et affable.

« Ne nuisez jamais à la réputation du prochain par la médisance ni par la calomnie », ce qui est pire encore.

« Si vous entendez dire du mal du prochain, dites du bien de lui, ou retirez-vous, ou s'il est possible, imposez silence.

« Ne faites jamais tort au prochain. »

Ne l'empêchez pas de réaliser un gain que vous pourriez faire vous-même.

« Assistez les pauvres, qu'ils soient vos amis ou vos ennemis. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu ; mais donnez toujours de bon cœur, parce que l'aumône rachète les péchés et éteint les flammes du purgatoire. »

Intéressez-vous à l'âme du prochain « en priant pour lui, en le détournant du mal, en le portant au bien par vos conseils et plus encore par vos exemples », surtout s'il vit avec vous.

« Pères et mères, maîtres et maîtresses », songez à la grandeur « des âmes dont vous avez la garde » : elles sont, dans un sens, plus précieuses que les anges, puisque ceux-ci n'ont coûté à Dieu qu'une parole, tandis qu'elles lui ont coûté son sang adorable. Ce

sont « ces âmes pourtant que vous laissez perdre avec indifférence, vos pauvres enfants et vos domestiques » que vous voyez vivre « en réprouvés », sans que vous versiez une larme. « Et vous avez le courage de leur faire manquer leur prière et les saints offices pour les envoyer travailler », et vous leur soufflez « la haine au cœur » en leur racontant « la mauvaise foi de vos voisins, les injures qu'ils vous ont faites, les torts qu'ils vous ont causés », Non, non, vous ne les aimez pas ! Quel « compte vous aurez à rendre d'eux » au tribunal du souverain Juge !

IV. LA CHARITÉ NOUS FAIT EXCUSER ET SUPPORTER LES FAUTES ET LES DÉFAUTS DU PROCHAIN.

Vous ne pouvez, je suppose, « souffrir une parole » piquante, « supporter le mauvais caractère des personnes qui vous entourent ; vous murmurez contre elles, vous leur voulez du mal, vous parlez de vous séparer d'elles pour avoir la paix. — Eh bien ! ma fille, allez, séparez-vous ! Vous ne serez jamais aussi loin d'elles que vous l'êtes de Dieu », car vous avez beau dire que « vous assistez à la messe, que vous faites pénitence » : pendant « que vous n'aimez pas ceux qui sont d'une humeur différente de la

vôtre » et que vous êtes en mésintelligence avec eux, que vous ne vous plaisez pas ensemble, vous manquez de charité, et « votre religion n'est qu'un fantôme ».

Mais vraiment, dites-vous, leurs défauts sont « trop pénibles, je ne puis y tenir. — Vous ne pouvez y tenir... Vous croyez-vous donc sans défauts vous-même ? Pauvre aveugle ! Vous en avez, aux yeux de Dieu, de bien plus grands qu'eux, vous le verrez un jour. »

Du reste, « si vous n'aviez rien à souffrir des autres, qu'auriez-vous à présenter au bon Dieu ? »

Sans doute, vous devez détester « les défauts et les vices du pécheur », mais il faut « aimer sa personne qui est la créature et l'image de Dieu ; plus le prochain a de défauts, plus il est digne de votre compassion » et de votre amour.

— Vous faisiez autrefois, je suppose encore, de « grandes aumônes » aux pauvres, « vous ne craigniez même pas de vous priver du nécessaire pour les soulager », vous « donniez votre bien » avec générosité. Et aujourd'hui, vous avez cessé, et « vous ne les aimez plus, vous ne voulez plus les voir, pas même à l'église, dites-vous, où ils vous donnent des distractions avec toutes leurs manières, vous fuyez leur compagnie, vous êtes contents de couper court aux entretiens que vous avez avec eux », Pourquoi ? Je

vais vous le dire : parce que vous attendiez « un remerciement » qu'ils ne vous ont pas donné, parce qu'ils vous ont refusé « un service » que vous leur demandiez, parce qu'ils vous ont « contredit » en maintes circonstances, parce qu'ils ne vous ont pas « flattés » comme vous l'espérez, parce qu'il vous est revenu certaines paroles proférées à votre sujet, qui vous ont paru presque « méprisantes », en un mot, parce qu'ils ne sont « pas entrés dans vos sentiments ou vos intérêts ». Ne craignez-vous pas que votre charité n'ait pas été très surnaturelle ? Au moins, convenez-en, vous avez rompu avec l'Évangile qui vous dit : « Faites du bien à ceux qui vous haïssent. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, si vous ne saluez que ceux qui vous saluent, les païens en font autant » que vous.

— Dites-moi encore : « Quand des personnes vous ont fait quelque peine », n'est-il pas vrai que « vous examinez toutes leurs actions », que « vous les jugez », que « vous les condamnez », que « vous tournez tout en mal » de leur part, « croyant toujours avoir raison ? »

« Quand on voit qu'ils font mal, comment voulez-vous qu'on pense autrement ? »

Vous voyez ainsi « parce que vous n'avez point de charité » ; mais avec « la charité, vous penseriez bien autrement »,

Écoutez et méditez bien ceci :

« Vous trouvant avec des personnes entièrement opposées à votre caractère et qui semblent vous contredire en tout, vous les aimez cependant, vous les voyez de bonne grâce ; vous en dites, vous en pensez du bien et jamais du mal, vous recherchez leur compagnie, vous les prévenez, vous leur rendez service toutes les fois que l'occasion s'en présente, de préférence même à tous ceux qui entrent dans vos intérêts et ne vous contredisent en rien » : vous avez la charité des saints ; elle sera pour l'heure de la mort « toute votre consolation et votre espérance », et vous devez y viser tous les jours.

*Sermon sur l'amour du prochain,
XII^e dimanche après Pentecôte.
— Sermon sur l'amour de Dieu,
XVII^e dimanche après Pente-
côte, t. III.*



LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

SOMMAIRE.

- I. Nature du saint sacrifice de la messe.
- II. Sa nécessité et ses fins.
- III. Sa valeur et ses fruits.
- IV. L'autel du sacrifice.
- V. Avantages spirituels et même temporels
que procure la sainte messe à ceux qui
l'entendent souvent.
- VI. Manière de l'entendre.

« La sainte messe est le sacrifice non sanglant du corps et du sang de Jésus-Christ offerts à Dieu sous les apparences du pain et du vin. Elle fut instituée le Jeudi Saint, lorsque Jésus-Christ prit du pain, le changea en son corps, puis du vin et le changea en son sang. Dans ce même moment, il donna « à ses apôtres et à tous leurs successeurs » le

pouvoir et l'ordre de changer de même le pain en son corps et le vin en son sang ; il établit ses apôtres prêtres et institua le sacrement de l'Ordre en disant : « Faites ceci en mémoire de moi. »

I. NATURE DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

« La sainte messe consiste dans les paroles de la consécration.

« Que c'est beau ! Après la consécration, le bon Dieu est là comme dans le ciel !... Si l'homme connaissait bien ce mystère, il mourrait d'amour. Dieu nous ménage à cause de notre faiblesse.

« Le saint sacrifice de la messe est le même que celui de la Croix, qui a été offert une fois sur le Calvaire, le Vendredi Saint. Toute la différence qu'il y a, c'est que, quand Jésus-Christ s'est offert sur le Calvaire, ce sacrifice était visible, c'est-à-dire qu'on le voyait des yeux du corps ; — que Jésus-Christ s'est offert lui-même à Dieu son Père et qu'il a répandu son sang : cela veut dire que le sang sortait de ses veines et qu'on le vit couler jusqu'à terre ; mais, à la sainte messe, Jésus-Christ s'offre à son Père par le ministère du prêtre, d'une manière invisible et non sanglante. »

Ajoutons que le sacrifice de la Croix fut

un sacrifice de rédemption et que le sacrifice de la messe est un sacrifice d'application ; que celui-là est la source de la grâce et que celui-ci est comme un canal qui l'amène jusqu'à nous.

II. SA NÉCESSITÉ ET SES FINS.

« L'homme, comme créature, doit à Dieu l'hommage de tout son être, et, comme pécheur, il lui doit une victime d'expiation : c'est pourquoi, dans l'ancienne loi, on offrait à Dieu, tous les jours, des multitudes de victimes dans le temple. Mais ces victimes ne pouvaient pas satisfaire entièrement à Dieu pour nos péchés ; il en fallait une autre plus sainte et plus pure, qui devait continuer de s'immoler jusqu'à la fin du monde et qui fût capable de payer ce que nous devons à Dieu. Cette sainte victime, c'est Jésus-Christ lui-même, qui est Dieu comme son Père et homme comme nous. Il s'offre tous les jours sur les autels comme autrefois sur le Calvaire.

« Par cette oblation pure et sans tache, Notre-Seigneur rend à Dieu tous les honneurs qui lui sont dus, et il s'acquitte pour l'homme de tout ce que l'homme doit à son Créateur ; il s'immole chaque jour, afin de reconnaître le souverain domaine que Dieu a sur les

créatures, et l'outrage que le péché fait à Dieu est pleinement réparé ; étant le médiateur entre Dieu et les hommes, il nous obtient par ce sacrifice toutes les grâces qui nous sont nécessaires ; s'étant fait pareillement victime d'actions de grâce, il rend à Dieu pour les hommes, toute la reconnaissance qu'ils lui doivent. »

III. SA VALEUR ET SES FRUITS.

« Voulez-vous une idée de la grandeur du mérite de la sainte messe ? Il me suffira de vous dire avec saint Jean Chrysostome, que la sainte messe réjouit toute la cour céleste, soulage toutes les pauvres âmes du Purgatoire, attire sur la terre toutes sortes de bénédictions, et rend plus de gloire à Dieu que les souffrances de tous les martyrs, que les pénitences de tous les solitaires, que toutes les larmes qu'ils ont répandues depuis le commencement du monde et que tout ce qu'ils feront jusqu'à la fin des siècles. Si vous m'en demandez la raison, c'est bien clair : toutes ces actions sont faites par des pécheurs plus ou moins coupables, tandis que dans le saint sacrifice de la messe c'est un Homme-Dieu égal à son Père, qui lui offre le mérite de sa mort et de sa passion ; toutes ces œuvres sont les œuvres des hommes, et la messe est

l'œuvre de Dieu ; le martyre est le sacrifice que l'homme fait à Dieu de sa vie et la messe est le sacrifice que Dieu fait à l'homme de son corps et de son sang.

« Vous voyez, d'après cela, que la sainte messe est d'un prix infini. Aussi observons-nous dans l'Évangile, qu'au moment de la mort de Jésus-Christ, il s'opéra beaucoup de conversions ; le bon larron reçut l'assurance du Paradis, plusieurs Juifs se convertirent et les Gentils se frappèrent la poitrine en disant qu'il était vraiment le Fils de Dieu. »

IV. L'AUTEL DU SACRIFICE.

Après ces considérations, « sera-t-il possible de regarder l'autel sans mouiller le pavé de nos larmes ? C'est là que le Père éternel consomme sa justice en immolant chaque jour son divin Fils ; là que le même Père consomme sa miséricorde en sacrifiant chaque jour ce Fils bien-aimé pour le salut de nos âmes ; là que Jésus-Christ paie, par l'effusion de son sang adorable, toutes les dettes dont nous sommes redevables à la justice de son Père, qu'il détruit la mort du péché pour nous donner la vie de la grâce. »

Oh ! qu'ils sont malheureux ceux qui ne comprennent pas ces vérités et manquent la messe même le dimanche ! Ils privent Dieu

d'une grande gloire ; refusant en ce jour, à leur Créateur et Souverain Maître les hommages de dépendance et d'amour qu'ils lui doivent, ils donnent la mort à leur pauvre âme ; ils vivent sans religion ; ils n'ont point de cœur ; ils perdent la foi et par là tout est perdu.

V. AVANTAGES SPIRITUELS ET MÊME TEMPORELS QUE PROCURE LA SAINTE MESSE A CEUX QUI L'ENTENDENT SOUVENT.

1^o *Grâces de conversion.*

« Voulez-vous obtenir votre changement de vie, c'est-à-dire quitter le péché pour revenir au bon Dieu ? Entendez quelques messes à cette intention, et vous êtes sûr, si vous les entendez dévotement, que le bon Dieu vous aidera à sortir du péché, eussiez-vous le malheur d'être aussi obstiné que les Juifs, plus aveugle que les Gentils, plus dur que les rochers qui se fendirent à la mort de Jésus-Christ.

« En voici un exemple : il est rapporté dans l'histoire qu'une jeune fille, pendant plusieurs années, avait mené une vie bien misérable. Tout à coup elle se sentit saisie de frayeur, en considérant l'état de sa pauvre âme. De suite après la messe, elle va trouver un prêtre pour le prier de l'aider

à sortir du péché. Le prêtre, qui connaissait sa vie, lui demanda ce qui l'avait portée à un tel changement. — Mon Père, lui dit-elle, pendant la sainte messe que ma mère, avant de mourir, me fit promettre d'entendre tous les samedis, j'ai conçu une si grande horreur de mon état, que je ne puis y tenir. — O mon Dieu, s'écria ce prêtre, voilà une âme sauvée par le mérite de la sainte messe.

« Le Concile de Trente a donc raison de dire que la messe apaise la colère de Dieu et convertit les pécheurs. » Notre Seigneur, pendant la sainte messe, « lance des rayons de lumière dans le cœur des pauvres pécheurs pour leur faire connaître leurs misères et les aider, s'ils sont fidèles à la grâce, » à revenir à Dieu.

2^o *Grâces multiples de salut.*

« Saint Thomas nous dit qu'il vit un jour, pendant la sainte messe, Jésus-Christ, les mains pleines de trésors qu'il cherchait à distribuer, et que, si nous avons le bonheur d'assister saintement et souvent à la messe, nous aurions beaucoup plus de grâces que nous n'en avons pour sauver nos âmes, et même pour le temporel.

« Saint Jean Chrysostome dit à son tour qu'il n'y a point de temps plus précieux pour traiter avec Dieu de notre salut que celui de la sainte messe, où Jésus-Christ s'offre

lui-même en sacrifice à son Père pour nous obtenir toute sorte de bénédictions et de grâces. Sommes-nous dans l'affliction ? dit ce grand saint, nous trouvons à la messe de célestes consolations. Sommes-nous tentés ? allons entendre la sainte messe et nous y trouverons la manière de vaincre le démon.

« Le Pape Pie II rapporte qu'un gentilhomme de la province d'Ostie, étant continuellement combattu d'une tentation de désespoir, alla trouver un saint religieux pour lui découvrir l'état de son âme. Celui-ci lui conseilla d'avoir dans sa maison un prêtre qui lui dît tous les jours la messe. Le gentilhomme suivit ce conseil ; tous les jours un prêtre lui disait la messe, à laquelle il assistait aussi dévotement qu'il pouvait. Il obtint par ce moyen une grande tranquillité d'esprit. Et, à l'heure de la mort, il avoua que depuis qu'il avait eu le bonheur d'assister tous les jours au saint sacrifice, le démon ne l'avait plus tenté de désespoir. »

Si nous avons assez de foi, la sainte messe serait un remède à tous nos maux, car Jésus-Christ est le médecin de l'âme et du corps.

3^o *Grâces d'une bonne mort.*

« Sache, ma fille, dit Jésus-Christ à sainte Mechtilde, que les saints assisteront à leur mort tous ceux qui auront entendu devote-

ment la sainte messe, pour les aider à bien mourir, pour les défendre contre les tentations du démon et pour présenter leurs âmes à mon Père. »

« Quel bonheur pour nous d'être aidés, assistés à ce moment redoutable, par autant de saints que nous aurons entendu de messes ! »

4^o Grâces de délivrance pour les âmes du Purgatoire.

Après la consécration, Dieu arrête ses regards sur l'autel : « C'est là, dit-il, mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Aux mérites de l'offrande de cette victime, il ne peut rien refuser. Vous vous rappelez l'histoire de ce saint prêtre qui priait pour son ami ; apparemment Dieu lui avait fait connaître qu'il était en purgatoire. Il lui vint à la pensée qu'il ne pouvait rien faire de mieux que d'offrir le saint sacrifice pour son âme ; quand il fut au moment de la consécration, il prit l'Hostie entre ses doigts et dit : « Père saint et éternel, faisons un échange. Vous tenez l'âme de mon ami qui est au Purgatoire, et moi je tiens le corps de votre Fils qui est entre mes mains : eh bien ! délivrez mon ami, et je vous offre votre Fils avec tous les mérites de sa passion et de sa mort. » En effet, au moment de l'élé-

vation, il vit l'âme de son ami, toute rayonnante de gloire, qui montait au ciel.

Tout cela est bon, pensez-vous... ! Mais « je crains que la messe ne me retarde dans mes affaires... » — C'est bien tout le contraire. « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, a dit Jésus-Christ, et le reste vous sera donné par surcroît. »

La sainte messe retarder vos affaires... ! Mais au Canada, dans plusieurs autres contrées de l'Amérique, de la Suisse, de l'Allemagne, les chrétiens de la ville et de la campagne commencent la journée par l'assistance à la sainte messe. En sont-ils moins favorisés des biens temporels que nous qui n'y assistons que le dimanche ? Ils rendent hommage au Maître du ciel et de la terre, et les biens de la nature et de la grâce leur sont départis avec abondance. « Du reste, c'est ce que nous voyons tous les jours dans les maisons où il y a de la piété : ceux qui viennent souvent à la sainte messe font beaucoup mieux leurs affaires que ceux auxquels leur peu de foi laisse croire qu'ils n'ont jamais le temps. »

« S'il n'y avait dans le monde qu'une seule église où l'on célébrât l'auguste mystère de nos autels, où l'on consacrait, nous porterions sans doute une sainte envie à ceux qui seraient aux portes de cette église. Or, nous sommes ce peuple choisi, nous sommes à la

porte de ce lieu si saint, si pur, où Dieu s'immole chaque jour. » En profitons-nous ? « Hélas ! pour gagner cinq ou six francs, vous feriez trois ou quatre lieues, et vous ne feriez pas seulement trente pas pour entendre une messe les jours de semaine ! » Où est votre foi ? « Nous avons des grâces et des faveurs de prédilection », et nous n'en usons pas : prenons garde que Dieu ne nous retire ses dons pour les confier à d'autres qui les apprécieront mieux.

VI. MANIÈRE D'ENTENDRE LA SAINTE MESSE.

Pendant la première partie du sacrifice, à la pensée de la divine Victime qui va descendre sur l'autel, la tête blessée par les épines, les pieds et les mains percés, le corps déchiré par la flagellation — car Jésus-Christ garde dans la gloire les cicatrices de sa Passion — prenons l'attitude du Publicain « qui n'osait pas même lever les yeux vers le ciel », mais se frappait la poitrine en disant : « O Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur (1). »

C'est à cause de nos péchés, en effet, que Jésus-Christ a été immolé sur la croix et qu'il renouvelle son sacrifice par le minis-

(1) Luc., XVIII, 13.

tère du prêtre. Avec le célébrant qui, au bas de l'autel se courbe sous le poids de ses péchés et des nôtres, frappons-nous aussi la poitrine et écrivons-nous : « J'ai péché, ô mon Dieu, contre le ciel et contre vous, ayez pitié de moi. » Avec le célébrant, « offrons le calice du salut, suppliant la clémence du Seigneur de le faire monter jusqu'au pied du trône de la divine Majesté, pour notre salut et celui du monde entier ». Jésus-Christ va se substituer à nous, lui, l'innocent et le juste, à nous, chargés de toutes sortes d'iniquités : O Seigneur, abîme de charité, lavez-moi dans votre sang !...

Ne laissons ni nos sens, ni notre esprit, ni notre cœur s'égarer sur ce qui nous entoure ; fixons-les uniquement sur nous, pauvres pécheurs ; énumérons nos péchés devant Celui qui les connaît tous, pour les regretter et lui en demander pardon.

Tenons-nous à genoux, assis ou debout, conformant les mouvements de notre corps aux règles liturgiques, mais le cœur profondément humilié à la vue de nos misères, et « nous sortirons » tout à l'heure de l'église « aussi chargés des biens du Ciel que les abeilles » le sont après avoir butiné sur les fleurs.

Par la consécration, Jésus-Christ est mis sur l'autel, dans un état de mort, qui nous représente le sacrifice de la croix.

Animons-nous, en ce moment, des sentiments du bon larron, dont saint Jean Chrysostome a dit qu'il fut voleur jusque sur la croix : il ravit en effet le ciel en un instant par la ferveur et la vivacité de sa foi, par l'immensité et l'amertume de sa contrition, par les ardeurs de son espérance et de sa charité, et il s'écria : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez dans votre Royaume (1). »

Oh ! quel bon marché fit le larron converti ! Pour quelques heures de souffrances acceptées avec foi et sanctifiées par l'amour, il obtint une des plus brillantes couronnes dans la maison du Père céleste.

Faisons comme lui :

« Seigneur, je crois que vous êtes le Fils de Dieu mort pour moi sur la croix et ici caché sous les apparences sacramentelles. Seigneur, donnez-moi une place dans votre Royaume, malgré mon indignité ; moi aussi j'ai été un voleur de votre gloire, et je confesse que le paradis ne peut m'être accordé que par vos mérites. Qu'est-ce que le temps comparé à l'éternité ? Que sont les plaisirs et les biens auxquels je renonce, comparés aux délices du ciel ? Que sont les souffrances de cette vie, comparées aux châtimens qui me sont dus ? Seigneur, en vous voyant

(1) Luc., xxiii, 42.

réduit à un état de mort à cause de mes péchés, car « vous n'avez rien fait de mal », j'accepte de souffrir et de mourir comme il vous plaira, pourvu que ce soit dans votre amour.

« Seigneur, votre sacrifice sanglant opéra cette merveille, de transformer un brigand en un saint digne de votre paradis. Que le sacrifice de l'autel qui canalise les grâces de la Rédemption fasse de moi un vrai pénitent, qu'il m'embrase de charité et consume toutes mes imperfections.

« Mais étendez aussi ces grâces à tous les pauvres pécheurs ; donnez la ferveur de votre amour aux âmes tièdes et languissantes ; rendez avides de sainteté les âmes déjà parfaites et que la rosée de votre sang fasse fleurir toute vertu sur la terre. Seigneur, donnez-nous des saints ! »

Mais il y a une participation plus effective au saint sacrifice que la prière : c'est *la communion*. A ce moment de la messe, inspirons-nous des dispositions du centenier qui disait : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Car moi qui suis soumis à des supérieurs, j'ai des soldats sous mes ordres, et je dis à l'un va et il va ; à un autre : viens et il vient ; et à mon serviteur : fais cela et il le fait. »

Quelle foi en la puissance et en la bonté du

Seigneur révèlent ces paroles ! Quelle humilité profonde ! Quelle charité !

Le centenier croit qu'il est aussi facile à Jésus-Christ de commander à la maladie qu'à lui de commander à ses inférieurs. Il s'estime indigne de recevoir, lui, modeste officier, le personnage éminent qu'est Jésus-Christ, prophète sans doute envoyé du ciel pour le salut d'Israël. Il désire la guérison de son serviteur, il la sollicite avec ardeur et n'hésite pas à faire une démarche pressante en sa faveur.

Que n'avons-nous à l'égard de Jésus-Christ, quand vient le moment de la communion, les mêmes sentiments ? Jésus-Christ est la sainteté et la majesté infinie et nous sommes si misérables et si petits ! Tenons-nous dans notre néant et jetons nous à ses pieds en lui disant : Seigneur, vous êtes tout-puissant et tout miséricordieux ; guérissez-moi, sauvez-moi, sauvez tous ceux que j'aime.

Sermons, t. II, II^e dimanche après Pentecôte ; t. I, pp. 166-238 ; t. IV, p. 227. — Esprit du saint Curé d'Ars, sur le saint sacrifice de la messe.



LA COMMUNION

SOMMAIRE.

- I. Bénédiction que Jésus-Christ a répandue durant sa vie mortelle : il n'est entré nulle part sans y laisser des grâces précieuses et abondantes.
- II. En venant dans nos cœurs par la sainte communion : 1° il s'unit intimement à notre âme ; 2° il nous unit étroitement à nos frères ; 3° il augmente en nous la grâce sanctifiante ; 4° il affaiblit notre penchant au mal ; 5° il est pour nous le gage de la vie éternelle ; 6° une source de joie ; 7° le principe de la résurrection glorieuse.

I. « JÉSUS-CHRIST N'A JAMAIS PASSÉ DANS UN LIEU, DURANT SA VIE MORTELLE, SANS Y RÉPANDRE LES BÉNÉDICTIONS LES PLUS ABONDANTES. COMBIEN DONC DOIVENT ÊTRE GRANDS ET PRÉCIEUX LES BIENS QUE REÇOIVENT CEUX QUI » ONT SA VISITE PAR LA SAINTE COMMUNION !

« Jésus-Christ entra dans la maison de » Zacharie, et il remplit du Saint-Esprit Éli-

beth et Jean-Baptiste encore « enfermé dans le sein de sa mère » ; celui-ci « fut même purifié du péché originel ».

« Le saint vieillard Siméon » qui « depuis tant d'années soupirait après le bonheur de voir Jésus-Christ, le reçut seulement entre ses bras : il en fut si transporté de joie, si ravi d'amour que, ne se possédant plus, il s'écria : O Seigneur, que puis-je désirer maintenant sur la terre, puisque mes yeux ont vu le Sauveur du monde ?... Je puis mourir en paix. »

Notre-Seigneur alla « loger » chez Zachée. « C'est aujourd'hui, s'écria-t-il, que cette maison a reçu le salut. » Il inspira en effet à ce « pécheur » un si complet détachement des biens de ce monde, un si admirable esprit de justice et de charité, qu'il en fit « un saint ».

« Étant entré dans la maison de saint Pierre », il guérit la belle-mère du chef de ses apôtres, et « elle les servit à table ».

« Cette femme, qui était atteinte d'une perte de sang, se disait à elle-même : Si je puis seulement toucher la frange de sa robe, je serai guérie. » Elle réussit à la toucher, et elle fut effectivement guérie.

Pourquoi Jésus-Christ ressuscita-t-il Lazare ? En récompense de l'hospitalité qu'il en avait souvent reçue.

Les uns lui demandaient la vie, les autres la guérison, et personne ne se retirait sans avoir obtenu ce qu'il désirait.

Or, ce que Jésus faisait pendant sa vie mortelle, il le fait maintenant encore dans sa vie eucharistique, mais plus spirituellement pour ainsi dire, avec plus de tendresse et de magnificence.

N'y a-t-il pas « plus grand bonheur à le recevoir dans le fond de notre cœur » par la communion, que « dans notre maison » ou « entre nos bras » comme Élisabeth ou Siméon ? A le recevoir tous les jours qu'à ne le recevoir qu'une fois ? A le regarder, « non six mois, mais toute notre vie » ? Ses visites eucharistiques n'ont-elles pas un caractère d'intimité que n'avaient pas celles de sa vie mortelle ? Ses abaissements ineffables dans l'Eucharistie ne témoignent-ils pas de son immense désir de nous combler de biens ? A quoi bon pareil effort, si ce n'est pour nous enrichir en quelque sorte à l'infini ? Si un court, si un seul séjour dans la maison de Zachée y apporta le salut, comment Jésus ne nous sauvera-t-il point par des communions répétées ? « Quels torrents de grâces ne veut-il pas nous accorder puisque c'est, non pas sa divine Mère, mais lui-même qui vient », non à quelques pas de nous, mais « dans l'intime de nos cœurs », non pour y passer, « mais pour y fixer sa demeure » ? Ah ! quel bonheur pour celui qui reçoit Jésus-Christ avec une âme dilatée par l'humilité, la confiance et l'amour ! « Son cœur devient par

là un petit ciel, lui seul est aussi riche que tout le ciel ensemble. »

II. QUELLES SONT LES GRACES QUE JÉSUS-CHRIST NOUS FAIT DANS LA SAINTE COMMUNION ?

1^o *Il s'unit intimement à notre âme, en l'animant des plus vifs sentiments d'amour et de ferveur* : c'est la fin principale de sa venue dans nos cœurs. L'union de la chair du Christ avec notre chair n'a sa consommation et son perfectionnement que dans cette union de l'esprit qu'elle opère et qu'elle symbolise ; et, dans l'Eucharistie, la chair de Notre-Seigneur est en quelque sorte l'instrument par lequel la Divinité nous touche.

« Une communion fait à l'âme comme un coup de soufflet à un feu qui commence à s'éteindre, mais où il y a encore beaucoup de braise : on souffle, et le foyer se rallume. »

« Une communion bien faite suffit pour embraser une âme de l'amour de Dieu et lui faire négliger la terre. »

« Quand on a communié, l'âme se roule dans le baume de l'amour comme l'abeille dans les fleurs. »

« Celui qui a communié se perd en Dieu comme une goutte d'eau dans l'océan, on ne peut plus les séparer. »

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit Jésus-Christ, demeure en moi et moi en lui ; ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang un véritable breuvage » ; en sorte que par la Sainte Communion « le sang adorable de Jésus-Christ coule véritablement dans nos veines, sa chair est vraiment mêlée à la nôtre, nous sommes unis à sa personne comme la nourriture est unie à notre chair ; « nos pensées, nos désirs et aussi toutes nos actions et nos démarches ont la même fin que celles de Jésus-Christ lorsqu'il était sur la terre. Nous aimons Dieu, nous ne pensons nullement à nous attacher » aux choses d'ici-bas ; « notre cœur et notre esprit ne respirent que le ciel ».

2^o Jésus-Christ, pendant qu'il reste, après la communion, sous les espèces eucharistiques, nous unit étroitement à nos frères par la charité.

Il se donne à nous sous les apparences d'un pain qui a été fait de plusieurs grains broyés et unis ensemble : c'est pour nous enseigner que sa venue dans nos cœurs doit y produire la parfaite union avec le prochain, qu'il nous en apporte la grâce et que cette charité fraternelle n'existera qu'à la condition d'avoir ruiné notre égoïsme.

« Un chrétien qui vient de recevoir Jésus-Christ mort pour ses ennemis, ne saurait en

effet conserver de la haine pour ceux qui lui ont fait quelque peine ; et son plaisir sera de leur faire du bien autant qu'il pourra. Il sera touché des misères spirituelles et même temporelles du prochain.

« On sait quand une âme a reçu dignement l'Eucharistie : elle est tellement noyée dans l'amour, pénétrée et changée, qu'on ne la reconnaît plus dans ses actions, dans ses paroles... Elle est charitable, elle s'accorde avec tout le monde. »

Veillez donc, pour ne pas contrarier l'action de Jésus en vous, à pardonner de tout votre cœur les offenses que l'on vous a faites ; prenez, pendant vos actions de grâces, la résolution d'être bon, aimable envers tous ; priez pour la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, la ferveur des tièdes, le salut des mourants, la délivrance des défunts ; livrez-vous entièrement à la grâce de Jésus qui est une grâce d'union.

3^o Jésus-Christ, par la Sainte Communion, augmente en nous la grâce sanctifiante.

La chose est facile à comprendre, car en recevant Jésus-Christ nous recevons « la source de toutes sortes de bénédictions spirituelles ».

« Si quelqu'un pouvait mettre sa main dans de l'or liquide, dit saint Chrysostome, il la retirerait toute dorée ; l'Eucharistie fait

mieux pour notre âme » : elle la rend toute divine, « elle la revêt de Jésus-Christ lui-même (1). »

Jésus-Christ est lumière : « En le recevant, nous sentons en nous la foi se ranimer, nous sommes plus pénétrés des vérités de notre sainte religion ; nous sentons mieux la grandeur du péché et ses dangers ; la pensée du jugement nous effraie davantage, la perte de Dieu nous devient plus sensible. »

Jésus-Christ est vie : « En le recevant, notre esprit se fortifie ; nous sommes plus fermes dans les combats », plus résistants dans les épreuves et les tentations.

Jésus-Christ est charité : « En le recevant, nos intentions sont plus pures dans tout ce que nous faisons, et notre amour s'enflamme de plus en plus. La pensée que nous possédons Jésus-Christ dans nos cœurs, le plaisir que nous éprouvons dans ce moment heureux semblent nous unir et nous lier tellement à Dieu, que notre cœur ne peut penser et désirer que Dieu seul. »

Jésus-Christ est le souverain bien : « En le recevant, la pensée de la possession parfaite de Dieu nous remplit tellement, que notre vie nous paraît longue ; nous portons envie, non à ceux qui vivent longtemps, mais à ceux qui partent de bonne heure pour

(1) *In Joan.*, hom. XLVI.

se réunir à Dieu à jamais. Tout ce qui nous annonce la destruction de notre corps nous réjouit. »

Du paradis terrestre jaillissait une source qui produisait des fleuves : de la Table eucharistique jaillit une source qui produit des fleuves spirituels. Auprès de cette source surgissent, non les saules stériles, mais des arbres qui montent jusqu'au ciel, produisant leurs fruits en leur temps, fruits qui ne se dessèchent jamais. Ces fruits sont abondants, variés, délicieux ; ils se mirent dans les eaux de la source et contemplant avec amour sa puissance intarissable (1) « Ce sont l'humilité, la douceur, la mortification, la modestie, la charité, la virginité... », la foi, l'espérance, la force, la crainte de Dieu, la piété. « L'âme qui communie dignement devient d'une fécondité inépuisable. »

4° *Jésus-Christ, par la Communion, affaiblit notre penchant au mal.*

« Le sang précieux de Jésus-Christ qui coule dans nos veines, et son corps adorable qui se mêle avec le nôtre, peuvent-ils moins faire que de détruire, ou du moins de grandement affaiblir l'attrait des plaisirs défendus que le péché d'Adam a mis en nous ? Cela est si vrai que, quand on vient de recevoir

(1) Saint J. Chrysost., *in Joan.*, hom. XLVI.

Jésus-Christ, on sent un nouveau goût pour les choses du ciel et un nouveau mépris pour les choses créées.

« Dites-moi comment voulez-vous que l'orgueil puisse trouver entrée dans un cœur qui vient de recevoir un Dieu humilié jusqu'à l'anéantissement ? Pourrait-il consentir à croire que, de soi-même, il est quelque chose ? Au contraire, pourrait-il trouver assez de quoi s'humilier et se mépriser ?

« Un cœur qui vient de recevoir un Dieu qui est pur, qui est la sainteté même, ne sent-il pas naître en lui une horreur invincible pour tout péché d'impureté, et ne serait-il pas plutôt prêt à se laisser couper en morceaux que de consentir, je ne dis pas à une mauvaise action, mais même à une mauvaise pensée ?

« Le sacrement adorable de l'Eucharistie est le vin qui produit la virginité... Comment n'être pas vierge en recevant le Roi de la pureté ? » Communiez souvent, et « vous conserverez ou vous acquerrez cette belle vertu qui rend semblable aux anges ».

« Un cœur qui vient de recevoir, dans la sainte communion, Celui à qui tout appartient et qui a passé sa vie dans la plus grande pauvreté, qui n'avait pas même où reposer sa tête sacrée, sinon sur une poignée de paille, qui est mort tout nu sur une croix : dites-moi, ce cœur pourrait-il bien s'attacher aux

biens du monde en voyant la manière dont Jésus-Christ s'est conduit ? »

« Un chrétien, qui est uni à Celui qui, pendant sa Passion, souffrit les ardeurs de la soif jusqu'à en être dévoré, ne recevra-t-il pas de ce contact une influence salutaire qui le guérira de l'intempérance ? »

« Un cœur qui vient de servir de trône à Jésus-Christ, pourrait-il bien offrir la place du Sauveur au péché ou plutôt au démon lui-même ? »

C'est pourquoi saint Bernard, parlant à ses religieux, disait : « Si nul d'entre vous n'éprouve plus de violents assauts de colère, d'envie, de luxure et des autres appétits déréglés, qu'il en rende grâces au corps et au sang de Jésus-Christ : c'est la vertu du sacrement qui opère en lui. »

5° « *La sainte communion est pour nous le gage de la vie éternelle, de sorte qu'elle nous assure le ciel ; ce sont des arrhes que le ciel nous envoie pour nous dire qu'il sera un jour notre demeure.*

« Oh ! si nous pouvions bien comprendre combien Jésus-Christ aime à venir dans notre cœur !... Une fois qu'il y est, il ne voudrait plus en sortir, il ne peut plus se séparer de nous pendant notre vie ni après notre mort.

« Voyez sainte Thérèse : elle faisait souvent

et dignement la sainte communion : par ce moyen, elle devint si agréable à Dieu, qu'un jour Jésus-Christ lui apparut et lui dit qu'elle lui plaisait tant, que, quand il n'y aurait point de ciel, il en créerait un pour elle seule. »

« Les personnes qui reçoivent la sainte communion au moment de la mort sont bien heureuses ! Au jugement particulier qui se fait tout de suite après la mort, Dieu le Père voit son Fils en elles ; il ne peut les condamner à l'enfer. Oh ! non...

— « Pourquoi craindre à propos du Royaume, quand nous en possédons le Souverain ?... (1). »

6^o *La Sainte Communion, source de joie.*

« O homme, que tu es heureux, mais que tu comprends peu ton bonheur ! Si tu le comprenais, tu ne pourrais pas vivre... Oh ! non ; bien sûr, tu ne pourrais pas vivre !... Tu mourrais d'amour !... Ce Dieu se donne à toi... tu peux l'emporter si tu veux... où tu veux ;... il ne fait plus qu'un avec toi !... Ah ! un cœur qui serait une fois saisi des chastes embrassements de son Sauveur, ne pourrait point trouver d'autre bonheur qu'en lui. »

« Lorsque vous avez le bonheur d'avoir reçu le bon Dieu, vous sentez pendant quel-

(1) Saint J. Chrysost. ad Rom., hom. xv.

que temps une jouissance, un baume dans votre cœur !... Les âmes pures sont toujours comme cela ; aussi, cette union fait leur bonheur et leur force. »

« O mes enfants, disait la bienheureuse Victoire..., si vous saviez combien ce pain céleste adoucit les misères de la vie ! Oh ! si une fois vous aviez goûté combien Jésus-Christ est bon et bienfaisant pour celui qui le reçoit dans la Sainte Communion !... Allez mes enfants, manger ce pain des forts, et vous reviendrez remplis de joie et de courage, vous ne désirerez plus que les souffrances, les tourments et les combats pour plaire à Jésus-Christ. »

« Lorsque Notre Seigneur vient habiter une âme pure, il est content, il la remplit de joie et de bonheur, il lui communique cet amour généreux qui la porte à tout faire et à tout souffrir pour lui plaire. »

7^o La Sainte Communion, principe de la résurrection glorieuse.

« Jésus-Christ ressuscitera nos corps d'autant plus glorieux que nous l'aurons plus souvent et plus dignement reçu. Non, il n'y a point d'actions qui embellissent plus nos corps pour le ciel que la Sainte Communion. »

« Quel bonheur pour les justes quand, à la fin du monde, l'âme embaumée des parfums du ciel viendra chercher son corps pour

jouir de Dieu pendant toute l'éternité ! Alors nos corps sortiront de la terre comme le linge qui a passé par la lessive ; les corps des justes brilleront au ciel comme de beaux diamants, comme des globes d'amour !

« Si un peu de levain, dit saint François de Sales, fait bien lever toute une grande masse de pâte ; si une blquette de feu suffit pour embraser une maison ; si un grain mis en terre, la rend fertile et en reproduit d'autres ; combien dois-je espérer que votre béni corps entrant dans le mien, la saison venue, il le relèvera de la corruption, l'enflammera de sa gloire et le reproduira immortel, impassible, agile, subtil, resplendissant et assorti de toutes les qualités glorieuses qui se peuvent espérer ! »

Et telles nous apparaissent, en raccourci, les grâces de la communion. Ne sont-elles pas un don royal ? Jésus-Christ, en prenant possession de nous, sanctifie, divinise notre âme, notre esprit et notre cœur, notre imagination, notre corps, tout notre être, il y jette à profusion les semences de la gloire. « Sainte Madeleine de Pazzi dit qu'il ne faudrait qu'une seule communion faite avec un amour tendre et un cœur bien pur, pour nous élever à la plus haute perfection. » Ce n'est pas douteux, mais à la condition que nous mettions en œuvre les grâces reçues, que nous

travaillions de concert avec Jésus, que nous consentions à aller aussi loin et aussi haut qu'il veut nous emporter. Défions-nous des communions infructueuses, qui nous laissent dans les bas-fonds au lieu de nous élever sur les sommets. Nos communions nous donnent des ailes de large envergure et font de nous des aigles, mais encore ces ailes ne peuvent se déployer, battre, se soutenir, nous entraîner à travers les espaces, que si nous ne craignons pas la fatigue qu'imposent ces continues ascensions. Communions, communions souvent, mais avec cette générosité d'âme, qui aspire à servir Jésus toujours plus fidèlement, et qui, pour le mieux servir, sent le besoin de renouveler chaque jour ses forces ; avec cette droiture d'intention qui se propose, non pas de faire comme les autres, non pas de capter l'estime ou la bienveillance, non pas de s'abandonner à une routine, mais de chercher uniquement Jésus, sa volonté, son bon plaisir ; avec cette humilité enfin qui, ayant le sentiment profond de son indigence et de ses faiblesses, se jette avec confiance entre les bras du tout puissant Guérisseur.

*Sermon pour le VI^e dimanche après
Pentecôte, sur la communion. —
Esprit, catéchisme sur la com-
munion.*



LA SAINTE VIERGE MARIE

SOMMAIRE.

- I. Grandeurs et privilèges de Marie.
- II. Crédit de Marie auprès de Dieu.
- III. Bonté de Marie pour nous.
- IV. Dévotion à Marie.

I. GRANDEURS ET PRIVILÈGES DE MARIE.

« Parler des grandeurs de Marie, c'est vouloir diminuer l'idée sublime que nous nous en faisons, car saint Ambroise nous dit que Marie est élevée à un si haut degré de gloire, d'honneur et de puissance, que les anges eux-mêmes ne peuvent le comprendre : cela est réservé à Dieu seul. »

« Marie est la fille du Père, la mère du Fils de Dieu, sauveur du monde, l'épouse du Saint-Esprit ; c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'elle. »

« Après la chute, elle fut promise à nos premiers parents comme la femme qui écraserait la tête du serpent infernal. Dans la suite, les prophètes n'ont cessé d'annoncer de siècle en siècle, pour consoler le genre humain asservi à la tyrannie du démon, qu'une vierge enfanterait un fils qui serait le Fils du Très-Haut et qui rachèterait le monde perdu par le péché d'Adam. »

En vue de la maternité divine et par les mérites anticipés du Rédempteur, Marie fut conçue sans péché et préservée de la concupiscence ; « elle eut », dès le premier instant de sa création, « la plénitude de la vie surnaturelle et se promena dans le grand océan de la grâce », comme le poisson se promène dans la mer dès sa naissance, et elle fut, plus que les anges et les saints ensemble, « l'objet des complaisances des trois Personnes divines ».

Par un prodige inouï, les lis de la virginité s'unirent en elle aux gloires de la maternité, et « celui dont Dieu est le Père, et qui en est l'éternelle splendeur, fut la couronne de sa chasteté ».

« Dieu la retira de ce monde où elle avait souffert pendant son long pèlerinage ; elle mourut. Mais ni les infirmités de l'âge, ni les

défaillances de la nature ne lui donnèrent la mort ; ce fut le seul amour de son divin Fils. O amour divin, voilà la plus belle de vos victoires et de toutes vos conquêtes ! Vraiment, s'il fallait que la mère d'un Dieu mourût, ce ne pouvait être que d'un transport d'amour. »

Mais il semblait à Jésus qu'il n'était pas monté au ciel tout entier, tant qu'il n'avait pas tiré à lui Celle à qui il avait emprunté son propre corps, et il y avait pour lui une question d'amour filial à ne pas laisser défigurer dans le tombeau le corps de sa sainte Mère. Il la revêtit donc d'immortalité par une résurrection immédiate et la fit conduire en triomphe dans la cité céleste.

Là, « il la fit asseoir sur le beau trône de son royaume, et les trois Personnes de la très sainte Trinité, lui mettant sur la tête une brillante couronne, la proclamèrent reine du ciel et de la terre, médiatrice de toutes les grâces ».

II. CRÉDIT DE MARIE AUPRÈS DE DIEU.

« Nous ne comprendrons jamais assez le pouvoir que Jésus-Christ, son divin Fils, a donné à Marie.

« Avant la venue de Marie, la colère de Dieu était suspendue sur nos têtes comme

une épée prête à nous frapper. Aussitôt que la Sainte Vierge parut sur la terre, sa colère s'apaisa.

« Son Fils était prêt à punir un pécheur : Marie s'élança, arrête le glaive, demande grâce pour le pauvre coupable : « Ma Mère, lui dit Notre Seigneur, je ne puis rien vous refuser. Si l'enfer pouvait se repentir, vous lui obtiendriez sa grâce. »

« Lorsqu'on veut offrir quelque chose à un grand personnage, on lui fait présenter cet objet par la personne qu'il préfère, afin que l'hommage lui soit plus agréable. Ainsi nos prières présentées par la Sainte Vierge ont un tout autre mérite, parce que la Sainte Vierge est la seule créature qui n'ait jamais offensé Dieu. Il n'y a que la Sainte Vierge qui ait accompli le premier commandement : *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.* Elle l'a accompli dans son entier... Tout ce que le Fils demande au Père lui est accordé. Tout ce que la Mère demande au Fils lui est pareillement accordé.

« Lorsque nos mains ont touché des aromates, elles embaument tout ce qu'elles touchent. Faisons passer nos prières par les mains de la Sainte Vierge, elle les embaumera.

« Tenez, mes enfants, une prière bien agréable à Dieu, c'est de prier la Sainte Vierge d'offrir au Père éternel son divin Fils

tout sanglant, tout déchiré, pour demander la conversion des pécheurs. C'est la meilleure prière que l'on puisse faire. Toutes les fois que j'ai obtenu une grâce, je l'ai demandée de cette manière, cela n'a jamais manqué. »

III. BONTÉ DE MARIE POUR NOUS.

« On la compare souvent à une mère ; mais elle est encore bien meilleure que la meilleure des mères, car la meilleure des mères punit quelquefois son enfant qui lui fait du chagrin, même elle le bat ; elle croit bien faire. Mais la Sainte Vierge ne fait pas comme ça ; elle est si bonne, qu'elle nous traite toujours avec amour et ne nous punit jamais.

« Le cœur de cette bonne mère n'est qu'amour et miséricorde, elle ne désire que nous voir heureux. Il suffit seulement de se tourner vers elle pour être exaucé... Le Fils a sa justice, la Mère n'a que son amour. Dieu nous a aimé jusqu'à mourir pour nous ; mais, dans le cœur de Notre-Seigneur, il y a la justice qui est un attribut de Dieu ; dans celui de la Très Sainte Vierge, il n'y a que la miséricorde.

« La Sainte Vierge se tient entre son Fils et nous. Plus nous sommes pécheurs et plus elle a de tendresse et de compassion pour

nous. L'enfant qui a coûté le plus de larmes à sa mère est le plus cher à son cœur. Une mère ne court-elle pas toujours au plus faible et au plus exposé ? Un médecin, dans un hôpital, n'a-t-il pas plus d'attention pour les plus malades ?

« Le cœur de Marie est si tendre pour nous, que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien.

« Voyez comme la Sainte Vierge est bonne ! Son grand serviteur, saint Bernard, lui disait souvent : *Je vous salue, Marie...* Un jour, cette bonne Mère lui répondit : *Je te salue, mon fils Bernard.*

« Je pense qu'à la fin du monde la Sainte Vierge sera bien tranquille ; mais tant que le monde dure, on la tire de tous côtés... La Sainte Vierge est comme une mère qui a beaucoup d'enfants. Elle est continuellement occupée à aller de l'un à l'autre. »

« Nous lisons dans l'Évangile qu'un homme ayant planté un arbre dans son jardin, quand le temps des fruits fut venu, il alla voir si cet arbre en avait, mais il n'en trouva point. Il y alla une seconde fois, et une troisième fois sans en trouver. Alors il dit au jardinier : voilà trois fois que je viens en vain chercher du fruit : pourquoi laissez-vous cet arbre occuper la place d'un autre qui en porterait ? Coupez-le et jetez-le au feu. Que fait

ce jardinier ? Il se jette aux pieds de son maître pour le prier d'attendre encore quelque temps, car il redoublera de soins, il travaillera la terre qui est autour, il fumera l'arbre, et n'oubliera rien pour lui faire porter du fruit. Mais, ajoute-t-il, si l'année prochaine, lorsque vous viendrez, il n'a point de fruits, on le coupera et on le jettera au feu.

« Image sensible de ce qui se passe entre Dieu, la Sainte Vierge et nous : le maître de ce jardin, c'est Dieu lui-même ; ce jardin, c'est toute son Église, et nous-mêmes sommes les arbres plantés dans ce jardin. Dieu veut que nous portions du fruit, c'est-à-dire que nous fassions de bonnes œuvres pour le salut. Comme le maître du jardin, il attend deux, trois, hélas !... peut-être vingt ou trente ans pour nous donner le temps de nous convertir et de faire pénitence. Quand il voit que nous ne faisons qu'augmenter nos péchés, au lieu de nous corriger et de faire pénitence, il commande qu'on coupe cet arbre et qu'on le jette au feu, c'est-à-dire, il permet au démon de nous prendre pour nous jeter en enfer. Mais que fait Marie ? Ce que fit le bon jardinier : elle se jette aux pieds de Dieu, le Père, et, pour apaiser sa colère, elle lui remet devant les yeux tout ce que son Fils a fait et souffert pendant sa vie mortelle pour l'amour de nous : « Mon Fils, lui dit-elle, grâce encore pour quelque temps à

ce pécheur ; encore quelques jours : peut-être qu'il se repentira. » O tendresse de mère, que tu es grande, mais que tu es payée d'injustice !...

« La charité de la Sainte Vierge nous a préférés à son Fils. Il fallait ou sacrifier son Fils pour sauver nos âmes, ou laisser perdre le genre humain pour garder son Fils ; mais elle a mieux aimé le livrer pour nous sauver.

« L'homme était créé pour le Ciel : le démon a brisé l'échelle qui y conduisait. Jésus-Christ, par sa passion, nous en a fourni une autre. Marie est au sommet de l'échelle, elle la tient des deux mains et nous dit : « Venez, venez ! » Oh ! la belle invitation ! Travaillons sans relâche, voyons le Ciel ouvert, il n'y a que l'échelle à monter, appelons Marie à notre aide, elle ne nous repoussera pas, elle nous invite. »

IV. DÉVOTION A MARIE.

1^o *Sa nécessité pour le salut.* « La dévotion à la Sainte Vierge est moelleuse, douce, nourrissante.

« Tous les saints ont eu une grande dévotion à la Sainte Vierge ; aucune grâce ne vient du ciel sans passer par ses mains.

« On n'entre pas dans une maison sans par-

ler au portier. Eh bien ! la Sainte Vierge est la portière du ciel, nous ne pouvons y entrer sans son secours.

« Un saint, Frère Léon, eut la vision de deux échelles : l'une rouge, l'autre blanche. Ceux qui montaient par la rouge retombaient presque tous ; ceux qui montaient par la blanche grimpaient rapidement. » Notre Seigneur lui dit : « L'échelle rouge, c'est moi ; l'échelle blanche, c'est ma Mère. » Il est impossible, en effet, de ne pas se sauver, si l'on a de la dévotion pour la Sainte Vierge, et il y en a bien peu qui se sauvent sans elle.

2^o Actes de dévotion envers Marie. — Aimons la Sainte Vierge.

« Remercions le bon Dieu de son Immaculée Conception, de ce qu'il l'a créée si grande et si belle, avec un cœur si embrasé d'amour pour lui...

« Réjouissons-nous de ses prérogatives, surtout de ce qu'elle est agréable à Dieu... »

Plaisons-nous à parler d'elle : « Quand on parle des objets de la terre, du commerce, de la politique... on se lasse ; mais quand on parle de la Sainte Vierge, c'est toujours nouveau.

« Faisons-nous un honneur et un devoir de posséder dans nos maisons quelques images, qui nous rappellent cette bonne Mère.

« Parents chrétiens, ne manquez jamais

d'inspirer à vos enfants une tendre dévotion à la Sainte Vierge : c'est le véritable moyen d'attirer sur eux les bénédictions du ciel. »

Imitons la Sainte Vierge.

« Marie aime à voir dans ses enfants les vertus qu'elle a pratiquées, surtout sa pureté, son humilité, sa charité.

« La pureté, cette belle vertu qui l'a rendue si chère au cœur de Dieu » et qui l'a préparée à la maternité divine.

« L'humilité qui la tenait abaissée au dessous de toute créature, quoi qu'elle sût très bien que Dieu l'avait élevée à la plus grande des dignités.

« La charité qui lui communiqua un zèle si ardent pour faire connaître aux Apôtres les secrets célestes. »

Ayons confiance en la Sainte Vierge.

« Combien n'éprouvons-nous pas de ces mauvaises pensées, de ces mauvais désirs, désirs que, bien souvent, nous ne voudrions pas avoir ; combien de pensées de haine, de vengeance, d'orgueil, de vanité ; combien de murmures dans les petites peines que Dieu nous envoie ; combien de dégoût pour le service de Dieu ! Combien de fois ne nous sentons-nous pas comme entraînés par les mauvais exemples de ceux qui nous environnent, par leur conduite toute impie et mondaine ! Les sens ne nous portent-ils pas au mal comme malgré nous ? Comment

échapper à tous les pièges que nous tendent le démon, le monde et nos penchants ? »

Par la confiance en Marie.

« Mes enfants, êtes-vous tentés, dit saint Bernard, appelez Marie à votre secours et le tentateur disparaîtra. Elle est cette vierge sans pareille qui a enfanté Celui qui a enchaîné le démon. Etes-vous dans la peine ? Regardez Marie, elle est la consolation des affligés. Etes-vous attaqué par le démon de l'impureté ? Jetez-vous aux pieds de Marie, elle a trop à cœur de vous conserver cette belle vertu si agréable à son Fils ; avec l'aide de Marie, nous n'avons qu'à vouloir vaincre pour être victorieux. Oh ! que nous sommes heureux d'avoir tant de moyens de faire notre salut, si nous savons en profiter ! Hélas ! que d'âmes brûleraient en enfer sans la protection de Marie !

Si nous avons le malheur d'être dans le péché,
« adressons-nous encore à Marie avec une grande confiance, et nous sommes sûrs que, quelque misérables que nous soyons, elle nous obtiendra la grâce de notre conversion.

« Peut-être avez-vous contracté une habitude criminelle, qui est devenue pour vous la source d'une infinité de péchés. Vous désirez renoncer à vos désordres, et vous faites de temps en temps quelques efforts pour en sortir, mais le poids de vos mauvaises habitudes vous entraîne toujours. Vous détestez

votre péché, et, malgré cela, vous y retombez à chaque instant. » Ah ! ne vous découragez pas, ne dites pas « que vous êtes damné », ne pensez pas que jamais vous ne vous corrigerez. Mais « allez vous jeter aux pieds de la Sainte Vierge pour lui demander votre conversion ; suppliez-la d'avoir pitié d'une âme qui a coûté tout le sang de Jésus-Christ, son divin Fils, et que le démon veut entraîner en enfer. Et vous sentirez naître en vous la confiance, vous irez vous confesser, et vos habitudes seront entièrement détruites ». Que de faits de ce genre enregistre tous les jours l'histoire des âmes !

« Peut-être encore avez-vous quelque péché qui vous donne de la honte pour vous accuser. » Réfugiez-vous dans le sein de Marie, elle vous obtiendra le courage de faire une bonne confession. On a vu des pécheurs bourrelés de remords, et qui n'osaient pas avouer leurs fautes ! A peine avaient-ils « conjuré la Sainte Vierge » d'avoir pitié d'eux que toutes leurs peines disparaissaient : leur cœur était tout changé, ils se levaient pleins de courage et de confiance, « allaient trouver leur confesseur, lui déclaraient tous leurs péchés avec larmes », et dans cet aveu recouvraient la paix.

« Peut-être, enfin, vous trouvez-vous trop coupable pour demander pardon au bon Dieu. Adressez-vous à la Sainte Vierge, et

vous êtes sûr de votre pardon. » Priez-la de vous obtenir grâce auprès de son divin Fils ; à la prière, joignez des œuvres de pénitence. Et bientôt vous pourrez publier la miséricorde que le bon Dieu vous a faite par l'entremise de sa sainte Mère.

Sermons sur la Nativité de la Sainte Vierge, l'Assomption et le Saint Rosaire, t. IV. — Un extrait du sermon du IV^e dimanche après Pentecôte sur l'espérance. — Esprit et Catéchismes.



VRAIE ET FAUSSE PIÉTÉ

SOMMAIRE.

- I. Nature de la vraie piété.
- II. Ses qualités : elle doit être efficace, humble, éclairée, persévérante.

I. NATURE DE LA VRAIE PIÉTÉ.

La piété est une forme de la charité.

La charité nous fait aimer Dieu parce qu'il est infiniment bon et bienfaisant.

La piété nous le fait aimer parce qu'il est père, plus père que tous les pères, père de tous les chrétiens et de tous les hommes que nous aimons comme des frères.

Grâce à notre divin Sauveur et à notre élévation à l'ordre surnaturel, nous sommes réellement les enfants de Dieu et nous ne formons qu'une seule et même famille avec

tous ceux qui participent à cette adoption divine. Rien donc de plus conforme à cet état que l'esprit d'un filial amour pour Dieu, que l'esprit de fraternité à l'égard de nos semblables.

Aussi voyez ce que fait la véritable piété dans les âmes. Une âme pieuse croit à la parole de Dieu comme à celle d'un père vénéré. Elle est animée envers lui d'une filiale confiance et d'une tendre charité. Non contente d'éviter le péché qu'elle abhorre comme une injure faite à son Père, elle est attentive à lui plaire et inclinée à suivre ses conseils et ses moindres désirs ; elle ne trouve nulle part plus de joie intime que dans ses rapports avec Dieu par la prière et la communion. Si elle a le malheur de l'offenser, elle n'en conçoit pas un orgueilleux dépit, mais elle se reproche d'avoir offensé un Père si bon, et redouble de délicatesse et de générosité afin de lui faire oublier sa faute et de l'expié.

L'âme pieuse n'est pas une âme isolée. Quelle que soit sa situation, elle vit en ce monde, au sein d'une société, d'une famille, d'une communauté. Comment s'y comporte-t-elle ? Toutes les personnes qui l'entourent sont à ses yeux et pour son cœur les enfants du Père céleste, toutes portent les traits de leur céleste origine, toutes sont ses sœurs. Elle les aime et pratique à leur égard, le mieux qu'elle peut, les œuvres corporelles

et spirituelles de miséricorde. Son amour pour elles vient de celui qu'elle a pour son Père, il en est le reflet, la conséquence nécessaire, le dédoublement ; il en a la force, la délicatesse, la persévérance. Il la rend patiente jusqu'à l'héroïsme, dévouée jusqu'à l'oubli de soi, souriante et calme jusqu'au milieu des injures et de la violation de ses droits, bienveillante dans ses pensées, dans ses jugements, dans ses interprétations.

La piété, on le voit, ne consiste pas uniquement dans ce qu'on est convenu d'appeler les exercices de piété ; ils font partie de cette vertu, ils en sont à la fois la manifestation et l'aliment, mais ils ne sont pas toute la vertu. De même la piété répugne à tout péché et ne saurait faire alliance avec aucun.

Il y a la piété vraie et la piété fausse.

Il y a la vertu sincère et les contrefaçons de la vertu.

II. QUALITÉS DE LA VRAIE PIÉTÉ OU DE LA VRAIE VERTU.

Elle doit : 1^o *Etre efficace, c'est-à-dire nous faire observer tous les préceptes.*

« Cette mère donne à ses enfants la permission d'aller dans les danses et les veillées, elle les voit sans chagrin ne point faire de Pâques ; mais étant assidue elle-même à

faire ses prières, à fréquenter les sacrements, à faire des lectures de piété et des bonnes œuvres, elle se rassure et se croit sur le chemin du ciel... Allez, ma mère, vous faites fausse route, et vous vous damnez. Eh ! quoi, vous visitez le Saint-Sacrement pendant que votre fille se perd et crucifie Jésus-Christ dans une danse ou au cabaret. Sortez, mère aveugle et réprouvée, laissez votre prière. Vous ne savez ni ce que vous dites ni ce que vous faites. Allez d'abord chercher votre fille, vous reviendrez ensuite demander à Dieu votre conversion.

« Ce père de famille maintient le bon ordre dans sa maison, il ne veut pas que l'on jure ni que l'on prononce des paroles indécentes : c'est très bien ; mais il ne se fait pas scrupule de permettre à ses jeunes gens de se livrer aux jeux et aux plaisirs ; mais il autorise ses ouvriers à travailler le dimanche, simplement pour ne pas les contrarier. Cependant vous le voyez à l'église, même bien prosterné, adorer le bon Dieu et s'efforcer de renvoyer les moindres distractions. Dites-moi, de quel œil pensez-vous que le bon Dieu puisse le regarder ? Allez, mon ami, vous faites les fonctions de Pilate, qui reconnaît Jésus-Christ et qui le condamne. Allez vous instruire de vos devoirs et ensuite vous viendrez présenter vos prières à Dieu.

« Ce voisin charitable fait des aumônes

et est touché de la misère de son prochain ; mais il laisse vivre ses enfants dans la plus grande ignorance », il ne les envoie ni au catéchisme ni aux instructions, « peut-être ne savent-ils pas même ce qu'il faut pour être sauvé ». Allez, mon ami : en croyant aimer vos enfants, vous tuez leur âme ; « vos aumônes et votre sensibilité » vous empêchent de voir que vous courez « à grands pas en enfer », vous et votre famille.

« Cette jeune fille paraît de temps en temps à la sainte table ; mais aussi dans les assemblées où les bons chrétiens ne se trouvent jamais. Allez, pauvre hypocrite, allez, fantôme de chrétienne, un jour viendra où vous verrez que vous n'avez travaillé qu'à vous perdre. »

Il y en a « qui sont de toutes les pratiques de piété », de toutes les confréries, « qui se font un grand scrupule de laisser quelques prières qu'ils ont coutume de dire » ; ils se croiraient perdus de ne pas communier en certains jours où ils ont l'habitude de le faire ; mais un rien les impatiente, les fait murmurer ; une parole offensante leur met, à l'égard du prochain, de la froideur dans le cœur, « ils ont peine à le voir de bonne grâce, ils voudraient n'avoir rien à faire avec lui et évitent sa compagnie ».

De la piété, de la vertu sincère, tout cela ? Non, mais de la piété frelatée, de la vertu

boiteuse, « de la dévotion mal entendue ». Elle ne saurait plaire à Dieu ni conduire au salut.

« On ne se sauve pas en remplissant une ou deux de ses obligations, mais en les observant toutes ».

On ne se sauve pas en s'adonnant à des pratiques de simple conseil au détriment des devoirs d'état.

On ne se sauve pas en choisissant dans la religion quelque vertu de son goût et en laissant les autres.

La vraie piété ou vertu doit : 2^o *Etre humble.*

« Cette personne, en temps de paix, sert Dieu avec ferveur, elle en parle comme ferait un ange revêtu d'un corps humain ; mais si son pasteur a dû la reprendre dans l'intérêt de son âme, de suite elle le critique, elle aime à en entendre dire du mal, elle tourne en mal tout le bien que l'on dit de lui, et s'il s'avise de lui refuser l'absolution ou la sainte communion, elle se révolte contre lui et il devient à ses yeux pire qu'un démon. »

« Cette autre ayant quelque apparence de vertu, vous vous recommandez à ses prières : si elle est exaucée, elle les redouble et pense que peut-être elle peut bien faire des miracles ; mais si elle n'a rien obtenu, elle se décourage et perd le goût de la prière. »

Celle-ci « parle piété avec empressement. Si vous l'applaudissez », elle sera touchée jusqu'aux « larmes ; mais si vous lui dites un mot qui la pique un peu, vous la verrez se monter la tête et elle vous conservera dans son cœur une haine infinie ».

Celle-là « fait beaucoup de prières, fréquente même souvent les sacrements et semble être une bonne chrétienne. Mais elle conserve toujours les mêmes habitudes » de péchés et si « vous lui faites apercevoir » ses torts ou « ses défauts, elle » ne veut pas en convenir et se met en colère.

Que manque-t-il à ces personnes ? l'humilité. « Elles ne se connaissent pas » et ne cherchent même pas à se connaître.

Leur piété, leur vertu, n'a point de profondeur et est plus apparente que réelle.

Elle est mensongère et expose à l'illusion et aux pièges de l'esprit de ténèbres ceux là même qui la professent.

On la soupçonne parfois de toucher à l'hypocrisie.

Elle est haïssable comme un alliage impur.
Elle est une caricature.

La vraie piété ou vertu doit : 3^o *Être éclairée.*

Pour éviter ces erreurs de conduite et cet « aveuglement », il faut s'instruire. La piété, en effet, est une fleur de la foi ; elle doit vivre

et ne peut vivre que dans la lumière. Une piété qui n'est pas éclairée dégénère en routine, en sentimentalité, en caprices. La vraie piété suppose une instruction chrétienne plus ou moins étendue et approfondie, selon les moyens de la personne qui la pratique. « Croissez donc dans la grâce et la connaissance de Notre Seigneur et sauveur Jésus-Christ », dit saint Pierre (1). « On n'aime pas ce qu'on ignore », ajoute saint Augustin.

Sans doute le Saint-Esprit parle aux humbles et leur donne souvent plus de vraie science que n'en ont les théologiens. Mais la loi commune est que l'on doit étudier la religion pour la connaître, la connaître pour l'aimer, l'aimer encore pour la connaître davantage. « Lisez les Saintes Écritures, disait le saint Évêque d'Hippone, en vous souvenant toujours qu'elles sont la parole de Dieu et qu'il veut, non seulement que nous connaissions sa loi, mais encore que nous l'accomplissions. »

« Je vous permets de communier souvent, dit un jour le saint Curé d'Ars à une personne du peuple, mais à la condition que votre curé complétera votre instruction religieuse. »

(1) II Petr., III, 18.

Et il existe des sociétés de personnes pieuses dans le monde qui ont l'obligation de relire tous les ans le catéchisme diocésain, ou un catéchisme raisonné, et qui doivent, chaque année, subir un examen sur quelques parties de la doctrine chrétienne.

« Fides ex auditu (1). » La foi vient de la prédication entendue... ou lue, et... la piété aussi.

Certes, il n'en faudrait pas conclure que les plus savants sont les plus pieux ; mais on ne peut pratiquer la vraie piété sans une connaissance exacte de Dieu, de Jésus-Christ, de ses mystères et de sa loi.

Il est vrai encore que la science ne rend pas impeccable, mais elle éclaire la marche et préserve des faux pas les âmes de bonne volonté ; « si elles s'égarèrent, avec elles il y a toujours de la ressource ».

La vraie vertu est : 4^o *Persévérante*.

Elle ne se dément jamais ; elle n'est pas comme ces fleurs du printemps qu'un seul coup de vent chaud brûle, mais comme un rocher battu par les flots de la mer et que rien ne peut entamer. Elle n'est pas une vertu « de penchant, de caprice et de routine », mais une vertu « solide et constante »

(1) Ad Rom., xv, 17.

parce qu'elle est éclairée et repose sur des convictions profondes.

Voyez une personne pieuse et fondée en vertu : elle continue, quoi qu'il arrive, de remplir ses devoirs d'état, « de se mortifier, de renoncer à sa volonté, de souffrir les mépris, les calomnies, les défauts de ceux qui l'environnent, de veiller sur les mouvements de son cœur, de combattre les tentations du démon. Que l'on se moque d'elle, qu'on la traite d'hypocrite ou de fausse dévote ; rien de cela ne lui ôte la paix de l'âme, sa sérénité n'en est pas troublée ni sa bienveillance à l'égard du prochain altérée, elle ne supprime pas un de ses exercices, elle fait ses prières, ses confessions, ses communions, va à la sainte messe, tout comme à son ordinaire.

Un pieux jeune homme, modèle de vertu, assistait presque tous les jours à la messe et communiait souvent ; il était estimé de tous ceux qui le connaissaient, sauf d'un autre jeune homme qui nourrissait contre lui une violente jalousie. Ce dernier résolut de le perdre dans l'opinion. Un jour qu'ils étaient tous deux dans une société, il déroba la tabatière d'or de son voisin et la fit passer furtivement dans la poche du jeune homme qu'il jalousait... Qu'est devenue ma tabatière ? s'écrie tout à coup celui-ci qui s'aperçut de sa disparition au moment où il voulait la faire admirer... On cherche vainement...

On soupçonne quelqu'un dans l'assemblée... La colère s'échauffe... Une voix retentit : Personne ne sortira de la salle qu'il n'ait vidé ses poches, et l'on verra bien !... Stupéfaction... ! Le détenteur était le jeune homme dont on se méfiait le moins à cause de sa haute piété et de sa probité. Aussitôt la méchanceté se déchaîne contre lui ; « tout le monde se met à crier au voleur, à *tomber sur sa religion*, à le traiter d'hypocrite et de faux dévot ». Le jeune homme, vu les circonstances, « ne pouvait pas se défendre. Il ne dit rien, il souffrit tout cela comme venant de la main de Dieu... Il continua ses exercices de piété comme si tout le monde lui avait porté le plus grand respect » alors qu'en réalité, « lorsqu'il passait dans la rue et qu'il venait de l'église, tous le raillaient ». Ce ne fut que plusieurs années après, que le calomniateur, « étant devenu malade, confessa devant tous ceux qui étaient présents », comment, par jalousie, il avait voulu faire passer pour un criminel ce jeune homme qui était un saint.

« Eh bien ! qu'en dites-vous ? N'est-ce pas là une véritable piété qui avait pris racine jusqu'au fond de l'âme ? La vôtre lui ressemble-t-elle ? Hélas ! combien, pendant un certain temps, semblent aimer le bon Dieu de tout leur cœur et ensuite l'abandonnent ! Qu'y a-t-il donc de dur et de péni-

ble dans le service de Dieu ? » N'est-il pas toujours vrai que son joug est suave et son fardeau léger ? Dieu est-il moins aimable aujourd'hui qu'hier, pour que votre générosité se ralentisse ?

Ne dites pas que vous n'avez plus le temps, que vos conditions de vie sont changées. On a toujours le temps d'aimer le bon Dieu, et on peut l'aimer dans toutes les situations : dans le tracas des affaires comme au repos, dans la maladie comme en santé, dans l'épreuve comme dans la prospérité. Or la piété, répétons-le, n'est pas autre chose qu'un amour de Dieu filial, actif et délicat. Si le Seigneur vous a fait la grâce inestimable d'entrer dans cette voie de l'amour parfait, ne la quittez pas pour en prendre une autre plus large et plus commode, car vous encourriez sa juste indignation.

« Je sais, disait-il autrefois à l'évêque d'Ephèse, je sais toutes les bonnes œuvres que vous avez faites, toutes les peines que vous avez essuyées, la patience que vous avez eue ; oui, je sais que vous ne pouvez souffrir les méchants et que vous avez enduré toutes ces choses pour la gloire de mon nom ; cependant, j'ai un reproche à vous faire : c'est qu'au lieu de persévérer dans vos bonnes œuvres, vous vous êtes relâché, vous avez quitté votre première ferveur, vous n'êtes plus ce que vous étiez autrefois. Sou-

venez-vous d'où vous êtes déchu et faites pénitence, sinon je vais vous rejeter et vous punir (1). »

*Sermon pour le VII^e dimanche
après Pentecôte. — Sur la fausse
et la vraie vertu.*

(1) Apol., II.



LES AFFLICTIONS

SOMMAIRE.

- I. La croix est partout.
- II. Raisons des afflictions et des croix.
- III. Patience dans les épreuves.
- IV. Pour pratiquer la patience.

« Quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas ne peut être mon disciple (1). »
« Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront (2). » Mais loin de vous décourager, « tressaillez de joie, car voici que votre récompense est grande dans le Ciel (3). »
« Celui qui sauvera sa vie, la perdra ; or, celui qui perdra sa vie à cause de moi, la sauvera (4). »

(1) Luc., XIV, 27.

(2) Joan., XV, 20.

(3) Luc., VI, 23.

(4) Matth., X, 39.

I. « LA CROIX » EST PARTOUT.

« En effet, si nous allons de maisons en maisons, nous l'y trouverons partout plantée : ici, c'est une perte de biens, une injustice qui a réduit une pauvre famille à la misère ; là, c'est une maladie qui tient ce pauvre homme sur son lit de douleur, pour qu'il passe ses jours dans les souffrances ; ailleurs, c'est une pauvre femme qui trempe son pain dans ses larmes par le chagrin qu'elle éprouve de la part d'un mari brutal et sans religion. Dans un autre endroit, ce sont de pauvres vieillards rejetés et méprisés de leurs enfants, réduits à mourir de chagrin et de misère » ; c'est une personne qui porte « sur son front » l'empreinte de « la tristesse : si je lui en demande la raison, elle me répondra qu'elle est accusée de choses auxquelles elle n'a jamais pensé. Plus loin, j'entends une maison retentir des cris causés par la perte d'un père, d'une mère ou d'un enfant. Voilà en général ce qui rend la vie de l'homme si triste et si misérable. »

II. RAISONS DES AFFLICTIONS ET DES CROIX.

1^o Dieu permet certaines épreuves et nous en envoie lui-même d'autres pour nous faire expier nos péchés.

« L'on entend dire à plusieurs, quand ils ont des peines : Mais qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour avoir tant de misères ? — Quel mal vous avez fait, mon ami, pour que le bon Dieu vous afflige de la sorte ?... Prenez tous les commandements de Dieu les uns après les autres, et voyez s'il en est un seul contre lequel vous n'avez pas péché. Quel mal vous avez fait ?... Parcourez toutes les années de votre jeunesse, repassez dans votre mémoire tous les jours de votre misérable vie ; après cela, demandez quel mal vous avez fait pour que le bon Dieu vous afflige de la sorte. Vous comptez donc pour rien toutes les habitudes honteuses dans lesquelles vous avez peut-être croupi longtemps ? Vous comptez pour rien cet orgueil qui vous fait croire que l'on doit se mettre à vos pieds pour quelques « avantages » que vous avez de plus que les autres ?... Vous comptez donc pour rien cette ambition qui fait que vous n'êtes jamais content, ces vivacités, ces ressentiments, ces intempérances, ces jalousies ? Vous comptez donc pour rien cette négligence pour les sacrements et tout ce qui regarde le salut de votre pauvre âme ? Eh bien ! mon ami, si vous êtes coupable, n'est-il pas juste que le bon Dieu vous châtie ? Dites-moi, quelle pénitence avez-vous faite pour expier tant de péchés ? Où sont vos jeûnes, vos mortifications et vos

bonnes œuvres ? Si après tant de péchés, vous n'avez pas versé une larme ; si après tant d'avarice, vous vous êtes seulement contenté de faire quelque légère aumône ; si après tant d'orgueil vous ne voulez pas essuyer les moindres humiliations ; si après avoir fait servir tant de fois votre corps au péché, vous ne voulez pas entendre parler de pénitence, il faut que le Ciel se fasse justice puisque vous ne voulez pas la lui faire vous-même.

« Hélas ! que nous sommes aveugles ! Nous voudrions faire le mal sans être punis, ou plutôt nous voudrions que Dieu ne fût pas juste. Eh bien ! Seigneur, laissez vivre ce pécheur tranquille, n'appesantissez pas votre bras sur lui, laissez-le s'engraisser comme une victime destinée aux vengeances éternelles, et, dans ce feu, vous aurez le temps de le faire satisfaire à votre justice ; épargnez-le en ce monde, puisqu'il le veut ; dans les flammes vous saurez bien lui faire faire une pénitence sans fin et inutile. O mon Dieu, que ce malheur ne nous arrive jamais ! « Oh ! plutôt, s'écrie saint Augustin, multipliez mes afflictions et mes souffrances autant qu'il vous plaira, pourvu que vous me fassiez miséricorde dans l'autre vie. »

2^o « *Les croix et les misères de la vie sont un préservatif du péché* » et de ses suites.

« Pourquoi est-ce que Dieu a permis que l'on vous fit tort, qu'un autre vous trompât ? En voici la raison : c'est que Dieu qui voit l'avenir, a prévu que votre cœur s'attacherait trop aux choses de la terre et que vous perdriez le ciel de vue. De même, s'il a permis qu'on noircît votre réputation, que l'on vous décriât : c'est que vous êtes trop orgueilleux, trop susceptible sur le point d'honneur ; il était bon que vous fussiez humilié, sans quoi vous vous seriez damné.

« Sainte Lidwine, dont la beauté était extraordinaire, demanda à Dieu si sa beauté pouvait être un sujet de chute et de perte pour son âme, de lui faire la grâce de la détruire. A l'instant même, elle devint toute couverte de lèpre, ce qui la rendit un objet d'horreur aux yeux du monde, et cela pendant trente-huit ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Et pendant ce temps, elle ne laissa pas échapper une parole de plainte. »

« Combien sont en enfer, qui seraient maintenant dans le ciel, si Dieu leur avait fait la grâce d'être longtemps malades ! »

Les misères de la vie sont le filet par lequel Dieu pêche les hommes et les attire à lui comme malgré eux.

3° Les afflictions de la vie sont destinées à nous amener au droit chemin et à nous guérir.

« Je ne peux comprendre, dites-vous, que ce soit Dieu qui nous afflige, lui qui est la bonté même et qui nous aime infiniment... »

« Demandez-moi plutôt s'il est possible qu'un bon père punisse son enfant, qu'un médecin donne un remède amer à ses malades. Pensez-vous qu'il serait plus à propos de laisser vivre ce jeune homme dans le libertinage, que de le châtier pour le ramener dans le chemin du salut et le conduire au ciel ? Croyez-vous qu'un médecin ferait mieux de laisser périr son malade, que de lui prescrire des remèdes qui ne sont pas selon son goût ? Oh ! que nous sommes aveugles si nous raisonnons de la sorte ! »

Les afflictions sont un traitement divin, approprié à notre état ; elles sont comme le sel qui brûle les plaies. Dieu les sème tout le long de notre vie afin de nous guérir de la gangrène du péché et des morsures de la concupiscence.

4^o Dieu envoie aux bons « des chagrins et des maladies ; il permet qu'on se moque d'eux, qu'on les méprise », qu'ils soient l'objet de la haine et de la jalousie, de « railleries et de persécutions » incessantes :

Pour les éprouver, leur fournir l'occasion d'exercer la vertu et de s'y affermir, d'acquérir un amour plus parfait et plus fort ;

Pour hâter leur bonheur : plus ils auront

souffert, plus tôt ils seront délivrés du purgatoire et admis dans la gloire céleste ;

Pour leur faire gagner le ciel : il y a dans la maison du Père beaucoup de demeures ; les plus belles seront naturellement décernées à ceux qui auront amassé le plus de mérites.

La tribulation, entre les mains de Dieu, est le ciseau de l'artiste qui taille le marbre et le polit jusqu'à ce qu'il en sorte une image vivante du roi ; le rabot qui unit la surface du bois pour en faire le trône du prince ; le crible qui sépare le froment de la paille ; le feu qui purifie l'or.

Elle est donc de la part de Dieu un acte d'amour envers les justes, comme elle est pour ceux-ci l'occasion de témoigner à Dieu leur amour. Cela explique les souffrances des saints et l'avidité qu'ils ont toujours montrée pour la croix, « la douceur et la bonté, la charité et la patience, qu'ils ont constamment opposées aux outrages » et aux calomnies.

« Mon enfant, dit un jour Notre Seigneur à sainte Thérèse, ne vous étonnez pas de voir mes fidèles serviteurs passer leur vie dans les croix et le mépris : plus mon Père aime quelqu'un, plus il lui envoie de quoi souffrir. » Saint Jean de la Croix, après avoir essuyé la cruauté de ses disciples qui le frappèrent et le mirent en prison, répondit à ceux qui

avaient été témoins de ces horreurs : « Vous pleurez de ce que je souffre... je n'ai jamais passé un moment si heureux. » Jésus-Christ lui étant apparu, lui dit : « Jean, que veux-tu que je te donne pour te récompenser de ce que tu souffres pour l'amour de moi ? — Ah ! Seigneur, s'écria-t-il, faites que je souffre de plus en plus ! » .

III. PATIENCE DANS LES ÉPREUVES.

La patience a trois degrés : souffrir avec résignation, souffrir avec générosité, souffrir avec joie.

Elle est d'obligation, au moins à son degré inférieur, car l'impatience est une révolte contre le plan de la Providence et la volonté divine. « Par votre patience, vous sauverez vos âmes », a dit le Maître. « La patience vous est nécessaire afin que, après avoir fait la volonté de Dieu, vous obteniez ce qui vous est promis (1). »

IV. POUR PRATIQUER LA PATIENCE :

1^o *Regardez toujours moins heureux que vous.*

« Un pauvre, dans les misères de son indi-

(1) Hebr., x, 36.

gence, au lieu de penser » à ceux qui sont privés même de leur liberté ou qui manquent du nécessaire, « portera ses vues sur la maison d'un grand du monde, qui regorge de biens et de plaisirs ; un malade, bien loin de penser aux tourments » éternels « qu'endurent » sans mérite « les malheureux réprouvés, jettera les yeux sur ceux que la maladie n'a jamais touchés. » Et ainsi des autres, de cette manière d'envisager les épreuves, que peut-il résulter, sinon « des plaintes et des murmures » ?

2° Dans les afflictions, pensez à la miséricorde de Dieu qui vous offre d'échanger les peines de l'autre vie contre celles de la vie présente.

« En ce monde, quelque grandes que soient nos peines, ce n'est que le petit doigt de Dieu qui nous touche, au lieu que dans l'autre vie, si par malheur on se damne, les tourments sont engendrés par » une inexorable « justice ».

« En ce monde, nos peines sont adoucies par les consolations et les secours que nous recevons de notre sainte religion ; mais dans l'autre, point de consolation ni d'adoucissement ; tout au contraire y est un sujet de désespoir. »

« En ce monde, les peines » sont passagères ; dans l'autre, elles durent toujours.

« En ce monde », nos peines peuvent nous mériter un bonheur éternel ; dans l'autre vie elles seront improductives.

« Oh ! heureux le chrétien qui passe sa vie dans les larmes et les souffrances, puisqu'il pourra éviter tant de maux et se procurer tant de plaisirs ! »

3^o Dans vos épreuves, voyez, non pas les créatures qui en sont peut-être la cause immédiate, mais la main de Dieu qui dirige toutes choses.

« Le saint homme Job, après avoir perdu des biens immenses et une famille nombreuse, ne s'en prit ni au feu du ciel qui avait brûlé une partie de son troupeau, ni aux voleurs qui avaient emporté le reste, ni au vent impétueux qui, en renversant sa maison avait écrasé ses pauvres enfants ; mais il se jette à terre, il adore et s'écrie avec une admirable soumission : « Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté ; il m'est arrivé ce qui a plu au Seigneur ; que le nom du Seigneur soit béni (1) ! »

« Couché sur un fumier, tout couvert d'ulcères, méprisé des uns, abandonné des autres, il est encore persécuté par sa femme, qui, au lieu de le consoler, se moque de lui en lui disant : « Vous demeurez encore dans

(1) Job, 1, 20-21.

votre simplicité ? Maudissez Dieu et mourez ! » Que fait alors le saint homme ? Il se contente de répondre : « Vous parlez comme une femme insensée. Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux (1) ? »

Haute et profonde philosophie !

Job ne discute pas ici la conduite de Dieu à son égard.

Dieu n'a pas à apprendre de lui la manière de le gouverner.

Il le sait, Dieu est aussi bon pour lui, aussi libéral, aussi aimant, aussi père, maintenant qu'il le frappe, que quand il le comblait de caresses.

Ses maux lui viennent de Dieu : cela suffit pour qu'il les accepte.

Tout ce que Dieu fait étant marqué au coin de la souveraine équité et de la bonté infinie, il n'a qu'à se prosterner devant son décret dans une muette adoration d'amour.

Son seul réconfort dans l'épreuve sera d'accomplir la toujours très aimable et très juste volonté divine.

Dieu lui retire, il est vrai, des biens dont il a eu la jouissance de longues années. Mais Job sait que le Seigneur les lui avait gratuitement prêtés et qu'il en demeurerait le maître absolu. Loin de se plaindre d'en être dé-

(1) Job, II, 9-10.

pouillé, il bénit Dieu de les lui avoir laissés si longtemps malgré son indignité.

Cette connaissance affective de Dieu produit dans le cœur de Job, on le voit, un sublime détachement, une patience héroïque, un total et filial abandon ; l'adversité lui est une consolation délicieuse (1), et il se répand en actions de grâces. « Un seul merci dans l'épreuve, a dit saint Jean d'Avila, vaut mieux que six mille *Deo gratias* dans la prospérité. » Or la jubilation de la reconnaissance est l'état d'âme de Job, même sur son fumier, même auprès de sa femme, qui devenue, selon l'expression de saint Augustin, « l'auxiliaire du démon », le tourmente en l'incitant au désespoir et au blasphème.

4° *Dans vos épreuves, pensez à la récompense qu'elles vous préparent.*

D'où viennent vos « larmes », votre « désespoir », vos récriminations, vos critiques amères ?... — Oh ! dites-vous, je suis malade, la mort est venue visiter mon foyer, « des personnes cherchent à me nuire », mon « mari fait de folles dépenses » et se livre à la « débauche ». Comment n'être pas exaspéré ? Comment rester calme au milieu de tant de maux ?

— Et moi, je répons : Vous vous trom-

(1) Hebr., XII, 5.

pez ; vous seriez heureux malgré vos malheurs si vous les supportiez avec patience. « Regardez donc en haut. » Voyez donc la place que Dieu « vous destine dans son royaume, la gloire immortelle » dont il s'apprête à vous « couronner, les biens que vos peines peuvent vous procurer », si vous les endurez par amour, avec le secours de la grâce. Demandez une foi vive, et vous désirerez la souffrance ; car de même que la moisson est en germe, dans la semence, « un poids immense de gloire » se cache pour vous dans une légère tribulation ; l'affliction est « momentanée, la gloire qu'elle vous mérite est « éternelle » (1) ; vous ne boirez ici-bas au calice des souffrances que goutte à goutte, et vous serez enivré là-haut d'un torrent de joie, inondé d'un fleuve de gloire et de paix.

*Sermons pour le III^e dimanche
après Pâques, t. II.*

(1) II Cor., IV, 17.



L'HUMILITÉ

SOMMAIRE.

- I. Nécessité de l'humilité.
- II. Elle est le fondement de toutes les autres vertus.
- III. Elle nous rend agréables à Dieu.
- IV. Deux sortes d'humilité : l'extérieure et l'intérieure.
- V. Moyens de l'acquérir.

« L'humilité, d'après saint Bernard, ce grand saint qui l'a pratiquée d'une manière si extraordinaire, est une vertu par laquelle nous nous connaissons nous-mêmes, ce qui nous porte à n'avoir pour nous que du mépris. »

I. NÉCESSITÉ DE L'HUMILITÉ.

1^o « Jésus-Christ nous dit *que nous ne pouvons pas plus nous sauver sans l'Humilité que sans le Baptême.* »

Comment cela ?

« Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, dit Notre-Seigneur, il n'entrera pas dans le royaume des cieux. »

Et d'autre part : « Si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

La conclusion est la même dans les deux cas.

Le Baptême et l'Humilité ouvrent donc l'un et l'autre la porte du ciel :

Le Baptême, en effaçant le péché originel et en nous rendant enfants du Royaume ; l'humilité, en nous donnant la simplicité des enfants et en nous y faisant progresser.

L'humilité est la figure, l'esprit, le caractère de cette enfance dans laquelle nous introduit le Baptême ; elle en crée les mœurs et les réalise.

2^o L'humilité nous est aussi nécessaire que le Sacrement de Pénitence après le péché mortel.

Que dis-je ? C'est l'humilité qui nous conduit à l'aveu et à la contrition de nos péchés et nous prépare à en recevoir le pardon ; nous ne pouvons, sans nous humilier, ni confesser comme il faut nos fautes ni en avoir une contrition qui désarme la justice de Dieu. L'humilité s'identifie avec le Sacre-

ment de Pénitence et en est une partie constitutive.

3^o « Si vous me demandez *quelle est la première vertu du chrétien*, dit saint Augustin, je vous répondrai que c'est l'humilité ; si vous me demandez *quelle est la deuxième*, je vous dirai que c'est l'humilité ; si vous me demandez *quelle est la troisième*, je vous dirai encore que c'est l'humilité ; et autant de fois que vous me ferez cette demande, je vous ferai la même réponse. »

4^o *L'humilité obtient le pardon des péchés.*

L'orgueil dénature la prière, vicie nos bonnes œuvres, tarit la reconnaissance. Il nous rend indigne de la grâce de la justification.

Écoutez Notre-Seigneur : « Deux hommes, nous dit-il (1), montèrent au temple pour y faire leur prière ; l'un était Pharisien, l'autre Publicain. Le Pharisien debout priait ainsi en lui-même : O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères, ou même comme ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je paie la dîme de tous mes revenus. » Voilà la prière du Pharisien, nous dit saint Augustin. Ne

(1) Luc., XVIII, 10-14.

voyez-vous pas qu'elle n'est qu'une affectation pleine de vanité et d'orgueil ? Il est venu pour prier Dieu, et il ne lui demande rien ; il se loue impudemment et insulte au Publicain. Il est vrai qu'il rend grâces à Dieu, chose digne de louange ; mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'il ne lui présente aucune supplique : il est un homme satisfait de lui-même et qui n'a besoin de rien. Il rend grâces à Dieu de ce qu'il est seul à posséder la justice et la chasteté. Et ces vertus ne sont pas en lui un don divin, mais le fruit de ses aumônes et de ses jeûnes. Quelle prétention ! Il est, comme on dit, le fils de ses œuvres, même dans l'ordre surnaturel. Et les autres hommes, que sont-ils ? Tous des voleurs et des impudiques ! Il les méprise !

« Le Publicain, continue Notre-Seigneur, se tenant à distance, ne voulait pas même lever les yeux au ciel ; mais il frappait sa poitrine en disant : O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » Quel contraste avec la prière et l'attitude de tout à l'heure ! Dans sa prière, le Publicain ne relève pas l'outrage que lui a infligé le Pharisien, mieux que cela, il l'accepte, il confesse ses péchés et s'en repent, il en demande pardon. Aussi, « je vous le dis, déclare Jésus-Christ, celui-ci descendit justifié dans sa maison, et non pas l'autre ». « Les péchés du Publicain lui sont pardonnés ; et le Pharisien rentre dans sa

maison plus criminel qu'il n'en était sorti. Voulez-vous en savoir la raison ? La voici : c'est que l'humilité du Publicain, quoique pécheur, fut plus agréable à Dieu que toutes les prétendues bonnes œuvres du Pharisien avec son orgueil.

« Et Jésus-Christ conclut : « Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé. » Voilà la règle ; ne nous y trompons pas, la loi est générale ; c'est notre divin Maître qui vient la publier. « Quand vous auriez élevé la tête jusqu'au ciel, dit le Seigneur, je vous en arracherais (1). » Oui, l'unique chemin qui conduit à l'élévation en l'autre vie, c'est l'humilité. Sans l'humilité, cette belle et précieuse vertu, vous n'entrerez pas plus dans le ciel, encore une fois, que sans le Baptême. Voulons-nous donc espérer d'aller chanter les louanges de Dieu pendant l'éternité ? Ayons de bas sentiments de nous-mêmes.

II. L'HUMILITÉ EST LE FONDEMENT DE TOUTES LES AUTRES VERTUS.

Toutes, en effet, pour exister ou atteindre leur perfection, exigent que nous ayons un sentiment profond de notre néant, de notre condition de pécheur et de notre indigence,

(1) Jerem., XL, IX, 161.

de notre impuissance à faire le bien sans la grâce et de la libéralité divine de qui nous tenons tout. Si ces sentiments nous font défaut, à plus forte raison si c'est l'estime de nous-mêmes qui les remplace, nos vertus n'auront pas de consistance, elles ne seront qu'une poussière que dissipera le vent de l'épreuve, et l'édifice de notre sanctification s'affaissera sur lui-même, si tant est qu'il ait pu s'élever déjà à une certaine hauteur.

Que l'humilité vous accompagne donc partout !

Dans la prière ; et vous la ferez, non seulement « en vous habillant et en travaillant », mais à genoux, prosternés en la présence de Dieu, à l'exemple de Marie-Madeleine et de la Chananéenne ;

A la sainte messe ; et loin « de causer, de rire », de vous dissiper, vous y assisterez avec « respect et modestie », soit à cause du sentiment de votre indignité, soit à cause de la majesté des mystères divins ;

Quand vous vous confessez ; et vos aveux seront sincères et discrets, votre contrition vraie, votre reconnaissance envers Dieu vive et profonde, vos œuvres de pénitence incessantes.

« Combien en est-il qui, tant qu'on les flatte, qu'on les loue, ou du moins qu'on paraît les estimer, sont tout de feu pour

les pratiques de la piété ! Ils donneraient tout, ils se dépouilleraient de tout. Mais un petit reproche, un air d'indifférence leur jette l'amertume dans le cœur, les tourmente, leur arrache des larmes, leur fait prendre mauvaise humeur, leur fait faire mille jugements téméraires, pensant qu'on les traite indignement, qu'on n'agirait pas ainsi envers un autre. Hélas ! que de vertus n'ont que l'apparence, et qui, au premier coup de vent sont emportées », parce qu'elles manquent d'humilité.

« L'humilité » est la mère des vertus et elle les « engendre toutes » ; sans elle, les autres vertus ne sont que des avortons.

« L'humilité est la chaîne du chapelet de toutes les vertus, et l'orgueil est la chaîne du chapelet de tous les vices.

« L'humilité assaisonne toutes nos actions et leur donne une grande valeur.

« Si vous n'avez pas l'humilité, dites que vous n'avez rien et qu'à la première tentation vous serez renversé », que vos vertus sont fragiles comme des « bûches de paille », que le démon se rit de vous.

III. L'HUMILITÉ NOUS REND AGRÉABLES A DIEU.

« Pour qui les caresses et les préférences de Notre-Seigneur ? Pour les humbles. Il

veut qu'on « laisse venir à lui les petits enfants » ; il les accueille avec bonté, il les embrasse, il leur donne sa sainte bénédiction, parce qu'ils sont simples, humbles et sans malice. » Soyons de petits enfants.

« Sur qui reposerai-je des regards de complaisance ? dit le Seigneur (1). Est-ce sur celui qui a grande réputation, sur l'orgueilleux ? Non, mais » sur l'humble, sur le tout petit. Celui-là, je serai son ami, je le presserai sur mon cœur, je le comblerai de biens.

Le Saint-Esprit, dit saint Bernard, ne fût pas descendu sur la Vierge de Nazareth, cependant si pure, si elle n'avait été humble. Aussi, dans son *Magnificat*, chante-t-elle qu'il a regardé l'humilité de sa servante plutôt que sa virginité ; c'est l'humilité qui a fait agréer de Dieu sa virginité et qui a couronné la Vierge de la dignité de mère du Verbe.

« Si vous vous humiliez profondément, nous dit saint Augustin, si vous reconnaissez que vous n'êtes rien, que vous ne méritez rien, le bon Dieu vous aimera, il vous communiquera ses secrets, il vous donnera ses grâces avec abondance ; mais si vous voulez vous élever et vous croire quelque chose, il se retirera de vous et vous abandonnera dans votre pauvreté. »

(1) Is., LXVI, 12.

« L'humilité est, en effet, la porte par laquelle Dieu nous fait passer toutes ses grâces. »

« C'est elle qui nous rend maîtres du cœur de Dieu, qui fait de lui notre serviteur, si j'ose le dire, car jamais Dieu n'a pu résister à un cœur humble. »

IV. DEUX SORTES D'HUMILITÉ : l'humilité extérieure et l'humilité intérieure.

L'humilité *extérieure* consiste :

1^o A ne pas nous vanter ; « à ne pas raconter notre adresse, notre habileté ni ce qui a été dit à notre avantage ;

2^o « A cacher le bien que nous pouvons avoir fait, comme nos aumônes, nos prières, nos pénitences, les services que nous avons rendus au prochain, les grâces intérieures que le bon Dieu nous a accordées ;

3^o « A ne pas prendre plaisir aux louanges qu'on nous décerne » : en pareille circonstance, « tâchons de détourner la conversation, attribuons à Dieu le bien dont on nous loue, témoignons que la louange nous fait de la peine, et allons-nous-en si nous le pouvons ;

4° « A ne jamais dire du bien ni du mal de nous-même. Il y en a qui disent souvent du mal d'eux afin qu'on les loue. Ceci est une fausse humilité, qu'on appelle humilité à crochet. Ne dites rien de vous, contentez-vous de penser que vous êtes un misérable, qu'il faut toute la charité d'un Dieu pour vous souffrir sur la terre ;

5° « Il ne faut jamais nous disputer avec nos égaux ; il faut leur céder dans tout ce qui n'est pas contraire à la conscience ; ne pas toujours croire qu'on a droit ; quand on l'aurait, il faut vite penser qu'on pourrait bien se tromper, comme cela est arrivé tant d'autres fois ; et surtout ne jamais s'opiniâtrer à avoir le dernier mot, ce qui montre un esprit très orgueilleux ;

6° « Il ne faut jamais montrer de la tristesse lorsqu'on paraît nous mépriser, ni nous en plaindre à d'autres : cela serait un signe que nous n'avons point d'humilité. Si nous en avons, en effet, loin de nous attrister que l'on nous méprise, nous en remercierons le bon Dieu, comme le saint roi David qui rendait le bien pour le mal en pensant combien il avait lui-même méprisé le Seigneur par ses péchés, et nous estimerons que l'on ne nous traitera jamais comme nous le méritons ;

7° « Il faut être bien content quand on nous méprise : à l'exemple de Jésus-Christ dont il est dit qu'il « se rassasiait d'opprobres » ; à l'exemple des apôtres de qui il est dit « qu'ils avaient grande joie d'être trouvés dignes de souffrir quelque mépris, quelque ignominie pour l'amour de Jésus-Christ ». A l'heure de la mort, ce sera tout notre bonheur et notre espérance ;

8° « Nous ne devons pas nous excuser de nos fautes » ni les dissimuler « par des mensonges ou des détours » ou en feignant « un air » de candeur ou de sincérité. « Quand même nous serions accusés à tort, pourvu que la gloire du bon Dieu n'y soit pas intéressée, nous ne devons rien dire » ;

9° « Il faut aimer « à faire tout ce qu'il y a de plus dégoûtant, ce que les autres ne veulent pas faire, et à être vêtu simplement ».

L'humilité *intérieure* consiste :

1° A avoir de bas sentiments de soi-même. « Saint Paul, quoique ayant été élevé au troisième ciel, se regardait comme un avorton et comme le dernier des apôtres, indigne du nom qu'il portait. Saint Bernard était si pénétré de son néant, que, quand il entrait dans une ville, il se mettait à genoux

pour prier le bon Dieu de ne pas punir cette ville à cause de ses péchés ; il croyait n'être capable que d'attirer la malédiction partout où il allait » ;

2^o « A ne jamais s'applaudir dans son cœur des succès que l'on a remportés, car l'on doit « se croire indigne et incapable de faire aucune bonne action, fondé sur la parole de Jésus-Christ même, qui nous dit que sans lui nous ne pouvons rien faire de bon » ; nous ne pouvons pas même prononcer une parole, comme le nom de Jésus, sans le secours du Saint-Esprit ;

3^o « A être bien aise que les autres connaissent nos défauts, qu'ils nous surpassent en biens, en esprit, en vertu ou en toute autre chose ;

4^o « A se soumettre à la volonté, au jugement d'autrui toutes les fois que ce n'est pas contre la conscience.

« Une personne véritablement humble doit être semblable à un mort qui ne se fâche pas pour les injures qu'on lui fait ni ne se réjouit pour les louanges qu'on lui donne.

Ame chrétienne, apprends donc que ce ne sont pas « les paroles ni les belles manifestations du mépris de soi-même » qui donnent la mesure de ton humilité. Les protestations

de son propre néant sont souvent trompeuses et cachent quelquefois un subtil orgueil. L'humilité, c'est l'amour de sa propre abjection et du mépris.

V. MOYENS D'ACQUÉRIR L'HUMILITÉ.

1^o *Considérer les grandeurs de Dieu.*

Qu'est-ce que Dieu ?

— Le Tout-puissant qui « d'une parole a créé le ciel et la terre et qui d'un seul de ses regards pourrait tout anéantir ».

L'Éternel, devant qui mille ans sont comme un jour.

« Celui qui est » et qui possède « toutes les perfections » d'une manière infinie.

Le juste par essence et sans défaillance possible.

« La Providence qui gouverne tout avec sagesse et pourvoit à tous nos besoins. »

Et nous, que sommes-nous en sa présence ?

— Goutte d'eau devant l'océan.

Non-être devant la plénitude de l'être.

Péché devant l'infinie sainteté.

Créatures « indignes de vivre et qui devrions craindre que la terre ne s'ouvre sous nos pas pour nous engloutir. »

2° *Méditer les anéantissemens de Jésus-Christ.*

« Quand je considère, nous dit saint Augustin, un Dieu qui, depuis son incarnation jusqu'à la croix, n'a mené qu'une vie d'humiliations et d'ignominies, un Dieu méconnu sur la terre, moi je craindrais de m'humilier ? Un Dieu cherche les humiliations, et moi, ver de terre, je voudrais m'élever ? Mon Dieu, de grâce, détruisez cet orgueil qui m'éloigne tant de vous. »

3° *Considérer « notre propre misère ».*

« Le néant est notre origine ; une infinité de siècles se sont écoulés avant que nous fussions, et, de nous-mêmes, jamais nous n'aurions pu sortir de cet affreux abîme.

« Tout créés que nous sommes, nous gardons un violent penchant vers le néant, et il faut que la main puissante qui nous en a tirés nous empêche d'y retomber. Si le bon Dieu cessait de nous regarder et de nous soutenir, nous serions effacés de dessus la terre avec la même rapidité qu'une paille emportée par une furieuse tempête.

« Ordures avant de naître, misère quand nous venons au monde, infection quand nous en sortons. Voilà l'homme », dit le saint homme Job. Y a-t-il lieu de nous glorifier ?

Dans l'ordre de la grâce, valons-nous davantage ?

« Quelque don et talent que nous ayons, nous les tenons tous de la main libérale de Dieu qui les donne à qui il lui plaît. » Dès lors, pourquoi en tirer vanité comme si nous ne les avions pas reçus ? « Un concile a déclaré que, bien loin d'être l'auteur de son salut, l'homme n'est capable que de se perdre et qu'il n'a de soi-même que le péché et le mensonge. »

Allons plus loin. « Nous attendons dans l'autre vie la gloire et le bonheur. Pouvons-nous de nous-mêmes les mériter ? Non, nous ne pouvons compter, pour cela, que sur la miséricorde de Dieu et sur les mérites infinis de Jésus-Christ son Fils. Comme enfants d'Adam, nous ne méritons que l'enfer. »

Pour toutes ces raisons, n'y aurait-il pas « témérité, folie, à croire que nous sommes quelque chose » ?

4^o *Prier.*

« Demandons tous les jours au bon Dieu l'humilité, c'est-à-dire qu'il nous fasse la grâce de connaître que nous ne sommes rien de nous-mêmes et que les biens, soit du corps, soit de l'âme, nous viennent de lui.

« Pratiquons l'humilité toutes les fois que nous le pouvons. »

*Sermon pour le XVI^e dimanche
après Pentecôte, t. III.*



LA PURETÉ

SOMMAIRE.

- I. Excellences de la pureté : vertu révélée par les exemples de Jésus-Christ ; vertu angélique ; la belle vertu ; objet de la prédilection divine ; source d'amour ; son crédit sur le cœur de Dieu ; sa fécondité ; ses glorieux témoins.
- II. Moyens de conserver la pureté : la fuite des occasions ; la vigilance sur ses regards ; la fréquentation des sacrements ; la prière ; une grande dévotion envers la Sainte Vierge.

Le corps est un « vase » ; l'âme qui l'anime en est la maîtresse, elle doit le « posséder » dans la pureté et l'humilité et non pas se laisser asservir par lui (1).

« Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ... le temple de l'Esprit Saint qui est en vous, et que vous n'êtes plus

(1) Thess., IV, 4-5.

à vous-mêmes ? Car vous avez été achetés à grand prix. Glorifiez donc et portez Dieu dans votre corps » par la chasteté (1).

I

EXCELLENCES DE LA PURETÉ.

1^o *Vertu révélée par les exemples de Jésus-Christ lui-même.*

« Ayant résolu, dans la grandeur de sa miséricorde, de racheter le monde, et, pour cela, de prendre un corps mortel comme le nôtre, le Verbe de Dieu choisit une vierge pour mère, Marie, la plus pure de toutes les créatures, qui, par une grâce singulière, fut exempte du péché originel.

Ne devant point avoir de père parmi les hommes, « il se choisit aussi un père nourricier. Saint Joseph était pauvre, dénué des biens de ce monde ; mais sa pureté fut au-dessus de celle de toutes les créatures, la Sainte Vierge exceptée. »

Enfin, « parmi les disciples, Jésus-Christ en distingua un, saint Jean, à qui il témoigna une amitié et une confiance particulières, à qui il fit part de ses plus grands secrets :

(1) I Cor., vi, 15 et 19-20.

c'était le plus pur de tous, et il s'était consacré à Dieu dès sa jeunesse ».

2^o *Vertu angélique.*

La pureté, par les sentiments et les désirs qu'elle inspire, « nous élève au-dessus de la terre et de la nature corrompue, jusqu'au ciel, dit saint Ambroise, et nous fait vivre de la vie même des anges ».

« D'après saint Jean Chrysostome, la chasteté d'une âme est d'un plus grand prix aux yeux de Dieu que celle des anges. » Pourquoi ? Les anges l'ont par nature, au lieu qu'elle est chez le chrétien le fruit du combat.

« Les anges n'ont rien à faire pour la conserver, tandis que le chrétien est obligé de se faire à lui-même une guerre continuelle.

C'est la raison pour laquelle « les saints maltraitaient leur corps, ne lui accordant que ce qui lui était nécessaire, pas même de se lever cinq minutes plus tard, de se chauffer, de manger quelque chose qui lui fît plaisir. »

« Voilà, ce que le corps perd, l'âme le prend, et ce que le corps prend, l'âme le perd. »

3^o *La belle vertu.*

« Que c'est beau, une âme pure ! Notre Seigneur en fit voir une à sainte Catherine ;

elle la trouva si belle qu'elle dit : « Seigneur, si je ne savais pas qu'il n'y a qu'un Dieu, je croirais que c'en est un. »

« L'image de Dieu se réfléchit dans une âme pure comme le soleil dans l'eau.

« Une âme pure est l'admiration des trois Personnes de la Sainte Trinité. Le Père contemple son ouvrage : « Voilà donc ma créature !... Le Fils, le prix de son sang : on connaît la beauté d'un objet au prix qu'il a coûté... Le Saint-Esprit y habite comme dans un temple.

« L'âme pure est une belle rose, et les trois Personnes divines descendent du ciel pour en respirer le parfum.

« Saint Augustin compare ceux qui ont le grand bonheur de conserver leur cœur pur, aux lis qui montent droit au ciel et qui répandent autour d'eux une odeur très agréable : leur vue seule nous fait penser à cette précieuse vertu. »

4^o Objet de la prédilection divine.

« Le bon Dieu considère une âme pure comme son épouse et sa bien-aimée ; il en fait l'objet de ses plus chères complaisances et y fixe sa demeure à jamais.

« Voyez saint Jean, le disciple bien-aimé : il reposa sur la poitrine de Jésus.

« Sainte Catherine était pure : aussi elle se promenait souvent en paradis. Lorsqu'elle

mourut, des anges enlevèrent son corps et le portèrent sur le mont Sinai, là où Moïse avait reçu les commandements. Dieu a fait voir par ce prodige qu'une âme pure lui est si agréable, qu'elle mérite que son corps même, qui a participé à sa pureté, soit enseveli par les anges.

« Une âme pure est auprès de Dieu comme un enfant auprès de sa mère : il la caresse, l'embrasse, et sa mère lui rend ses caresses et ses embrassements. »

5° Source d'amour.

« Lorsque le cœur est pur, il ne peut pas se défendre d'aimer, parce qu'il a trouvé la source de l'amour qui est Dieu. « Heureux, dit Notre Seigneur, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

« Comme une belle colombe blanche qui sort du milieu des eaux et vient secouer ses ailes sur la terre, l'Esprit-Saint sort de l'océan infini des perfections divines et vient battre des ailes sur les âmes pures, pour distiller en elles le baume de l'amour.

« C'est quelque chose de beau d'avoir un cœur, et, tout petit qu'il est, de pouvoir s'en servir pour aimer Dieu ! Qu'il est honteux pour l'homme de descendre si bas, lui que Dieu a placé si haut !

« Quand on a conservé son innocence, on

se sent porté en haut par l'amour comme un oiseau est porté par ses ailes.

« Ceux qui ont l'âme pure sont comme des aigles et des hirondelles qui volent dans les airs.

« Un chrétien qui a la pureté de l'âme est sur la terre comme un oiseau qu'on tient attaché par un fil. Pauvre petit oiseau ! Il n'attend que le moment où on coupera le fil pour s'envoler.

« Les bons chrétiens sont comme ces oiseaux qui ont de grandes ailes et de petites pattes et qui ne se reposent jamais, parce qu'ils ne pourraient plus s'élever et qu'ils seraient pris. Aussi ils font leurs nids sur la pointe des rochers, sur le toit des maisons, dans les lieux élevés. De même le chrétien doit toujours être sur les hauteurs. Dès que nous rabaissons nos pensées vers la terre, nous sommes pris. »

6° *Son crédit sur le cœur de Dieu.*

« On ne peut pas comprendre le pouvoir qu'une âme pure a sur le bon Dieu. Ce n'est pas elle qui fait la volonté de Dieu, c'est Dieu qui fait sa volonté. Voyez Moïse, cette âme si pure ! Lorsque Dieu voulait punir le peuple juif, il lui disait : « Ne me prie pas, parce qu'il faut que ma colère éclate contre ce peuple. » Néanmoins Moïse priait et Dieu épargnait son peuple, il se laissait fléchir,

il ne pouvait résister à la prière de cette âme pure. Oh ! une âme qui n'a jamais été souillée par ce maudit péché obtient tout ce qu'elle veut du bon Dieu. Comment résisterait-il à une âme qui ne vit que pour lui, par lui et en lui ? Elle le cherche et Dieu se donne à elle ; elle l'appelle et Dieu vient ; elle ne fait qu'un avec lui ; elle enchaîne sa volonté. Une âme pure est toute puissante sur le cœur si bon de Notre-Seigneur. »

7^o Sa fécondité.

« La pudeur ressemble à la reine des abeilles, laquelle est toujours suivie de toutes ses mouches. De même toutes les vertus entrent dans un cœur ou en sortent avec la pureté. »

« D'après saint Basile, avec la chasteté nous trouvons dans une âme toutes les autres vertus chrétiennes. » Elle les pratiquera avec une grande facilité « parce que, nous dit-il, pour être chaste, il faut qu'elle s'impose beaucoup de sacrifices et se fasse une grande violence ; mais une fois qu'elle a remporté de telles victoires sur le démon, la chair et le sang, tout le reste lui coûte fort peu, et une âme qui commande avec empire à ce corps sensuel surmonte facilement tous les obstacles qu'elle rencontre dans le chemin de la vertu ».

« Aussi voyons-nous que les chrétiens qui

sont chastes sont les plus parfaits : réservés dans leurs paroles, modestes dans leurs démarches, sobres dans leurs repas, respectueux dans le lieu saint, édifiants dans toute leur conduite. »

8^o *Ses témoins glorieux.*

L'excellence de la pureté a eu, dans l'Église, ses témoins, entre autres les vierges martyres :

Sainte Agnès qui, à l'âge de treize ans, chante au milieu des flammes de son bûcher : « Voici que je viens à vous, ô Père que j'ai aimé, que j'ai cherché, que j'ai toujours désiré ; par la vertu de votre Fils j'ai échappé aux menaces d'un tyran sacrilège et sans me souiller j'ai traversé l'ordure. »

Sainte Cécile, qui a dû de conserver sa virginité à la miraculeuse protection de son ange tutélaire et qui a gagné à la foi et à la vertu son époux Valérien.

Sainte Potamienne, jeune esclave qui, pour avoir résisté aux infâmes propositions de son maître, fut condamnée à mourir dans une chaudière d'eau bouillante.

Mais le témoin hors pair de l'excellence de la virginité chrétienne est Marie, mère de Jésus : c'est pourquoi nous l'invoquons dans ses litanies sous le nom de Reine des Vierges. Les autres, en effet, ont sacrifié leur vie pour ne pas perdre la pureté ; mais

Marie, dit l'évangéliste saint Luc, eût mieux aimé renoncer à la maternité divine que de cesser d'être vierge, même dans le plus saint des mariages.

O pureté chrétienne « qui nous met au rang des anges » et qui nous élève même au-dessus d'eux en nous faisant ressembler à Marie, reine des Anges !

« Oh ! qu'elle est belle avec éclat, la race chaste ! Sa mémoire est immortelle, car elle est connue de Dieu et des hommes (1). »

« Ah ! puissions-nous connaître et aimer cette belle et aimable vertu, qui gagne si facilement le cœur de Dieu et donne un si beau lustre à toutes nos autres bonnes œuvres ! »

II. MOYENS DE CONSERVER LA PURETÉ.

La vertu de pureté a trois « ennemis » : le démon, le monde et nous-mêmes.

Le démon : « il nous tend toutes sortes de pièges pour nous enlever cette vertu », car « vivant lui-même dans l'ordure du vice impur, il sait l'outrage » que le péché fait à Dieu et « combien lui est agréable une âme pure ».

Le monde : « il travaille à nous la faire

(1) Sap., IV, 1.

perdre, souvent en paraissant nous témoigner de l'amitié », ou par les « aises » et les « plaisirs » auxquels il s'efforce de nous entraîner.

« *Nous-mêmes, c'est-à-dire notre chair qui, ayant déjà été gâtée par le péché d'Adam, nous incline à la corruption avec une sorte de fureur.* »

Que faire pour résister à ces ennemis ?

1^o *Fuir les personnes qui pourraient nous porter au mal.*

« Le chaste Joseph, tenté par la femme de son maître, lui laissa son manteau entre les mains et s'enfuit afin de sauver son âme. »

« Saint Thomas d'Aquin prit un tison enflammé et chassa honteusement de sa chambre la femme » qui s'y était introduite. »

« Saint Jérôme, pour conserver la pureté, se retira dans le désert et se livra à toutes les rigueurs de la pénitence et à des macérations qui font frémir. »

Il cite l'exemple d'un jeune homme à qui, pendant la persécution de Dèce, on avait lié les pieds et les mains afin qu'il ne pût se défendre contre « les attaques de la volupté », et qui « s'étant coupé la langue avec les dents, la jeta au visage » de la créature qui l'incitait au péché.

Saint Martinien, pour ne pas consentir à une mauvaise action qu'on lui proposait,

alluma un grand feu et y mit les pieds, en disant : « Tiens, brûle, Martinien, brûle », et Zoé, « la femme qui avait accepté l'infâme mission de le tenter, se convertit » à ce spectacle et devint une sainte pénitente.

Voilà ce qu'on fait les Saints pour protéger la pureté de leur âme.

2^o *Veiller sur nos regards.*

Il y en a tant qui périssent faute de vigilance ! « Détournez-vous bien vite des personnes mal *arrangées* » ; elles sont des pièges, même pour une vertu éprouvée.

« Mortifiez votre imagination et ne laissez jamais rouler dans votre esprit des pensées capables de vous porter au mal. »

« Mortifiez vos oreilles, et ne prenez jamais plaisir à entendre des paroles et des chansons déshonnêtes. »

3^o « *Fréquenter souvent et dignement les sacrements* » de Pénitence et d'Eucharistie.

La Pénitence a été instituée, sans doute, pour remettre les péchés, mais aussi pour nous fortifier contre les tentations et nous inspirer l'horreur du péché et des plaisirs.

Quant à l'Eucharistie, lorsque nous avons le grand bonheur de la recevoir, « ne sentons-nous pas s'éteindre en nous le feu impur ? Ce sang adorable qui coule dans nos veines peut-il moins faire que de purifier notre

sang ? Cette chair sacrée qui se mêle à la nôtre, ne la divinise-t-elle pas de quelque manière ? Notre corps ne semble-t-il pas retourner dans le premier état où était Adam avant son péché ? Ah ! ce sang si pur qui a engendré tant de vierges !... »

4^o *Recourir à la prière.*

« Cette vertu vient du ciel : nous ne l'aurons jamais si nous ne la demandons au bon Dieu. Prions-le donc souvent de mettre la pureté dans nos yeux, dans nos paroles, dans nos pensées, dans toutes nos actions.

« Saint Thomas, ayant vu le danger auquel il avait été exposé malgré lui, pria avec tant de larmes, que le bon Dieu lui accorda le don précieux de la continence, et il ne fut plus jamais tenté contre cette belle vertu. »

5^o *Avoir une grande dévotion envers la Sainte Vierge.*

« Elle est le modèle et la patronne des Vierges. »

« Saint Ambroise l'appelle la maîtresse de la chasteté ;

« Saint Grégoire, la reine de la chasteté ;

« Saint Éphrem, la princesse de la chasteté. »

« Avez-vous une grâce de pureté à demander au bon Dieu, adressez-vous avec une

grande confiance à la Sainte Vierge, et vous êtes sûr d'être exaucé.

« Voulez-vous sortir du péché d'impureté, allez à Marie : elle vous prendra par la main et vous mènera à son Fils pour recevoir votre pardon. »

« Voulez-vous persévérer dans la vertu de pureté, adressez-vous à la Mère de Dieu, elle vous couvrira du manteau de sa protection, et tout l'enfer ne vous pourra rien. »

Le démon lui-même déclara au jeune homme qui tendait des embûches à la vertu de sainte Justine, qu'il ne pouvait rien contre une personne qui recourait à la Mère de Dieu, et que sainte Justine, à cause de cela, était invulnérable.

« Bienheureux, nous dit Jésus-Christ, ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu. » Qu'ils sont heureux ceux qui possèdent cette belle vertu ! Ne sont-ils pas les amis de Dieu, les bien-aimés des anges, les enfants chéris de la Sainte Vierge ? Demandons souvent au bon Dieu, par l'intercession de cette très sainte Mère, de nous donner une âme et un cœur purs, un corps chaste, et nous aurons le bonheur de plaire à Dieu pendant notre vie et d'aller le glorifier pendant toute l'éternité.

*Esprit du saint Curé d'Ars. Sermon
pour le XVII^e dimanche après
Pentecôte, t. III.*



LE MONDE

SOMMAIRE.

- I. Qu'est-ce que le monde et qu'est-ce que l'esprit du monde ?
- II. La foi et le monde.
- III. La loi de la charité et le monde.
- IV. La loi de la mortification et le monde.
- V. Le détachement des biens de la terre et le monde.
- VI. L'humilité chrétienne et le monde.

« N'aimez point le monde, ni ce qui est
« dans le monde. Si quelqu'un aime le monde,
« l'amour du Père n'est point en lui. Car tout
« ce qui est dans le monde, la concupiscence
« de la chair, la concupiscence des yeux, et
« l'orgueil de la vie, ne vient point du Père,
« mais du monde. Le monde passe, et sa
« concupiscence aussi ; mais celui qui fait la
« volonté de Dieu, demeure éternellement (1).

(1) I Joan., 1, 15-17.

« Ne vous conformez pas au siècle présent », ajoute saint Paul (1).

I. QU'EST-CE QUE LE MONDE ET L'ESPRIT DU MONDE ?

C'est, répond un théologien, l'assemblée des hommes pervers qui s'efforcent d'attirer les justes au mal, soit par la parole et l'exemple, soit par la crainte et la violence, et de s'y entraîner les uns les autres (2).

Ou encore avec Cornélius : Ce sont les amateurs du monde, les incroyants, les infidèles et les impies (3).

Ou plus brièvement avec saint Jean Chrysostome : « les méchants » (4).

Quel est l'esprit du monde ? La triple concupiscence.

Quel but poursuit le monde ? L'assouvissement de ses passions, et donc l'indépendance absolue de la raison, l'asservissement de l'esprit aux sens, l'étouffement de la vie divine dans les âmes, la destruction du royaume de Dieu.

Jésus-Christ est l'ennemi-né du monde.

(1) Ad Rom., I, 2.

(2) Haine, I, 201.

(3) In Joan., XII, 9.

(4) In Joan., hom. LXXIV, num. 3.

Il est venu pour faire la guerre au monde, et il l'a vaincu.

Il y a une haine irréductible entre Jésus-Christ et le monde.

Jésus-Christ a son Évangile, le monde a ses maximes, qui le contredisent.

Jésus-Christ a des moyens divinement institués pour attirer les âmes à lui, le monde a les siens afin de soustraire ses adeptes à l'empire de Jésus-Christ ou de les retenir.

On ne peut être disciple de Jésus-Christ que dans la mesure où l'on a renoncé au monde.

L'esprit du monde s'insinue partout ; seuls les saints en sont indemnes. Il est rare que les âmes les plus parfaites n'y participent pas à un certain degré.

II. LA FOI ET LE MONDE.

Ont l'esprit du monde ceux que Tertullien appelle « des chrétiens en l'air » et dont la foi manque de consistance.

Ils ont suivi le catéchisme dans leur enfance et y ont appris les vérités qu'il faut croire. Ces vérités, ils les ont crues effectivement, avec joie et de plein cœur. Mais au contact d'un monde sceptique et railleur, la vérité s'est effritée dans leur esprit, elle a perdu de son éclat et de son objectivité ; elle

est devenue un pur sentiment, elle s'est réduite à une opinion flottante, à une manière de voir subjective et incertaine.

Ont-ils encore la foi chrétienne, la foi qui ouvre le ciel ?

Non. La foi n'est pas une opinion, mais une conviction.

L'objet de la foi n'est pas une vérité que nous créons nous-mêmes, mais une vérité qui existe hors de nous et que Dieu propose à l'adhésion de notre esprit.

La véritable foi ne peut pas être vacillante, car elle repose sur Dieu qui est la vérité immuable, qui était hier, qui est aujourd'hui et qui sera demain.

Elle n'est pas une question de sentiment ni de convenance, mais une question de fait : Dieu a-t-il parlé ? Si oui, vous devez croire ce qu'il a dit, parce qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Vous devez croire sans hésitation et sans triage. Vous devez croire avec une inébranlable fermeté et être prêt à tout sacrifier, dans votre vie, plutôt que de rejeter un iota de l'Évangile.

Et parce que la foi est un trésor, vous devez la défendre contre les attaques de l'impiété au lieu de pactiser avec elle.

Et parce que la foi a sa « susceptibilité », vous devez fuir les conversations, les lectures, les compagnies qui pourraient l'offenser.

« Celui qui croira sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné (1).

« Si quelqu'un me confesse devant les hommes, je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux (2). »

« Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu (3). »

Inspirés aussi du monde, ces chrétiens qui se défient du Pape et qui en ont peur.

Il en est en effet qui, sans nier la suprême autorité du Pape, ont contre lui et sa direction les préjugés les plus injustes ; qui sont persuadés qu'il n'est pas à la hauteur du progrès moderne et qu'il comprend mal les nécessités actuelles ; qui n'ont pour le Pape ni affection ni dévouement véritables.

Et cependant le Pape est le Chef, le Docteur infailible de l'Église. Le Pape, c'est Pierre à qui Jésus-Christ a ordonné de lier et de délier avec plein pouvoir. C'est Jésus-Christ continuant d'instruire et de racheter l'humanité. Le Pape, c'est la vie des nations, qui, sans lui, retourneraient à la barbarie, c'est la vérité qui délivre, c'est la voie qui conduit au ciel les individus, et les peuples

(1) Marc., xvi, 16.

(2) Matth., x, 32.

(3) Hebr., xi, 6.

au bonheur temporel. Accueillons ses conseils et ses décisions avec une filiale confiance et une soumission parfaite d'esprit et de cœur.

Ainsi donc, mères de famille, habillez vos enfants selon les règles de la modestie, que vous a recommandées le Pape.

Femmes chrétiennes, évitez le dévergondage de la mode contre lequel le Pape vous a plusieurs fois mises en garde.

Parents, choisissez pour vos enfants l'école chrétienne, même au prix de grands sacrifices, ainsi que le Pape vient de vous en rappeler l'obligation.

Époux, entendez la voix du Pape, qui s'est élevée naguère avec tant de raison et de force en faveur de la fécondité et de la chasteté conjugales.

III. LA CHARITÉ ET LE MONDE.

« Vous avez appris qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. » Et moi, je vous dis : aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les

bons et descendre sa pluie sur les justes et sur les injustes (1). »

« Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi. Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne pardonnera pas non plus vos offenses (2). »

« Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde (3). »

Voilà l'esprit qui doit animer la grande famille chrétienne, car nous sommes tous frères.

Mais le monde n'a pas reçu le code de la charité fraternelle. Son code à lui, c'est celui de la haine et de la division, d'une farouche intransigeance ; œil pour œil, dent pour dent. Il préfère l'âpre plaisir de la vengeance à la joie intime du pardon. Il déclare ridicule et lâche l'offensé qui cède de ses droits et qui tend la main à son ennemi. Il garde au fond du cœur un ressentiment toujours inassouvi, qui se traduit par des paroles aigres, par un regard sombre, par des souhaits méchants, par la cessation des relations sociales. A ses yeux, le pardon des injures est une faiblesse. Le plus grand effort dont soit capable le

(1) Matth., v, 43-45.

(2) Ibid., vii, 14-15.

(3) Ibid., v, 7.

partisan du monde est de dire de son ennemi : je ne lui veux ni bien ni mal, qu'il me laisse la paix ! La charité qui veut que nous obli-gions ceux qui nous font du mal, que nous les aimions comme des frères, que nous les embrassions dans le cœur du Christ, n'habite pas en lui.

Hélas ! ces animosités ne se glissent-elles pas jusque dans les âmes qui font profession de christianisme et même de piété ? Qu'elles sont rares les personnes qui pourraient dire avec saint François de Sales : « Le bon Dieu m'a ainsi fait, que si mon ennemi m'arra-chait un œil, je le regarderais encore de l'autre avec bonté », ou qui seraient prêtes, à l'exemple du saint Curé d'Ars, à augmenter leurs largesses sous le coup de la menace et de l'insolence ou à donner l'accolade à celui qui les aurait accablées de grossièretés !

IV. LA LOI DE LA MORTIFICATION ET LE MONDE.

« Voici que nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux Princes des prêtres et aux Scribes. Ils le condamneront à mort et le livreront aux gentils pour être moqué, flagellé et crucifié (1).

(1) Math., xx, 18.

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra ; et celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera (1). »

« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés (2). »

La religion de Jésus-Christ est une religion de renoncement, de mort à soi-même, de crucifiement ; mais elle mène à la vraie vie, à la béatitude. Pour le chrétien, la vie présente est l'épreuve, le point de départ ; le ciel, le point d'arrivée, la récompense. Tel est le plan divin : la joie par les larmes, la vie par la mort, la bienheureuse immortalité par le mépris de ce qui passe.

A l'inverse de l'Évangile, le monde dit : Heureux les jouisseurs ! la vie terrestre est un festin auquel il faut se faire la plus large place possible ; elle est le terme du voyage : installons-nous, buvons et mangeons, multiplions les moyens de plaisir : au tombeau tout finit.

Et en avant la fanfare ! Nudités écoeurantes de la toilette, délices raffinées de la table, littérature légère ou faisandée, gravures qui provoquent au vice étalées sur

(1) Matth., xvi, 24-25.

(2) Ibid., v, 5.

toutes les murailles, maisons de plaisir, spectacles louches, danses effrénées ; en un mot, une société qui sue le sensualisme et la luxure, où tout est organisé en vue de la volupté, pour qui la mortification et la pénitence sonnent comme des mots barbares.

Or cette atmosphère saturée de paganisme n'est-elle point mortelle à plus d'un chrétien ? Les âmes, même d'une certaine tenue, ne risquent-elles pas d'en être intoxiquées ? L'horreur de la croix, la méconnaissance de la valeur et de la nécessité de la souffrance, ou tout au moins d'une certaine austérité de vie, ne tendent-elles pas à se généraliser ? Prenons garde ! nous sommes les enfants de la croix, nous sommes nés sur le Calvaire ; c'est là notre air natal, le seul qui puisse nous empêcher de mourir.

V. LE DÉTACHEMENT DES BIENS DE LA TERRE ET LE MONDE

« Bienheureux les pauvres d'esprit (1). »

« Cherchez d'abord le Royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît (2). »

« Les épines qui ont reçu la semence, c'est celui qui entend la parole ; mais les sollicitudes de ce siècle et la séduction des richesses

(1) Matth., v, 3.

(2) Ibid., vi, 33.

étouffent la parole, et elle ne porte point de fruit (1). »

Que signifient ces maximes ?

Qu'il faut être détaché des biens de ce monde.

Vous les avez ? Sachez n'en user qu'avec une extrême prudence ; y tailler largement la part des pauvres, les yeux toujours fixés sur l'unique nécessaire ; vous en laisser dépouiller par l'adversité, si Dieu la permet, sans vous plaindre ; y renoncer, le cas échéant, pour répondre à l'appel de Jésus-Christ.

Vous en êtes dénués ? Ce serait de l'héroïsme que d'accepter ce dénuement à la manière du pauvre Lazare. Mais du moins contentez-vous d'aspirer à une honnête aisance, ne visez pas à la richesse, et si elle vous échoit comme un don de Dieu, pensez qu'elle vous crée plus de devoirs que de droits. Le royaume de Dieu avant tout. Les biens de ce monde ne sont pas une fin. Défiez-vous-en ! Pourquoi ? parce que, sur le chemin de la vie éternelle, ils sont des fourrés d' « épines » où s'arrête souvent tout élan de générosité et où le cœur se meurtrit.

Ce n'est certes pas ainsi qu'en juge le monde.

Il court hardiment à l'assaut de la richesse, elle est pour lui le bien suprême, et, pour l'acquérir, il ne recule ni devant les travaux

(1) Matth., XIII, 23.

et les veilles, ni devant les fraudes et les gains illicites, ni devant les combinaisons les plus téméraires, pourvu qu'elles laissent espérer une fortune promptement réalisée.

Les affaires, dans le monde, priment tout. Même dans les situations les plus modestes, ce que l'Évangile nomme « le reste » remplit l'esprit et le cœur de l'homme, et « le Royaume de Dieu » passe au second plan. En est-il beaucoup qui échappent complètement à cette servitude de la richesse, à cette emprise de l'amour des biens terrestres, à cette fièvre des affaires ? On réduit presque à rien la part de Dieu dans une journée, on ne pense pas plus à lui qu'à un étranger, à peine fait-on les prières ordinaires du chrétien, on n'assiste jamais ou presque jamais à la messe en dehors du dimanche, et tout cela parce qu'on n'en a pas le temps, parce qu'on se laisse absorber par « les sollicitudes de la vie ». De là tant d'âmes vulgaires, médiocres, que Dieu appelait à monter et qui sont restées plus ou moins enlisées dans la matière.

VI. L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE ET LE MONDE.

« Un petit enfant nous est né (1). »

« Si vous ne devenez semblables à de petits

(1) Is., ix, 6.

enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux (1). »

« Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir (2). »

Le Fils de Dieu a pris notre nature humaine dans toute sa misère, sauf le péché. Il naît dans une étable, il a pour mère l'humble Vierge Marie et pour père adoptif le pauvre charpentier Joseph.

Jusqu'à trente ans, sa vie se passe, presque toute, dans l'obscurité du petit village de Nazareth ; point d'actions d'éclat ni rien qui le distingue aux yeux des hommes. Il exerce du reste le métier de Joseph.

L'heure a enfin sonné de dire au monde la raison de sa venue ici-bas et de manifester sa divinité ; mais il ne le fera que graduellement, avec une sorte de timidité, comme le soleil transparaît à travers les nuages et les colore, mais ne s'en dégage tout à fait que par intervalles pour se cacher à nouveau.

Il fera d'étonnants miracles, mais ils seront sa manière à lui de rendre service à l'humanité souffrante, autant que de lever le voile qui cache sa puissance créatrice et son infinie sagesse.

Il ne se complait pas en lui-même.

(1) Matth., xviii, 3.

(2) Ibid., xx, 28.

Il ne cherche pas sa propre gloire, mais la gloire de Celui qui l'a envoyé.

Il fait en tout la volonté de son Père, la sienne ne compte pas.

Il s'avance à travers les plaines et les montagnes de la Galilée et de la Judée, sans faste, sans magnificence, sans autre escorte que celle de douze disciples ignorants et grossiers.

Il n'a pas de maison à lui, ni même une pierre où reposer sa tête.

Il éprouve une invincible répulsion pour les grandeurs, au lieu que les souffrances et les humiliations le ravissent, car lorsqu'on veut le faire roi, il se dérobe et quand on veut le conduire au supplice il se livre lui-même à ses bourreaux.

Telle est son humilité, dit saint Jérôme, qu'il lave les pieds à ses apôtres, qu'il se prête au baiser de Judas, qu'il condescend à causer familièrement avec une femme de Samarie afin de la convertir, qu'il dispute du Royaume des Cieux avec Marie-Madeleine et reçoit les effusions de son amour et de son repentir, que c'est à de pauvres femmes qu'il apparaît en premier lieu après sa résurrection.

L'amour de l'obscurité, de la vie cachée, des humiliations, la fuite de tout ce qui exalte la personnalité humaine, l'humilité en un mot, voilà un autre caractère essentiel

du christianisme. Il lui est aussi propre que la simplicité l'est à l'enfant.

Au rebours du disciple du Christ, le partisan du monde a soif des honneurs et des dignités ; un bout de ruban, une distinction, un poste en vue, il commet des bassesses pour les obtenir, et quand il les a, il jubile.

Une marque de mépris, de simple indifférence même, irrite sa susceptibilité et le jette dans le trouble.

Il se fait centre et entend que la louange s'élève vers lui comme un encens.

Persuadé de sa valeur, il se vante au mépris de toutes les convenances, il se glorifie même des qualités qu'il ne possède pas, il veut le premier rang partout et il n'a jamais fait que des prouesses.

Son ambition est d'être quelqu'un, et bien avant que l'admiration, s'il l'obtient jamais, lui ait dressé un piédestal, il s'en est élevé un dans son cœur et il s'y admire sans cesse.

Il commande avec hauteur, du geste et de la voix.

Une personne pieuse est-elle imbue de cet esprit du monde, sa vanité, son désir de paraître, le sentiment de sa propre excellence seront, dit saint Bernard, « le poison » de ses meilleures actions, « la teigne » de sa sainteté, « la rouille » de ses vertus.

« N'aimez point le monde, répéterons-nous avec saint Jean. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. »

« Le monde passe avec sa concupiscence. Mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. »

Selon le Curé d'Ars, « Dieu a voulu ne nous donner qu'un cœur afin que nous ne puissions nous donner qu'à un seul maître ; impossible d'être à Dieu et au monde ».

« Les saints ont craint le monde, et dans la crainte que la contagion du monde ne les perdît, ils ont peuplé les déserts. »

« Fuyons le monde si nous voulons conserver l'esprit de Jésus-Christ. »

Deuxième sermon pour le XIV^e dimanche après Pentecôte.



EXAMEN DE CONSCIENCE

Avant l'Examen.

Invoquez les lumières du Saint-Esprit afin de vous rappeler exactement vos péchés, d'en connaître l'espèce, le nombre et la gravité.

« Comme un horloger avec ses lunettes, dit le Curé d'Ars, distingue les plus petits rouages d'une montre, avec les lumières du Saint-Esprit, nous distinguons tous les détails de notre pauvre vie. Alors les moindres péchés font horreur. »

Venez, Esprit-Saint, remplissez mon cœur et allumez en moi le feu de votre amour.

Ÿ. O Dieu, envoyez votre Esprit et tout sera créé.

R̄. Et vous renouvellerez la face de la terre.

Oraison. O Dieu, qui avez instruit les cœurs des fidèles par la lumière du Saint-Esprit, donnez-moi, par le même Esprit, de goûter ce qui est bien et de jouir toujours

de sa consolation. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Je vous salue, Marie...

COMMANDEMENTS DE DIEU

PREMIER COMMANDEMENT : *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.*

DU SAINT CURÉ D'ARS : « La prière dégage notre âme de la matière ; elle l'élève en haut comme le feu qui gonfle les ballons. — Ceux qui ne prient pas se courbent vers la terre comme une taupe qui cherche à faire un trou pour s'y cacher. Ils sont tout terrestres, tout abrutis et ne pensent qu'aux choses du temps. »

Avez-vous fait vos prières du matin et du soir ?

Etes-vous resté longtemps sans les faire ?

Les avez-vous faites à genoux et avec attention ?

Avez-vous manqué de respect dans le lieu saint ?

Avez-vous consulté les devins, les diseuses de bonne aventure, les tables tournantes ?

La Foi.

DU SAINT CURÉ D'ARS : « Ceux qui n'ont pas la foi ont l'âme bien plus aveugle que ceux qui n'ont pas d'yeux... Nous sommes dans ce monde comme dans un brouillard ; mais la foi est le vent qui dissipe ce brouillard et qui fait luire sur notre âme un beau soleil. »

« Il y en a qui perdent la foi et ne voient l'enfer qu'en y entrant. »

Avez-vous refusé de croire à quelque vérité de la foi?

En avez-vous douté volontairement?

Avez-vous lu des journaux ou des livres qui combattent la foi?

Avez-vous fréquenté des sociétés où l'on tient des propos contre la foi? En avez-vous ri?

Avez-vous parlé contre les prêtres?

Avez-vous, selon vos moyens, pris la défense de la religion quand elle était attaquée devant vous?

Le respect humain vous a-t-il empêché de professer votre foi?

Pendant la période électorale, avez-vous voté?

Avez-vous voté pour le candidat ou la liste catholiques?

L'Espérance.

DU SAINT CURÉ D'ARS : « Le désespoir est un plus grand péché que tous ceux que nous pouvons avoir commis.

« Nos fautes sont un grain de sable à côté de la grande montagne des miséricordes de Dieu.

« Le bon Dieu ne nous a promis sa grâce qu'autant que de notre côté nous ferons tout ce que nous pourrons pour éviter les dangers du péché.

« Ah ! pécheur, mépriserez-vous toujours les richesses de la patience de Dieu, de sa bonté et de sa longanimité? Parmi les voleurs, les uns vieillissent dans le brigandage ; d'autres, au

premier crime, sont pris et punis. Craignez que le sort de ces derniers ne soit le vôtre et que vous ne soyez précipité dans les abîmes au premier péché que vous ferez. Allons, ne laissez plus la patience de Dieu ! »

Avez-vous désespéré de vous corriger de vos péchés ou d'en obtenir le pardon ?

Vous êtes-vous encouragé à pécher en pensant que Dieu était assez miséricordieux pour vous pardonner ?

Avez-vous différé de vous convertir en pensant que Dieu vous pardonnerait quand il vous plairait de ne plus pécher ?

Avez-vous pensé que Dieu était assez bon pour vous donner le ciel sans que vous ayez rien fait pour l'acquérir ?

La Charité.

DU SAINT CURÉ D'ARS : « Un bon chrétien qui aime Dieu et le prochain — et quand on aime Dieu on aime le prochain — voyez comme il est heureux ! quelle paix dans son âme ! C'est le paradis sur la terre.

« C'est si beau, la charité ! C'est un écoulement du cœur de Jésus, qui est tout amour. »

Avez-vous aimé Dieu de tout votre cœur et par-dessus toutes choses ?

Quand sa volonté était en concurrence avec un plaisir défendu, un gain illicite, votre orgueil à satisfaire, qu'avez-vous préféré ?

Avez-vous aimé le prochain comme vous-même et pour l'amour de Dieu?

Avez-vous eu de la haine ou gardé de la rancune contre le prochain?

Vous êtes-vous vengé ou en avez-vous eu le désir?

Avez-vous fait l'aumône?

Avez-vous eu soin des malades de votre maison?

Avez-vous prié pour vos défunts?

DEUXIÈME COMMANDEMENT : *Dieu en vain tu ne jureras ni autre chose pareillement.*

DU SAINT CURÉ D'ARS : Le blasphème est une sorte de sacrilège, car « vous employez à maudire le Créateur une langue qui a été consacrée au bon Dieu par le baptême, arrosée du sang précieux de Jésus-Christ, qui tant de fois a servi de reposoir au Sauveur lui-même ». Ce péché « fait dresser les cheveux de la tête à toute personne qui n'a pas entièrement perdu la foi ».

Avez-vous blasphémé le saint nom de Dieu?

Avez-vous murmuré contre la Providence?

Avez-vous mal parlé de Dieu, de la religion ou des saints?

Avez-vous pris Dieu à témoin de choses inutiles ou mauvaises?

Avez-vous fait de faux serments?

Avez-vous fait des malédictions contre

votre prochain, contre vous-même ou contre les créatures?

Avez-vous observé les vœux que vous avez faits?

TROISIÈME COMMANDEMENT : *Les dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement.*

DU SAINT CURÉ D'ARS : « Quand j'en vois qui charrient le dimanche, je pense qu'ils charrient leur âme en enfer.

« Je connais deux moyens bien sûrs de devenir pauvre : C'est de travailler le dimanche et de prendre le bien d'autrui. Le dimanche, c'est le bien du bon Dieu ; c'est son jour à lui, le jour du Seigneur. De quel droit touchez-vous à ce qui ne vous appartient pas?

« Ceux qui ne font point difficulté de manquer la messe le dimanche, périssent presque tous misérablement : c'est visible ; leurs biens vont en décadence, la foi abandonne leur cœur, ils vivent comme s'ils n'avaient point d'âme à sauver, et, par là, ils sont doublement malheureux . »

Avez-vous travaillé le dimanche?

Combien de temps?

Avez-vous manqué la messe le dimanche?

L'avez-vous entendue tout entière et avec piété?

Avez-vous manqué les Vêpres sans raison?

QUATRIÈME COMMANDEMENT : *Tes père et mère honoreras afin que tu vives longuement.*

DU SAINT CURÉ D'ARS : « Si ce commandement était bien observé, le ciel descendrait

sur la terre, car l'on y goûterait la paix et le bonheur ; les familles seraient de petits paradis par le respect et l'amour des enfants envers leurs parents. »

Avez-vous eu pour vos parents les prévenances et le respect auxquels ils ont droit ?

Leur avez-vous parlé avec brusquerie ?

Les aimez-vous sincèrement, vous souvenant qu'après Dieu ils sont les auteurs de vos jours ?

Auriez-vous désiré leur mort, afin d'être délivré de l'embarras qu'ils vous donnent ?

Leur faites-vous tout le bien que vous pouvez ?

Leur obéissez-vous en tout ce qu'ils vous commandent de juste et de raisonnable, comme à Dieu dont ils tiennent la place ?

Avez-vous eu soin d'eux dans la vieillesse, la maladie, la pauvreté ?

Avez-vous pourvu à leurs besoins ?

Quand ils étaient malades, avez-vous fait appeler le prêtre assez tôt pour qu'il pût leur administrer les sacrements en pleine connaissance ?

Avez-vous fait célébrer des messes pour eux après leur mort ?

Etes-vous convaincu que le denier du culte est, non point une dette de charité, mais de justice ?

L'avez-vous versé selon vos moyens ?

CINQUIÈME COMMANDEMENT : *Homicide point ne sera de fait ni volontairement.*

DU SAINT CURÉ D'ARS : « Oh ! que d'homicides spirituels commis par de mauvais conseils et de mauvais exemples ! Ainsi on chantera une mauvaise chanson ; il y a là cinquante personnes, je suppose, qui prennent plaisir à vous entendre : elles recevront toutes le poison. Voilà cinquante personnes à qui vous avez donné la mort. »

Avez-vous porté le prochain au mal ou l'avez-vous détourné du bien par de mauvaises paroles, de mauvais conseils, de mauvaises actions ?

Avez-vous souhaité la mort du prochain ?

Pourquoi ?

Vous l'êtes-vous souhaitée à vous-même ?

Avez-vous frappé le prochain ?

Lui avez-vous dit des injures ?

Vous êtes-vous querellé avec lui ?

SIXIÈME ET NEUVIÈME COMMANDEMENTS :
Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement. — L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement.

DU SAINT CURÉ D'ARS : « L'âme pure est une belle rose, et les trois personnes divines descendent du ciel pour en respirer le parfum.

« Il y avait une fois un saint qui avait demandé au bon Dieu de lui montrer une âme impure : il vit cette pauvre âme comme une bête crevée, qu'on a traînée pendant huit jours au gros du soleil, le long des rues.

« La danse et les bals sont le moyen dont le démon se sert pour enlever l'innocence au moins aux trois quarts des jeunes gens. Combien de jeunes filles, à la suite de la danse, ont perdu leur réputation, leur pauvre âme, le ciel, leur Dieu ! Le démon entoure une danse comme un mur entoure un jardin. »

Vous êtes-vous arrêté volontairement et avec complaisance à des pensées ou à des désirs déshonnêtes ?

Avez-vous dit des paroles déshonnêtes ? Écoutez ceux qui en disaient ? Chanté de mauvaises chansons ? Lu des journaux ou des livres immoraux ? Assisté à des cinémas ou à des spectacles immodestes ?

Etes-vous allé aux bals et aux danses ?

Avez-vous péché contre la pureté par regards ?... Par actions ?... Tout seul ?... Avec d'autres ?... (Dire si la personne avec laquelle vous avez péché était de votre sexe, si elle était libre ou mariée ou parente...)

Avez-vous fréquenté de mauvaises compagnies ?

Vos vêtements sont-ils conformes à la modestie chrétienne ou suivez-vous le dévergondage de la mode ?

SEPTIÈME ET DIXIÈME COMMANDEMENTS : *Bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient. — Bien d'autrui tu ne convoiteras pour l'avoir injustement.*

DU SAINT CURÉ D'ARS : « Sans un miracle de la grâce, un avare ou, si vous voulez, une

personne qui a acquis quelque bien par fraude ou par *adresse*, ne se convertira presque jamais, tant ce péché aveugle celui qui le commet ; et non seulement le bien acquis de cette manière ne lui profitera pas, mais il sera cause que son bien légitimement acquis périra. »

Avez-vous pris des objets qui ne vous appartenaient pas ?

Avez-vous pris le bien du prochain en vendant du lait ou du vin mélangé d'eau ? En vendant des animaux domestiques sans révéler leurs défauts cachés ? En vendant à faux poids ou à fausses mesures ? En faisant payer votre ouvrage plus qu'il ne valait ? En mettant plus de temps qu'il ne fallait pour l'exécuter ? En haussant les prix d'une manière arbitraire et injuste ?

Avez-vous causé du dommage au prochain en faisant des dégâts dans ses propriétés ? En lui intentant un procès injuste ? Avez-vous coopéré au dommage du prochain par vos ordres, vos conseils, vos domestiques, vos enfants, vos animaux ?

Avez-vous profité d'une erreur commise à votre avantage ?

Avez-vous gardé ce que vous aviez trouvé ?

Avez-vous fait ce que vous pouviez pour payer vos dettes ?

Vous êtes-vous approprié les dépôts qui vous avaient été confiés ?

Avez-vous rendu ce que vous aviez pris

injustement ? Réparé les torts que vous aviez faits au prochain ?

HUITIÈME COMMANDEMENT : *Faux témoignage ne diras ni mentiras aucunement.*

DU SAINT CURÉ D'ARS : « La langue du médisant ou du calomniateur est comme un ver qui pique les bons fruits ; c'est une chenille qui salit les plus belles fleurs en y laissant la trace dégoûtante de son écume.

« Vous avez médit... calomnié... Comme le voleur qui rend le bien qu'il a volé, réparez la réputation que vous avez ôtée à votre prochain et confessez-vous ; sinon vous serez damné. »

Avez-vous fait de faux témoignages devant les tribunaux ?

Avez-vous menti : pour rendre service ou vous excuser... pour rire... pour nuire au prochain ?

Avez-vous calomnié le prochain ?

En avez-vous médit ?

Avez-vous réparé la calomnie ?

Avez-vous jugé témérairement ?

COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE

DU SAINT CURÉ D'ARS : « Quand on va se confesser, il faut comprendre ce qu'on va faire : on peut dire qu'on va *déclouer* Notre-Seigneur. »

« Quand vous avez fait une bonne confession, vous avez enchaîné le démon.

« Les péchés que nous cachons reparaîtront tous. Pour bien cacher ses péchés, il faut bien les confesser. »

Vous êtes vous confessé chaque année?

Avez-vous communiqué chaque année dans le temps de Pâques?

Avez-vous fait des confessions et des communions sacrilèges?

Avez-vous jeûné et gardé l'abstinence aux jours prescrits par l'Église?

PÉCHÉS CAPITAUX

Avez-vous été orgueilleux, vaniteux?

Avez-vous recherché le luxe dans vos vêtements et votre parure?

Etes-vous trop attaché aux biens de la terre?

Avez-vous été jaloux du prochain? Vous êtes-vous réjoui du mal qui lui arrivait?

Avez-vous fait des excès dans le boire et le manger?

Vous êtes-vous mis en colère?

Vous êtes-vous laissé aller à l'impatience?

Avez-vous été paresseux dans l'accomplissement des devoirs de votre état?

DEVOIRS DES PERSONNES MARIÉES, DES PARENTS, DES MAITRES ET MAITRESSES DE MAISON

DU SAINT CURÉ D'ARS : « Quelle honte, je ne dis pas pour des païens, mais pour des chrétiens, que les animaux soient plus fidèles à accomplir les desseins de la Providence que les propres enfants de Dieu, c'est-à-dire que les pères et mères que le bon Dieu n'a choisis que pour peupler le ciel ! »

Époux, avez-vous pratiqué la chasteté conjugale ?

N'avez-vous pas « fixé, avant Dieu même, le nombre de vos enfants » ?

Avez-vous toujours observé dans vos rapports la modestie et la réserve qui convient à des chrétiens ?

(Il peut se commettre contre la chasteté conjugale d'autres péchés que les époux doivent accuser avec soin.)

Avez-vous eu les uns pour les autres une affection, un respect et des égards réciproques ?

DU SAINT CURÉ D'ARS : « La plus grande préoccupation des pères et mères doit être de travailler à sauver les âmes de leurs enfants ; ils n'ont point d'ouvrage qui doive passer avant celui-là. En vain emploieraient-ils leur vie à faire pénitence, à pleurer leurs fautes, à distribuer leur bien aux pauvres, s'ils ont le malheur de négliger le salut de leurs enfants, tout est perdu pour eux. »

Parents, élevez-vous chrétiennement vos enfants?

Leur apprenez-vous leurs prières?

Les leur faites-vous réciter?

Les instruisez-vous vous-mêmes et veillez-vous à les faire instruire des vérités de la foi et des devoirs de la vie chrétienne?

Préférez-vous pour eux les écoles libres? Etes-vous convaincu qu'ayant le choix, vous n'avez pas le droit de les confier aux écoles laïques?

Les envoyez-vous aux offices, au catéchisme?

Veillez-vous sur leur conduite et sur leurs fréquentations?

Les empêchez-vous d'aller aux bals, aux danses, aux cinémas déshonnêtes?

Les reprenez-vous avec fermeté?

Les corrigez-vous au besoin?

DU SAINT CURÉ D'ARS : « Les maîtres doivent prendre les mêmes soins de leurs domestiques que de leurs enfants, en se rappelant ce que dit saint Paul : que s'ils n'ont pas soin de leurs domestiques, ils sont pires que des païens, et ils seront punis plus sévèrement au jour du jugement. »

Maîtres et maîtresses, faites-vous observer dans vos maisons la loi de Dieu et les commandements de l'Église?

Garde-t-on l'abstinence chez vous?

Faites-vous le possible pour que vos

domestiques soient instruits de la religion, fréquentent les sacrements et les offices et qu'ils se conduisent en bons chrétiens?

Faites-vous la prière en commun le soir?

RÉFLEXIONS POUR S'EXCITER A LA CONTRITION TIRÉES DU SAINT CURÉ D'ARS

SUR L'ENFER

Le péché est le bourreau du bon Dieu et l'assassin de l'âme. C'est lui qui nous arrache du Ciel pour nous précipiter en enfer. Et nous l'aimons !... Quelle folie !... Si on y pensait, on aurait une si vive horreur du péché, qu'on ne pourrait pas le commettre.

N'est-ce pas une vraie folie que de pouvoir goûter dès cette vie les joies du Ciel en s'unissant à Dieu par l'amour et de vouloir se rendre digne de l'enfer en se liant avec le démon?... On ne peut pas assez comprendre cette folie. On ne peut pas assez la pleurer !... Il semble que les pauvres pécheurs ne veulent pas attendre la sentence qui les condamnera à la société du démon ; ils s'y condamnent eux-mêmes.

Mes enfants, si vous voyiez un homme dresser un grand bûcher, entasser des fagots les uns sur les autres, et que, lui demandant ce qu'il fait, il vous répondît : « Je prépare le feu qui doit me brûler », que penseriez-

vous? Si vous voyiez ce même homme approcher la flamme du bûcher, et, quand il est allumé, se précipiter dedans... que diriez-vous?... En commettant le péché, c'est ainsi que nous faisons. Ce n'est pas Dieu qui nous jette en enfer, c'est nous qui nous y jetons par nos péchés. Le damné dira : « J'ai perdu Dieu, mon âme et le Ciel ; c'est par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute !... Il s'élèvera du brasier pour y retomber... Il sentira toujours le besoin de s'élever, parce qu'il était créé pour Dieu, le plus grand, le plus haut des êtres, le TRÈS-HAUT... comme un oiseau dans un appartement vole jusqu'au plancher et retombe... La justice de Dieu est le plancher qui arrête les damnés.

Penser qu'on est maudit ! maudit de Dieu !... ça fait trembler... Maudit de Dieu ! et pourquoi? Pour un blasphème, pour une mauvaise pensée, pour une bouteille de vin, pour deux minutes de plaisir !... Pour deux minutes de plaisir perdre Dieu, son âme, le ciel, pour toujours !...

Mon Dieu, mon Dieu ! ayez pitié de moi.
Acte de contrition, acte de charité.

SUR LE CIEL

O beau Ciel, qui ne vous aimerait, puisque tant de biens sont renfermés en vous !

Et la vue du Fils de Dieu qui se manifeste dans tout l'éclat de sa gloire, de sa beauté et de ses perfections ; et la vue de la croix placée radieuse au milieu de la cour céleste pour exciter l'amour et la reconnaissance des élus ; et la vue des saints dont les splendeurs nous tiendront dans un continuel ravissement ; et les admirables cantiques des anges ; et l'amour divin qui embrasera nos cœurs, qui leur fera ressentir une telle ivresse de douceur, qu'ils seront hors d'eux-mêmes et ne pourront plus distinguer s'ils vivent encore ou s'ils se changent en amour ; et l'assurance que ces délices, que ces torrents de bonheur, ces chastes plaisirs, ne finiront jamais, que rien ne pourra nous les ravir ni les diminuer ; et la certitude qu'ils sont la récompense des vertus que nous aurons pratiquées et des pénitences que nous aurons faites ! O mon Dieu, mon Dieu, que de biens pour si peu de chose ! O beau ciel, ô belle demeure ! quand te verrons-nous ? O bonheur permanent, qui te goûtera un jour ? Celui-là seul qui aura persévéré ici-bas dans la grâce de Dieu, ou qui, ayant péché, aura fait pénitence, car rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux (1).

Mon Dieu, ayez pitié de moi, pardonnez-moi !

Acte de contrition, acte de charité.

(1) Sermon sur l'Ascension.

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Quand nous offensoons le bon Dieu, si nous regardions notre crucifix, nous entendrions Notre-Seigneur nous dire au fond de l'âme : « Tu veux donc aussi te mettre du côté de mes ennemis? Tu veux donc me crucifier de nouveau? »

Jetons les yeux sur Notre-Seigneur attaché à la croix, et disons-nous : « Voilà ce qu'il en a coûté à mon Sauveur pour réparer l'injure que mes péchés ont faite au bon Dieu !... Un Dieu qui descend sur la terre pour être victime de nos péchés, un Dieu qui souffre, un Dieu qui meurt, un Dieu qui endure tous les tourments, parce qu'il a voulu porter le poids de nos crimes !... A la vue de la croix, comprenons la malice du péché et la haine que nous devons en avoir. Rentrons en nous-mêmes ; voyons ce que nous avons à faire pour réparer notre pauvre vie. »

Acte de contrition. Je vous salue Marie.
Cœur Sacré de Jésus, je me confie en vous !
Mon Jésus, miséricorde !



EXERCICE

DU CHEMIN DE LA CROIX

I^{re} STATION

Ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

Ry. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

JÉSUS-CHRIST EST CONDAMNÉ A MORT

Jésus-Christ. Mon enfant, j'ai parcouru pendant trois ans la Judée et la Galilée ; j'ai consolé les affligés, guéri les malades, prêché l'Évangile ; j'ai fait du bien à tous. Et maintenant les Juifs en fureur supplient Pilate de me condamner à mort. Pilate obéit et me livre aux bourreaux.

Le Fidèle. Que les Juifs sont ingrats et méchants !

Jésus-Christ. Ils le sont en effet. Mais sais-tu, mon enfant, pourquoi je permets qu'ils demandent ma mort ? Parce que tu as péché. Si je le voulais, je pourrais briser mes liens

et redevenir libre. J'aime mieux mourir pour te délivrer de l'enfer.

Le Fidèle. O Jésus, vous êtes la bonté infinie ! C'est moi qui vous ai offensé, et c'est vous qui souffrez pour mériter mon pardon ! Accordez-moi la grâce de détester mes péchés de tout mon cœur et de les pleurer toute ma vie.

Notre Père, qui êtes aux cieux...

Je vous salue, Marie...

Gloire au Père...

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix !

II^e STATION

Ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

R. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

JÉSUS-CHRIST EST CHARGÉ DE SA CROIX

Jésus-Christ. Mon enfant, j'ai déjà les épaules meurtries et ensanglantées, et les Juifs me commandent encore de porter une lourde croix.

Je l'accepte avec douceur : reçois de même sans te plaindre tous les maux que tu auras à endurer.

Le Fidèle. O Jésus, vous êtes innocent et je suis pécheur, c'est moi seul qui devrais souffrir : donnez-moi donc la force de supporter patiemment les peines de cette vie, le courage de faire pénitence de mes fautes et le bonheur de vous voir dans le ciel.

Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Gloire au Père.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix.

III^e STATION

Ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

Ry. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

JÉSUS-CHRIST TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS

Jésus-Christ. Mon enfant, je suis tombé par terre. Pendant la flagellation et le couronnement d'épines, j'ai perdu beaucoup de sang ; je suis faible et ma croix est lourde : je ne puis plus marcher. Et regarde ! en m'aidant à me relever les bourreaux m'insultent et me maltraitent.

Je suis tombé, parce que tu ne te corriges pas, j'expie tes mauvaises habitudes.

Veux-tu, mon enfant, m'aider à me relever et diminuer mes douleurs ? Prends la résolu-

tion de confesser tous tes péchés avec une vraie contrition, d'éviter les occasions dangereuses, et de vivre plus chrétiennement à l'avenir.

Le Fidèle. Je vous le promets, ô Jésus. Mais ma faiblesse est grande, je ne puis seul résister aux tentations. Si vous ne me soutenez, je vous offenserai encore. Donnez-moi votre grâce, ô mon Dieu, convertissez-moi et sauvez-moi.

Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Gloire au Père.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix.

IV^e STATION

Ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

R. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

JÉSUS-CHRIST RENCONTRE SA SAINTE MÈRE

Jésus-Christ. Mon enfant, j'ai le cœur navré de douleur. Ma mère, ma bonne mère est là... les bourreaux m'accablent d'injures et me traînent inhumainement : elle le voit, et son affliction est immense. Elle voudrait me délivrer ; mais elle t'aime, elle sait qu'il

faut que je souffre et que je meure pour te racheter : elle me suivra donc jusque sur le Calvaire.

Le Fidèle. O Jésus, ô Marie, pardon ! votre tristesse me fait pitié ! Ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. Que les méchants se moquent de moi et me persécutent pour m'exciter à pécher : je vous servirai et vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir, et je saurai tout souffrir pour vous rester fidèle.

Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Gloire au Père.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix !

V^e STATION

Ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

Ry. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

SIMON LE CYRÉNÉEN AIDE JÉSUS-CHRIST A PORTER SA CROIX

Jésus-Christ. Mon enfant, c'est moi qui ai créé le monde ; je suis le Dieu puissant et fort. Je pourrais seul porter ma croix jusqu'au Calvaire. Mais je permets à un homme

de m'aider pour t'enseigner à souffrir avec moi.

Le Fidèle. O Jésus, je vous bénis ! souffrir pour vous sera toute ma joie ! Les contrariétés, la maladie, le travail, l'obéissance, je veux tout aimer afin de vous plaire, ô mon Dieu. Donnez-moi, je vous en supplie, une soif chaque jour plus grande de mortifications et de souffrance.

Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Gloire au Père.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix.

VI^e STATION

Ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

R̄. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

UNE FEMME PIEUSE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS-CHRIST

Jésus-Christ. Mon enfant, vois-tu cette femme qui traverse la foule des soldats ? Elle ne craint rien, parce qu'elle m'aime. Elle m'a aperçu tout couvert de crachats, de poussière, de sueur et de sang : aussitôt elle s'est approchée pour m'essuyer le visage et me consoler. Mon enfant, veux-tu l'imiter ?

Le Fidèle. Oui, ô Jésus, je le veux. Mon Dieu ! qui vous reconnaîtrait ? Vous, la beauté infinie, vous que les anges contemplent avec une indicible joie, vous avez la face meurtrie et souillée, vous êtes devenu semblable à un lépreux, à un ver de terre ! Et ce sont mes péchés qui vous ont ainsi défiguré ! Que ferai-je donc, ô mon Dieu ? Je vous supplierai de me pardonner toutes mes offenses, de m'en donner une vraie contrition, d'embraser mon cœur de votre saint amour ; par mes exemples et mes conseils, j'exciterai le prochain à vous servir avec fidélité, je prierai pour la conversion des pécheurs. Mon Jésus, que tous les hommes vous connaissent, vous adorent, vous aiment, et vous consolent des outrages que vous avez endurés pour nous racheter !

Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Gloire au Père.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix.

VII^e STATION

ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

Ry. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

JÉSUS-CHRIST TOMBE POUR LA SECONDE FOIS

Jésus-Christ. Mon enfant, je suis tombé une seconde fois ; ma couronne d'épines s'est enfoncée dans ma tête, et les soldats m'outragent et me frappent encore.

Je souffre, parce que je t'aime infiniment.

Si tu m'as souvent offensé, viens me demander pardon : je souffre pour effacer tes péchés.

Si tu as des peines, ne te décourage pas : il faut souffrir pour mériter le ciel.

Le Fidèle. O Jésus, mes fautes sont nombreuses, mais j'en ai un véritable regret. Vous êtes la miséricorde et la bonté même : j'espère fermement que vous me pardonnez. Faites-moi la grâce de mourir plutôt que de vous offenser désormais.

Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Gloire au Père.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix.

VIII^e STATION

ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

By. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

JÉSUS-CHRIST CONSOLE LES FILLES D'ISRAËL
QUI LE SUIVENT

Le Fidèle. O Jésus, que vous êtes bon ! Les filles de Jérusalem qui vous suivent, ont compassion de vous, elles pleurent, et vous oubliez vos souffrances pour les consoler.

Jésus-Christ. Mon enfant, pleure tes péchés, fais pénitence, pratique courageusement tes devoirs et je te remplirai aussi le cœur de consolation et de joie. Ceux qui ne m'aiment point ne peuvent être heureux, ni en cette vie ni en l'autre.

Le Fidèle. Seigneur, je vous obéirai. Trop longtemps j'ai cherché le bonheur loin de vous. Je veux dès aujourd'hui être pieux, humble, doux et chaste, pour jouir de votre amitié et mériter de vous contempler dans la gloire du paradis.

Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Gloire au Père.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix !

IX^e STATION

Ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

R. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

JÉSUS-CHRIST TOMBE UNE TROISIÈME FOIS

Jésus-Christ. Oh ! que les hommes sont ingrats et méchants ! Pour eux j'ai été flagellé et couronné d'épines, pour eux je porte cette lourde croix et bientôt j'y serai cloué ; pour eux j'ai enduré toutes les injures, et ils ne m'aiment pas ! Je souffre horriblement pour leur mériter le ciel, et cependant, je le sais, beaucoup iront en enfer ! Mon âme est profondément triste, je n'ai plus de forces : c'est pourquoi je tombe sous ma croix une troisième fois.

Le Fidèle. O mon Jésus ! mille fois pardon ! C'est moi qui suis cet ingrat, moi qui vous ai si souvent offensé, moi qui vous ai si peu aimé. Mon Dieu, pardon ! Que de fois, en effet, je vous ai gravement désobéi et j'ai mérité l'enfer. Si j'étais mort après mon péché, je brûlerais dans les flammes éternelles et je serais à jamais séparé de vous. Mon Dieu, merci de m'avoir conservé la vie, merci de m'avoir pardonné ! Non, vous n'aurez pas inutilement souffert pour moi ! Car, avec le secours de votre grâce, ô mon Dieu, je veux vous servir, vous aimer, vous bénir toujours sur la terre afin de vous posséder dans le ciel.

Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Gloire au Père.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix !

X^e STATION

Ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

R⁷. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

JÉSUS-CHRIST EST DÉPOUILLÉ DE SES HABITS

Jésus-Christ. Vois, mon enfant, combien je souffre ! Mes habits se sont collés contre ma chair meurtrie, et les bourreaux me les arrachent violemment : toutes mes plaies se rouvrent et le sang coule avec abondance.

Je souffre ainsi, parce que tu as perdu la grâce en commettant le péché mortel.

Je souffre pour que Dieu te pardonne et que ton âme redevienne pure.

Je souffre en silence pour t'apprendre à ne jamais murmurer.

Le Fidèle. O Jésus ! merci de tant d'amour ! Quel malheur a été le mien ! J'avais la grâce sanctifiante, mon âme était belle et semblable à vous, les Anges la saluaient comme leur sœur, la Sainte Trinité habitait en elle avec délices, j'étais votre enfant bien-aimé, j'avais le droit de vous voir dans le paradis. — J'ai péché, et aussitôt j'ai tout

perdu..., la grâce, l'innocence, votre amitié, le ciel. Mon Dieu, j'ai honte et je pleure !... Et pour me rendre tous ces biens, ô Jésus, il faut que vous vous laissiez encore dépouiller de vos vêtements. Faites-moi la grâce en recevant l'absolution, de me rappeler ce que vous avez souffert pour me la mériter et de ne plus vous offenser mortellement.

Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Gloire au Père.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix !

XI^e STATION

Ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

Ź. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

JÉSUS-CHRIST EST CLOUÉ SUR LA CROIX

Jésus-Christ. Regarde mon enfant : je suis étendu sur la Croix ; les bourreaux me demandent mes mains, je les tends ; mes pieds, je les donne. Ils y enfoncent de gros clous avec le marteau. En même temps, ma chair se déchire, mes os se froissent, mes nerfs se rompent, mes veines se brisent, et je suis dévoré de la soif la plus ardente. C'est

pour expier tes désobéissances et celles de tous les hommes que je souffre ainsi.

Le Fidèle. O Jésus ! que vous êtes bon et que je suis misérable ! Moi, pauvre créature, j'ai tant de peine à me soumettre à vos volontés adorables, j'obéis si lentement et de si mauvaise humeur ! Et vous, souverain Maître du ciel et de la terre, on vous demande vos pieds et vos mains pour les percer, et vous les donnez librement, sans résistance, et, pendant trois heures, vous restez cloué à la croix, parce que c'est la volonté de votre Père. Quelle leçon mon Dieu ! Je la comprends : celui qui n'obéit point, ne peut être votre disciple ni espérer aller au ciel, et il a fallu l'obéissance d'un Dieu pour expier toutes nos révoltes. O Jésus, pardon ! je prends la résolution de vous obéir toujours promptement et avec joie, afin de vous ressembler et de vous plaire.

Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Gloire au Père.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix.

XII^e STATION

Ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

Ry. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

JÉSUS-CHRIST MEURT SUR LA CROIX

Jésus-Christ. Me voilà crucifié entre deux voleurs. Écoute, mon enfant, mes dernières recommandations :

Je demande à mon Père le pardon de mes bourreaux : pardonne de même à ceux qui t'offenseront.

Je confie ma mère à saint Jean : aie toujours bien soin de la tienne.

Mais je veux que Marie soit aussi ta mère : honore-la et prie-la tous les jours de ta vie.

Je promets le paradis au bon larron : aie confiance ; tes péchés sont nombreux, mais je te pardonne si tu te repens sincèrement. J'ai les pieds attachés pour t'attendre ; les bras étendus pour te recevoir ; la tête penchée pour te donner le baiser de paix et de réconciliation ; bientôt mon côté sera ouvert et mon cœur blessé pour répandre sur toi toutes mes grâces. Ne crains rien, tu seras sauvé.

Et maintenant je meurs. Ne m'oublie pas, mon enfant, aime toujours ton Sauveur et ton Dieu.

Le Fidèle. O Jésus ! mon amour ! Vous mourez pour moi, je veux vivre et mourir pour vous ; toujours je me souviendrai des paroles que vous m'avez dites sur la croix.

Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Gloire au Père.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix !

XIII^e STATION

Ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

R. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

JÉSUS-CHRIST EST DESCENDU DE LA CROIX ET
REMIS A SA MÈRE

Le Fidèle. O ma mère ! combien grande est votre affliction ! Vous contemplez entre vos bras Jésus, votre cher Fils : son visage est pâle, sanglant et défiguré, ses yeux sont éteints, sa bouche est fermée ; son côté ouvert ; ses pieds et ses mains sont percés. Vous le regardez, et votre âme se remplit de tristesse.

O ma mère ! C'est parce que j'ai offensé Dieu, que Jésus-Christ est mort et que vous souffrez si cruellement. Pardon, ô mère chérie ! je déteste souverainement mes fautes, et je veux vous aimer toujours, vous et votre divin Fils.

Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Gloire au Père.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix !

XIV^e STATION

Ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons.

R. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.

JÉSUS-CHRIST EST MIS DANS LE SÉPULCRE

Le Fidèle. Corps sacré de mon Sauveur, je vous adore.

On vous met dans un sépulcre : je veux m'y cacher avec vous. Que les hommes m'oublient et me méprisent, j'y consens.

Quand je travaillerai, quand je me mortifierai, quand je ferai mon devoir, vous seul, peut-être, le verrez et en serez content : cela me suffit et me réjouit.

Pour vivre et ressusciter avec vous, il faudra me corriger de mes défauts, résister à mes passions, mourir à moi-même : je suis prêt, ô mon Dieu.

Vous avez voulu être placé dans un sépulcre neuf : donnez-moi, Jésus, un cœur nouveau, un cœur pur, un cœur orné de

toutes les vertus, afin de vous recevoir dignement dans la Sainte Eucharistie.

O Jésus, régnez en moi, maintenant et toujours.

Ainsi soit-il.

Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Gloire au Père.

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles trépassés reposent en paix !



TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
Le prix de l'âme.....	7
La prière.....	17
Le péché mortel.....	33
Le jugement particulier	46
Le ciel et l'enfer	57
La miséricorde de Dieu	72
Le sacrement de pénitence	87
L'amour de Dieu : sa nature, ses motifs..	103
L'amour de Dieu : ses signes.....	116
La tiédeur.....	128
La charité envers le prochain.....	142
Le saint sacrifice de la messe.....	155
La communion.....	170
La Sainte Vierge Marie.....	184
Vraie et fausse piété.....	197
Les afflictions.....	210
L'humilité.....	223
La pureté.....	238
Le monde.....	251
Examen de conscience.....	267
Réflexions pour s'exciter à la contrition..	281
Exercice du Chemin de la Croix.....	285

Imprimé en France.

TRÉSOR SPIRITUEL D'ARS

Ouvrages tirés des instructions

de saint J.-M.-B. Vianney,

par Mgr H. CONVERT, curé d'Ars :

1. **A Pécole du Curé d'Ars, le dimanche et la semaine** (5^e mille).
 2. **Catéchisme du Saint Curé d'Ars, avec une étude sur sa prédication** (tirage 8.000 ex.).
 3. **Le Curé d'Ars et le Sacrement de Pénitence.**
 4. **Le Saint Curé d'Ars et la Famille.**
 5. **Le Curé d'Ars et les dons du Saint-Esprit.**
 6. **Méditations Eucharistiques, 4^e édition.**
 7. **Notre-Dame d'Ars** (9^e mille).
-

Mois de Marie d'Ars, par M. MARTIN.

Heures Catholiques d'Ars, exercices de piété avec des réflexions spirituelles de saint J.-M. Vianney, 62^e édition, in-16 de 492 pages, 4 gravures hors texte. (Reliures diverses.)

Œuvres de Francis TROCHU :

L'admirable vie du Curé d'Ars.

L'âme du Curé d'Ars.

Le Curé d'Ars (*couronné par l'Académie Française*).

Le Curé d'Ars, prédicateur populaire.

Les intuitions du Curé d'Ars, 2 vol.

La petite sainte du Curé d'Ars, Sainte Philomène.

**Demandez le catalogue des Editions Emmanuel VITTE,
3, place Bellecour, à LYON.**

